

"SOUVENIRS MEMORABLES"

1939 – 1945

de M. Marcel TOUSSIROT

Nous sommes le 4 décembre 1978.

Bientôt 72 ans Toujours aussi actif -
Le temps est gris. Il tombe une petite
pluie fine.

Aujourd'hui, j'ai décidé de faire une réparation sur la toiture de mon garage à Bois d'Arcy, à environ 4 mètres de hauteur.

Tout va bien ; mais au moment de descendre, l'échelle glisse du pied, et c'est l'accident.

Je me retrouve alors sur le sol cimenté de la cour sans avoir même eu le temps de me rendre compte de ce qui m'arrivait.

Toutefois, j'ai tout de suite compris l'importance de ma chute. Mon genou semblait être sens dessus dessous et je me devais de rester allongé, sans faire le moindre mouvement.

J'ai alors appelé de toutes mes forces afin d'alerter la famille, les voisins ou même un passant, mais sans résultat.

Il était environ 15 H 15.

Un peu plus tard, un ouvrier de passage va enfin comprendre et venir me porter secours.

Une seule chose à faire : prévenir ma femme qui téléphonera au Docteur, puis à l'ambulance.

Tout se passe alors vite et très bien et me voici donc allongé sur un brancard, mis dans l'ambulance et nous prenons la direction de Versailles. Durant tout le trajet, j'entends la sirène réclamant le passage de tout urgence.

A 16 heures, nous arrivons à l'Hôpital.

C'est la première fois de ma vie que je vais faire la connaissance de cet Etablissement.

Aussitôt les renseignements donnés (Sécurité Sociale, Complémentaire, Pension), c'est la piqûre antitétanique, les radios (poumons, genou). L'opération est décidée pour le soir même, de 21 H à 24 H.

Le lendemain matin, c'est le réveil : ma jambe est dans une gouttière. A la visite des Docteurs, j'apprends que l'on m'a fait un cerclage de la rotule droite.

Je vais rester six semaines..

Toutefois, je garderai un bon souvenir des Docteurs et du Service Hospitalier.

Pendant mon séjour, il m'est arrivé une petite aventure.

Un jour, vers une heure du matin, alors que je dormais profondément, je suis soudain réveillé par une main de femme sur mon front. Ouvrant les yeux, cherchant à comprendre ce qui m'arrive - si je rêve ou si je suis éveillé, je distingue une silhouette de femme. Il me semblait difficile d'avoir une telle visite, à une heure du matin dans un hôpital.

J'ai appris, le lendemain, que cette femme de 32 ans couchait dans une chambre voisine, mais que son cerveau ne fonctionnait plus très bien et qu'Elle n'avait qu'une seule idée, qu'un seul espoir : retrouver son mari. Malgré l'obscurité, Elle s'était dirigée et croyait avoir enfin retrouvé "son Charlot". Quelle belle leçon d'amour, même à 32 ans.

Le lendemain matin, au changement de service, l'évènement de la nuit était colporté et je devenais ainsi le héros de cette histoire rocambolesque. Tout le personnel défila dans ma chambre, et de raconter le déroulement de la nuit à chacun, même au Grand Patron (le Dr Perreau). Ce fut vraiment la grande distraction du jour.

En général, le temps passe assez vite avec tous les soins pour chaque accidenté, puis les repas servis de bonne heure.

Mais le reste de la journée paraît assez long.

C'est ce qui m'a donné la bonne idée d'écrire mes mémoires de Guerre 1939/1940 - ma longue captivité - cinq évasions - de quoi écrire quelques pages.

Ce ne fut pas toujours du gâteau que les années 1941 - 1942 - 1943 - 1944 - 1945 - avec leurs difficultés et les punitions qui n'ont pas manqué.

Il ne faut pas oublier non plus qu'il y a du plaisir à vivre pendant des semaines dans la nature, avec sa liberté - mais aussi son trac..

Je ne regrette rien, mais il faut dire que j'ai payé "CHER".

Pour mes cinq évasions : plus de la moitié de mon temps en discipline, soit cellule, stalag, soit commando disciplinaire - Pas de cadeaux - Rien à regretter je savais ce que je risquais et les punitions qui s'ensuivraient si je ne réussissais pas.

Pendant tout mon temps de loisirs à l'Hôpital, je vais donc écrire , le temps va ainsi passer très vite en revivant tous ces moments déjà lointains..

Nous sommes en août 1939 - Je suis Gérant des Ets GOULET-TURPIN d'une succursale à Château-Thierry - Marié - 32 ans deux enfants : Arlette 11 ans et Claude 9 ans - Nous avons un travail assez pénible mais nous avons la santé, la jeunesse. Nous vivions dans la joie et rien ne semblait troubler notre vie.

Soudain, la tempête arrive.

Le 25 août 1939, il est 7 heures du matin et j'ouvre le magasin. Ma première cliente arrive. Habituellement, Elle est calme, toujours souriante. Mais le souvenir m'est toujours présent de sa physionomie ce jour-là et il était facile de voir qu'une mauvaise nouvelle la tenaillait. Sans même me donner le temps de lui adresser la parole : "Mr Toussirot, quel est le numéro matricule de votre livret militaire ? ". Avec le sourire, j'ai dû lui répondre que je savais où se trouvait mon livret mais que je n'avais jamais eu la curiosité de l'ouvrir. Sur un ton autoritaire, Elle me dit : "Vite, allez me le chercher". Je ne comprenais pas le motif de sa question.

" Sur les murs de la Ville, me dit-Elle alors, il vient d'être affiché l'ordre de mobilisation générale pour les numéros 2 et 3 "

J'avais le N° 2 et j'ai compris aussitôt l'importance de son émoi et de sa gravité.

Je devais partir dans les 24 heures.

Il me fallait abandonner Femme, Enfants, Parents, et tout ..

La guerre n'était pas encore déclarée - Mais ce fut une journée bien difficile à supporter.

Avoir le bonheur de vivre et, brutalement, être obligé de tout quitter, de partir.. et pourquoi ? et pour combien de temps ?

Avant mon départ, je devais aller faire mes adieux à mes Parents, à 7 kilomètres de là. Fils unique et surtout en des moments aussi tragiques, inutile de raconter cette ultime entrevue..

Depuis la Conférence de Munich en 1938 (où j'avais déjà fait une période), la confiance d'une paix était bien précaire. Il est toujours difficile de croire à une pareille vérité

La journée fut hallucinante - avec la pensée constante qu'il faut tout abandonner. .

Afin de gagner une journée, j'ai été faire composer mon départ à la gare de Château-Thierry, puis, deux kilomètres plus loin, à une deuxième gare de la même ville, je suis descendu du train pour regagner ma demeure et passer ma dernière nuit dans mon lit - nuit qui sera sans sommeil et pleine d'angoisse

Le lendemain soir, pas de problème, c'est le vrai départ. Je garderai longtemps ce souvenir Je vais rester dans ce train, près de la fenêtre, méditer et regarder ce paysage que je connais si bien

Le train est fort long - les wagons sont déjà remplis d'hommes de tous âges Dans l'ensemble, le moral est bien bas

Les hommes ont tous entre 20 et 35 ans.

Hélas, je comprends trop l'importance de ce voyage ; il ne reste en moi que de mauvais souvenirs identiques : le départ de nos Pères en 1914, pour la même direction et pour le même motif

Une seule différence : le départ de 1914 a été fait plutôt dans la joie, la fleur à la boutonnière.. Les soldats sont partis dans l'espoir d'être de retour avant trois mois et d'avoir gagné la guerre . Hélas, les mois qui suivirent furent nombreux et beaucoup ne sont pas rentrés.

Je vais donc prendre la direction de Laon , puis de Charleville. Ce train n'est pas direct. Il va falloir changer et faire de la marche à pied vers une gare de triage.

Ce sont des milliers d'hommes qui feront le même trajet - Les convois se succèdent - Le moral de chacun est très bas.

Nous avons l'impression d'un troupeau de moutons qui monte à l'abattoir .

Heureusement, chacun a sa musette bien garnie : poulet, saucisson, camembert, etc, et surtout le litre de rouge.

Bientôt le terminus : la gare de Charleville.

Mais pour moi qui ne boit pas, j'ai déjà un certain recul de voir tous ces hommes en majorité grisés par l'alcool

Dans ces mauvais passages de la vie, il faut être très large et comprendre le mobile de cette déception collective.

A la sortie de la gare, c'est le "ramassage" : des camions militaires nous attendent L'embarquement sera pénible mais avec beaucoup de patience et de belles paroles, le service arrivera a ses fins.

Nous sommes dirigés à Damouzy en compagnie où nous allons cantonner chez l'habitant

Le lendemain matin, nous ne tardons pas à nous faire des copains..

La vie de collectivité est faite aussi bien pour le meilleur que pour le pire.

Dans cette même journée, nous avons distribution du paquetage et en peu de temps, nous nous trouvons devant un énorme tas de linge : pantalons, veste, capote, calot, treillis, souliers, chemises, caleçons et puis - bien sûr - la gamelle, le quart, la fourchette, la cuillère, etc.

Le reste de la journée ne sera pas de trop pour la mise en place.

Nous voici donc tous en poilus. Nous ne sommes pas jolis le costume n'est pas le même pour chacun et il suffit de se regarder pour avoir le fou rire.

Le lendemain, c'est déjà la revue pour savoir s'il y a des manquants..

Nous sommes tous à la recherche, soit des nouvelles de la radio, soit de journaux..

Mais nous voici au 2 septembre 1939.

Je décide de descendre à Charleville.

Je dois me rendre aux abattoirs afin d'y retrouver un Ami de Château-Thierry, Henri Perrin. Nous comptons passer une journée " agréable ". Nous nous promenons dans les rues à la recherche d'un restaurant et nous apprenons que l'Angleterre vient de déclarer la guerre à l'Allemagne..

C'était très grave, car il était facile de penser que la France n'allait pas tarder d'en faire autant

Notre repas fut vite expédié et je ne me souviens même pas du menu, et pour cause . Je ne pensais qu'à manger le plus vite possible et à rejoindre mon cantonnement .

Le lendemain - 3 septembre - et comme prévu, la France, à son tour, déclarait la guerre à l'Allemagne.

A partir de ce jour-là, tout espoir était perdu - Il n'y avait plus de doute : c'était la guerre.

En effet, j'avais déjà fait deux périodes de 21 jours : en 1936, à l'occupation de la Ruhr et en 1938, l'histoire de Munich que tous les anciens se souvenaient

Il fallut attendre dix mois pour avoir un premier contact.

Les ordres allaient bon train : nous devions rester sur le pied de guerre, tous les hommes devaient être à leur place, visite du personnel, des chevaux et du matériel . .

Un jour, notre Capitaine me fait appeler. Je suis brigadier téléphoniste et je dois rester près de lui, à ses ordres, afin de relier le PC aux batteries par téléphone..

Mais notre régiment - le I7 R A D est toujours hippomobile en 1939, et le Capitaine veut que j'ai un cheval.

À la sortie du pays, il y a un grand pré où sont parqués les chevaux et j'ai l'ordre de choisir mon cheval pour faire les reconnaissances avec le Capitaine, sous sa responsabilité. Mais il sera vite déçu car je ne sais pas monter à cheval et j'ai peur des chevaux.

C'est un bien mauvais début pour commencer la guerre.

Vite, je rends visite à Bourdin, cultivateur à Trucy, près de Laon. Mon désir : je veux un cheval qui n'a plus la volonté de courir. Après tout, il nous sera toujours utile pour porter le matériel . Je suis gonflé à bloc et d'orgueil et, par tous les moyens, je ferai toujours face aux ordres.

Des semaines passent.

Nous allons avoir une très grande déception : près de la moitié des chevaux vont périr à la suite d'eau empoisonnée. Mon cheval est donc réquisitionné pour un officier. En remplacement, je vais toucher un vélo. Pour moi, tout rentre dans l'ordre et je suis soulagé

Nous allons passer des mois à attendre

Le conflit nous semble bien long !

Le matin, nous allons dans les prés faire la cueillette des champignons - et puis, il faut attendre, attendre toujours

Malgré la rareté de l'essence et les permis de circulation difficiles à l'époque, nous avons la visite de nos Femmes

Certes, c'est une belle journée pour celui qui a la chance d'une telle visite.

Le plus fatigant, c'est d'attendre tous les jours : R A S.

Il fallait jouer aux cartes avec les camarades, ou à d'autres jeux - pour s'occuper. Mais moi, j'étais toujours prêt à faire des blagues.

La femme de Mailly devait lui rendre visite. Par chance, Il trouve dans le pays une chambre chez une personne âgée, une pièce au rez-de chaussée avec une fenêtre donnant dans le jardin, sans vis-à-vis, Tout content, Il me donne l'adresse. Avec les copains tous d'accord, il faut faire quelque chose.

Dans notre hangar, il existe un ancien collier de cheval avec des petits grelots et nous avons du fil téléphonique. Nous voici donc partis par les jardins, profitant de l'absence de M & Mme Mailly, faire notre préparation.

Nous venons de passer la soirée ensemble. C'est l'heure d'aller se coucher. M & Mme Mailly décident de nous quitter pour aller rejoindre leur chambre. Il fallait éviter de se regarder en face pour ne pas être gagner par le fou rire. Dès leur départ, nous prenons la direction du jardin et, derrière des groseillers, nous attendons. La lumière dans la chambre, et c'est l'entrée du couple. Georges va droit à la fenêtre pour fermer les volets. Mais celle-ci résiste et refuse de s'ouvrir.. Ce n'est pas grave : un grand jardin et la nature ensuite. Pour nous, la joie est grandissante : nous étions les seuls témoins.. Mme Mailly est la première couchée. Quant à Georges, Il revient une deuxième fois sur cette fenêtre qui résiste toujours. Il ne faut pas oublier de dire que nous avons une certaine jalousie de ne pas être le premier intéressé.

Le moment est venu ; Ils sont couchés tous les deux et, de toutes nos forces, nous tirons sur le fil pour faire branler tous les grelots du collier.

Devant un tel tintamarre, Georges sort du lit en levant les bras au ciel.

Pour nous, la plaisanterie a assez duré .. Laissons l'amour aux amoureux.

Le dimanche suivant, c'était le tour de Bourdin.. Il venait d'avoir une bonne leçon et il a dû descendre en ville - pas de témoins !

Quelques jours passent. Le régiment reçoit l'ordre de partir pour se rendre à quelques kilomètres de là. Nous sommes près de Givet, sur la frontière belge. Hélas : nos femmes n'ont plus le droit de venir..

Le meilleur moment nous venait du facteur. Tous les jours, plus ou moins, nous avions du courrier.. Les lettres étaient lues, relues plusieurs fois, c'était notre réconfort moral.

Nous étions en bout d'un petit pays, à Foisches, dans une grande ferme. Dans la journée, nous faisons des promenades et nous avons découvert un bois avec des terriers et de nombreux passages de lapins.

Parmi nous, un braconnier qui nous fera l'école sur la fabrication des collets avec le fil téléphonique et de leur pose. Tout va bon train ; le même jour 200 collets sont prêts et le lendemain, l'aventure commence. Nous prenons avec nous le petit chien du fermier. Nous sommes cinq pour rabattre. Nous sommes comme des enfants pour attraper ces pauvres lapins vivants, mais qu'il fallait tuer sur place. En quelques jours, nous avons 75 lapins. Tout de suite, j'en faisais part à notre Capitaine afin d'obtenir son accord pour les donner à la cuisine : un lapin pour deux hommes. A mes yeux, une bonne amélioration pour le menu. Tout le monde paraissait satisfaits : mais le plaisir ne devait pas durer longtemps. Le lendemain, j'étais appelé à la roulante : les cuisiniers n'étaient pas contents, beaucoup trop de travail et il ne fallait pas recommencer.. De notre grande joie, il restait la déconvenue.. Mais je ne me laissais pas abattre pour cela.

Comme j'étais brigadier, j'étais responsable de la corvée de fourrage à la gare de Givet, chaque semaine, 6 chevaux - 6 hommes - Nous faisons le ravitaillement, avec une grosse charrette, de la paille, du foin et de l'avoine. Dans la traversée de la ville, j'allais donc faire mes offres de service pour placer mes lapins. Puis, couronné de succès, j'ai trouvé un acheteur qui me prenait le tout - prix au forfait - gros ou petit - quantité illimitée - tout ceci pour les Halles de Paris. J'étais heureux de ma journée et d'apprendre la bonne nouvelle aux copains. Le braconnage reprit aussitôt de plus belle.

Chaque semaine, lors de ma corvée de fourrage à Givet, je partais avec mes sacs de lapins et je touchais l'argent à mon retour.

Le dimanche suivant, les copains et moi-même nous étions prêts très tôt le matin : il fallait se faire beau, descendre à pied à Givet et rechercher un bon restaurant pour dépenser "notre argent" et passer l'après-midi au cinéma. En principe, Mailly prenait la responsabilité du menu et surtout des vins. Le soir, contents de notre journée, il fallait reprendre le chemin du retour. Dans notre grand hangar, allongés dans la paille, il était facile de se remémorer notre bonne journée et de rêver à nos lapins.

Il est difficile de croire qu'une seule journée de gaieté suffisait à oublier toutes nos misères et ne plus penser que bientôt peut-être nous serions face à la vraie guerre.

Mais nous allons regretter notre coin ; ce sera bientôt le départ pour un nouvel horizon.

Nous allons passer quelques jours à Fumay.. Nous sommes tous les deux Mailly et nous avons la chance de trouver une chambre chez des particuliers. Tous les matins, au réveil, nous avons droit à un grand bol de café au lait avec pain, b^uerre et charcuterie. Il faut le dire au passage : en temps de guerre, ce n'est pas souvent d'avoir le bol !

Le Monsieur était contremaître dans une carrière d'ardoises, à plus de 1.000 mètres de profondeur. Le travail était arrêté depuis la déclaration de la guerre.. Pour nous, c'était regrettable car, à cause de l'inondation, nous n'avons pu visiter la carrière.

Depuis le 3 septembre, les événements semblaient extraordinaires : pas la moindre prise de contact.

Tous les soirs, à la radio : R A S (rien à signaler) et pendant ce temps, toutes les Puissances travaillaient pour l'armement.

Nous sommes en janvier 1940 : il fait très froid, de la neige, du verglas. Le thermomètre va marquer moins 22°.

Puis, subitement, nous avons l'ordre de quitter la région pour nous rendre, par le train, vers Sarreguemines. donc face aux Allemands.

Nous allons souffrir du froid durant tout le voyage.

Faire un embarquement, par train, avec les canons, les caissons, tout le matériel, les chevaux et tous les hommes - et surtout les -22° - ce sont là des souvenirs inoubliables..

A notre arrivée, c'est alors que nous aurons de grosses difficultés : les routes sont impraticables. Il faut faire appel aux hommes pour descendre le matériel avec de grands cordages et parcourir de haut en bas les routes enneigées sur plusieurs kilomètres. Les canons descendent plus vite que les chevaux. Pour nous rendre à notre position à 10 Km de là, où il nous faudrait 2 heures en temps normal, nous allons y passer la journée. Ce n'est que très tard dans la nuit que tous les hommes, harassés de fatigue, ont pu coucher dans des hangars remplis de paille. Malgré le grand froid, nous avons dormi profondément. Le lendemain, à notre réveil, distribution d'un café bien chaud. Ce fut un grand réconfort pour nous tous, pour certains, le sourire était revenu, pour d'autres, la blague.

Nous avons pensé à nos grands-pères, à la retraite de Russie avec Napoléon Ier : Ils avaient dû connaître des passages beaucoup plus difficiles..

Il va falloir s'organiser. Nous sommes devant la Ligne Maginot. Toute la population civile est évacuée ; les maisons vides, les lits ne vont pas manquer.

Notre poste d'observation se trouve à l'extrémité de la boucle de la Blies, à 500 mètres des lignes allemandes, c'est ce petit cours d'eau qui fait la frontière. Le soir, vers 22 heures, nous devons quitter notre poste avancé pour éviter de se faire prisonniers, et nous revenons au petit jour.

Malgré les quelques mètres qui nous séparent, français et allemands, des mois vont se passer dans le même calme, comme partout sur le front.

Dans la journée, nous faisons des tirs de 75 en pleine nature. Il est formellement interdit de tirer sur les pays. La même observation est faite de l'autre côté.

Les journées nous paraissent interminables.

Notre central téléphonique se trouve dans le sous-sol d'un joli pavillon que nous occupons. Pour me passer le temps, je vais faire le jardin. Il ne faut pas penser à tous ces propriétaires, partis bien loin de leur maison. Ils seront les premiers à faire l'exode.

Nous sommes en juin 1940. Ce mois de l'année qui restera gravé dans la mémoire de tous ceux qui l'ont vécu.

Notre Capitaine, sans doute au courant de ce qui se trame, me fait appeler pour me dire que la journée sera chaude. Il est 7 heures du matin. Et c'est l'aventure qui commence. Notre ligne téléphonique est coupée, il faut partir. Un petit déjeuner en vitesse et nous partons à trois, Cardot, Delessalle et moi-même. Nous sommes en treillis blanc. L'ennemi installé sur les crêtes, face à notre batterie, peut nous surveiller avec leurs jumelles.

Toute la journée, nous serons occupés à la réparation de notre ligne, sans succès. Vers 14 heures, nous arrivons au PC, petit blockhaus où nous retrouvons les camarades encore découragés ; un camarade venait de trouver la mort par un éclat d'obus au moment même où il fermait la porte.

L'heure du repas était passée, trop occupés à notre réparation. Il est 20 heures. L'artillerie est arrêtée, c'est le calme complet. Aussi, bien vite, nous repartons refaire notre ligne téléphonique et, bravo, deux heures plus tard, c'est la réussite ; notre Capitaine sera relié au PC et la suite. Toujours tous les trois ensemble, nous prenons enfin le chemin du retour. Malgré le grand danger de la journée, nous n'avons pas la moindre blessure, c'est à ne pas croire !

Nous ne serons de retour qu'à 22 heures. Les Camarades sont heureux de nous retrouver sains et saufs. Dans la journée, ils ont été plus malades que nous.

Nous avons même droit aux compliments de la part de notre Capitaine et, tous les trois, nous aurons la Croix de Guerre.

Ravis de notre retour, nous avons passé à table de bon appétit.

C'était notre premier jour de guerre.

Nous allons résister quelques jours, puis ce sera le recul. Nous avons devant nous un ennemi beaucoup plus fort, beaucoup mieux préparé, une artillerie motorisée, et pour finir - Hitler avait su les gonfler.

Tous les jours, nous allons connaître notre défaite, sans repos, sans sommeil, et souvent sans manger. Toujours le recul - le moral est à zéro - On sent de plus en plus une armée désorganisée et, au-dessus de nos têtes des avions allemands et italiens.

C'est une course folle que personne ne va comprendre. De cette boucle de la Blies, nous allons prendre la direction de Lunéville, puis Baccarat, St-Dié, pour finir au col de la Chipote.

Notre première résistance se fera sur le canal de la Marne au Rhin - Il est 13 heures -

Depuis de nombreux kilomètres, l'ennemi ne nous donne pas le temps de faire la pose.

Un petit pays en bordure de ce canal : on décide de faire un arrêt - Toute la colonne va rester sur le bord de la route, prête à repartir.

Je suis avec les copains devant une grande ferme ! Une jeune fille de 20 ans, en larmes, nous reçoit, ses patrons sont partis au petit matin en la laissant pour garder la maison et surtout les animaux.

Mais il faut faire vite ; les Allemands ne sont pas loin. Notre repas n'est pas fini qu'un jeune de 15 ans nous crie ; "Vite, l'ennemi arrive dans le pays". C'est l'affolement, un départ rapide, sauter sur les chevaux, c'est le grand galop. A un kilomètre de là, le canal ; il faut faire vite ; le génie nous attend pour faire sauter le pont. Aussitôt, nous sommes en position de combat. Nous allons résister une seule journée. Notre armée est complètement en déroute..

Notre Capitaine - ancien de la Guerre 1914-1918 debout devant sa petite table et ses cartes d'Etat-Major, les obus ne lui font pas peur. J'étais souvent auprès de Lui pour le téléphone. De voir ce soldat aussi droit, cette volonté de faire face à sa grande responsabilité, c'était pour moi de l'admiration. C'est ce jour-là qu'en se tournant vers moi, Il me dit ; "Toussirot, dès que cela me sera possible, je vous ferai Maréchal des Logis". Je venais de passer Brigadier-Chef le 16.04.40 et avais reçu la Croix de Guerre le 13.06.40.

Le désordre continue, c'est la débandade, tous les jours du recul. Nous traversons Saint-Dié et là ; dans la montagne, au col de la Chipotte, pour nous, la guerre sera terminée : les ordres sont formels : il faut baisser les bras..

Nous n'étions au courant de rien. Pourquoi se rendre ? Il ne manque rien notre batterie est au complet les hommes, les canons, les munitions..

Le Capitaine fait un rassemblement de toute la batterie pour nous apprendre la mauvaise nouvelle.

"Plus rien à faire. Nous allons descendre dans la plaine pour détruire tout le matériel et, ensuite, attendre pour être prisonniers".

Le discours a été bref. Notre Capitaine avait le coeur trop serré et ne pouvait rien dire de plus.

A ce moment précis, j'étais auprès de Mailly, un regard entre nous deux et, sans une parole, nos mains se sont croisées pour rentrer dans le sous-bois et ... pleurer ! Pendant combien de temps, je ne m'en souviens plus - les bras, les jambes, il n'y avait plus rien, moi qui aimait tant la France, cela ne me semblait pas possible.

Il nous a fallu un certain temps pour reprendre la route, plus rien à espérer - C'était bien la défaite.

Nous sommes arrivés dans cette prairie où nous avons reçu l'ordre de tout casser .. et d'attendre.

Ce n'est que le lendemain que les Allemands vont se présenter pour nous "cueillir".. C'est vraiment un troupeau de moutons.

Nous allons prendre la direction de Strasbourg à pied - Rassemblement en paquet de 100 et seulement 2 Allemands pour nous garder Nous sommes là des milliers.

Notre premier arrêt sera Sélestat dans un grand pré, nous sommes parqués comme des vaches. Ce sera le début de la déchéance humaine. Les Allemands sont peut-être surpris eux-mêmes de la rapidité de leur victoire et dépassés pour l'organisation..

Le lendemain matin debout ; il faut repartir, toujours à pied, pour Strasbourg.

Nous serons alors répartis dans différentes casernes de la Ville, beaucoup trop petites pour tout ce monde - Les couloirs - et surtout les grandes cours - tout sera complet.

Là, pendant une quinzaine de jours, nous allons camper avec un minimum de nourriture.

Nos gardiens nous font croire que pour les Français, la guerre est finie. Aussitôt que possible, nous serons de retour dans nos foyers, et surtout avec tous nos papiers de démobilisation. Il ne faut surtout pas s'évader. La promesse était fort belle; Que penser OUI ou NON ? On ne tarderait pas à le savoir..

Dès le lendemain de notre arrivée, alors que je me trouvais près de la porte de la Kommandature, les Allemands avaient besoin de 20 prisonniers pour une première corvée. De suite, j'étais volontaire, sans connaître le motif.

Il y avait un manque de confiance ; sur peut-être 20.000 hommes, Ils ont eu bien des difficultés à trouver les 20 volontaires.

Le plus beau ;; il a fallu donner son nom et tous les jours qui suivirent, ce fut ces mêmes 20 hommes qui firent partie de la corvée.

La première journée, jusqu'à mon retour, fut très longue pour les copains - C'était le premier jour de la captivité -

Notre travail consistait à l'entretien des rues de Strasbourg avec des cantonniers de la ville. Quelques civils étaient déjà rentrés et, dans la journée, il n'était pas rare de recevoir des casse-croûte. Le soir, à ma rentrée, j'étais reçu en triomphe - Il fallait partager cette nourriture entre les copains et puis, c'était la grande discussion.

Deux semaines se passent.

Un matin, de bonne heure . rassemblement pour tout le monde ; c'est le départ ; mais lequel ? C'est la grande question..

Nous sommes bien inquiets de connaître cette direction.

Les grandes portes s'ouvrent et toute la colonne s'ébranle.

Avec le métier que je venais de faire ; balayer les rues, j'ai vite compris que nous prenions la direction du pont de Kehl, pour la traversée du Rhin et l'Allemagne ensuite.

Je garderai un mauvais souvenir de ce pont ; ; un civil allemand, assez âgé, me crache à la figure en me disant "Vous l'avez dans le cul la victoire" .

Une fois de plus, nous allons faire de longues marches à pied pour arriver dans une gare de triage et prendre la direction de Nuremberg.

Nous avons tous bien compris, hélas, notre destination et le moral était plutôt bas.

Notre arrivée au stalag 13 A où il faut faire la queue, je vais avoir le N° 75.345.. Il faut décliner beaucoup de renseignements : son nom, profession, religion, célibataire ou marié, enfants, photos, etc, ensuite la famille..

Puis, nous passons à la douche, le coiffeur, notre petit paquet à la désinfection. Pas de chance, mon paquet (qui avait fait tout le repli) sera perdu.

Nous sommes au début de juillet 1940.

La main d'oeuvre manque en Allemagne : il faut faire vite.

Nous avons le grand désir de rester ensemble.

Il y aura des départs tous les jours, mais pour quelle direction, quel genre de travail ? Nous le saurons plus tard.

A notre tour, nous partons et nous nous posons beaucoup de questions. Seul, Mailly va nous quitter.

Dans notre voyage par le train, nous suivons la vallée du Danube. Puis, nous arrivons en gare de Plattling qui sera notre terminus : 65 KG descendent pour une petite commune Otzing..

De tous côtés, c'est la répartition de la main-d'oeuvre française. Dans notre misère, nous avons une chance de rester une dizaine d'hommes de connaissance.

Le temps pour chacun nous semble lourd et il est déjà facile de comprendre notre vie nouvelle, mais pour combien de temps ?

A la gare, un camion nous attend et ce sera vite le grand départ pour l'inconnu.

Quel pays ! Quel travail ! Maussi quel accueil. Tout ceci est encore un mystère.

Nous traversons cinq kilomètres de champs dont la végétation est la même que la France.

Nous arrivons donc à Otzing pour nous rendre dans un café. Sitôt descendus du camion, avec chacun son petit paquet, nous prenons le chemin du premier étage et faisons connaissance de ce qui sera notre chambre : c'est une grande salle de danse.

A peine arrivés, Allemands et Allemandes sont là pour choisir leurs victimes. On ne le dira jamais de trop, c'est la "foire", non pas aux animaux comme en Françemais bien une foire aux KG. (Il y a des passages dans la vie où l'homme descend bien bas)

Et puis, c'est le tri. Les KG avec de gros bras seront recherchés - ce sont des moments bien pénibles. Malgré ces longues années déjà écoulées, il restera en nous, dans un petit coin de notre coeur, tous ces mauvais souvenirs.

La discipline va s'organiser. Notre chambre s'appellera, dès maintenant, le Commando I8.78 où nous serons 65 KG encadrés par plusieurs gardiens - Chaque propriétaire fera de son mieux pour nous fournir un lit.

Celui qui deviendra mon Patron par la suite choisit déjà l'un de nous. Mais de retour à la ferme, il réfléchit aussitôt qu'avoir un seul prisonnier ne parlant pas l'allemand, serait peut-être une erreur. Vite, Il reprend son vélo pour en reprendre un deuxième. A son arrivée, je n'étais plus que le dernier et nous repartons tous les deux. Arrivé à la ferme, je fais alors la connaissance de ce nouveau camarade, Jean Pizard-Deschamp. Pendant treize mois, nous allons être ensemble. Toutefois, en ce qui concerne le travail, Il m'était supérieur.

En effet, Jean était des environs de Limoges et travaillait déjà dans la culture. Nous étions heureux surtout de pouvoir causer ensemble ; beaucoup de choses à dire de cette guerre et de toute la suite.. Nous avions déjà, malgré notre misère, une grande satisfaction à pouvoir manger à notre faim.

Quand je pense que pendant la guerre, j'avais des copains qui me parlaient de la victoire - gagnée ou perdue - pour eux, rien ne serait changé?

Nous voici en Allemagne ; nous avons perdu la guerre, mais aussi la liberté. Pour moi, la liberté n'a pas de prix.

De jour en jour et peu à peu, nous apprenions les coutumes, la vie des Allemands, bien différente de la nôtre.

Je me rappelle toujours 1938 où Paul Reynaud avait l'audace de dire à la radio que les Allemands n'avaient rien pour manger. Et là, dans cette ferme, la nourriture ne manquait pas.

Ce qui nous a été le plus difficile les premiers mois, c'était le langage. Tout doucement, nous apprenions quelques mots.

Là où nous étions, Jean et moi-même, c'était une grande ferme, mais aussi une grande famille : les parents avec sept garçons de 18 à 30 ans. A l'époque, aucun n'était marié, trois étaient partis à la guerre : sur le front français en 1939 et sur le front russe en 1941.

Bientôt, il ne restera que les plus âgés. Ici, à la ferme, l'aîné restera pour exploiter les terres avec son frère le plus jeune qui n'avait pas l'âge de partir. Les Parents - 65 ans environ - resteront à la maison. En 1945, à la fin de la guerre, quatre fils seront disparus, tués à Stalingrad, la grande défaite de l'Allemagne.

Dans cette famille, des Allemands très pratiquants, catholiques fervents dont le nationalisme venais très loin derrière.

Tous les dimanches, à la première heure, le Père va régulièrement à la messe. Il emporte avec lui des petits morceaux de pain pour les faire bénir et faire ensuite le partage, à son retour, entre tous les animaux de la ferme : 6 chevaux, 50 vaches, 100 porcs.

Avant le repas, le midi comme le soir, toute la famille se réunit dans le séjour, devant des tableaux catholiques..... pour prier ! (Le Bon Dieu passait avant Hitler).

En 1939, la majorité des Français était catholique et je crois que nous avons été reçus comme tels.

Tous nos repas se passent dans la cuisine, avec la famille. Il n'y a pas d'assiettes, un grand plat dans le milieu de la table et chacun doit manger sa part. Jean et moi sommes très surpris, mais pas d'histoire, il faut suivre le mouvement. Ayant surpris notre étonnement et s'en étant informé, nous avons la surprise, quelques jours plus tard, de manger dans la grande salle de séjour cirée, mais avec deux assiettes sur la table.

La nourriture était suffisante, mais toujours la même. Toute la semaine du porc et le dimanche du poulet. Ce n'est pas mal pour des restrictions. Comme légumes, des pommes de terre et des choux.

Notre Patronne faisait souvent de la pâtisserie. Aussi, nous faisons échange avec Jean, Lui mangeant le porc et moi la pâtisserie.

La durée des repas était très courte, quinze minutes environ.

En 1941, l'un des fils s'est marié avec une jeune Allemande de la Forêt Noire, sur les bords du Rhin.. Aussitôt le mariage, Elle restera à la ferme pour aider la Maman et faire surtout la cuisine. Elle se heurtera à de grosses difficultés. Sa cuisine était bien différente de celle de sa Belle-Mère. Elle ressemblait beaucoup à la cuisine française. Jean et moi étions ravis de ce cordon bleu, mais la famille boudait sur cette nouvelle formule. Elle était contente de notre présence car nous acceptions le RAB de bon coeur. Mais attention pour la famille, Elle était hitlérienne.

Environ six mois de captivité se passent lorsque survient un ordre émanant de la Kommandantur nous informant que seraient libérés :

- les 30.000 prisonniers français internés en Suisse.
- tous les prisonniers français pères de quatre enfants.
- tous ceux de la Guerre 1914 1918.
- les soutiens de famille.

Mon coeur ne fait qu'un tour car je me considère comme soutien de famille ayant deux enfants à ma charge.

Aussitôt, sans perdre de temps, je rédige une lettre au Commandant du Stalag XIII A afin de lui indiquer ma situation de famille. Celui-ci me répondit dans un délai assez bref, et plutôt sèchement, qu'Il n'avait pas d'ordre à recevoir de ma part.

A la suite de cette lettre, mal prise de ma part, l'idée se fit jour en moi de retourner en France par mes propres moyens.

C'est ainsi que je commençais à me procurer une carte, puis une boussole.

Tous les soirs, j'étudiais la carte pour voir la possibilité qui m'était offerte de faire un long trajet à pied, en tenant compte du nombre de kilomètres à effectuer, les obstacles éventuels de la nature, sans oublier que les frontières, suisse ou française, se trouvaient à égale distance d'Otzing, soit 450 Km.

Il était bon également d'attendre un jour favorable, soit en juillet, soit en août, où les jours sont plus longs, les nuits plus claires, la nourriture plus facile à trouver.

Dès notre arrivée , Apfelbeck, notre patron, devait faire le partage du travail. Pour Jean, pas de problème, c'était son métier en France. Il s'occupait donc d'une trentaine de vaches, plus les veaux.

Mais comme moi, Jean avait beaucoup la fierté de notre France !

Dès les premiers jours, Il prit son travail à coeur. Les Patrons l'ont d'ailleurs compris immédiatement et le laissèrent faire à sa guise. Le changement fut visible en peu de temps. Chaque jour, les vaches étaient lavées, des fesses à la queue et Jean éprouvait un certain plaisir, avec la queue bien propre, de la faire bouffer comme celle d'un renard.

Pour leur nourriture, il fallait aller avec le reste de la famille faucher une grande voiture d'herbe, le matin très tôt. Mais Jean se trouvait toujours là, à notre retour, pour constater le volume de la charretée et, très souvent, jugeait que c'était insuffisant.. En conséquence, le nombre de litres de lait très important et la Patronne devait aller à la ville racheter des pots.

Aussi, lorsque des membres de la famille, ou des amis, ou des voisins, venaient, ils devaient d'abord se rendre à l'étable avant même que de rentrer à la maison

Quant à moi, il me fallait faire beaucoup d'efforts car je n'étais pas un fermier. J'avais la responsabilité des six chevaux (pour moi qui en avait peur !) et d'une centaine de porcs. Tous les jours, je faisais cuire des pommes de terre et, par plaisir, je mangeais régulièrement trois ou quatre de ces tubercules avec un peu de sel. Aussi, j'ai battu un record de poids, 65 Kg..

Dans la journée, je partais pour le travail de champs avec la famille.

Ma première semaine fut de faucher de l'orge à la main, pour ne pas faire tort à la luzerne qui commençait à pousser.

Ce qui me restera graver, c'est la longueur de toutes ces pièces de terre.

Nous étions toujours à cinq ou six, mais j'avais beaucoup de difficultés à suivre et me trouvais bien fatigué le soir. Le premier dimanche qui a suivi ne m'a pas été assez grand pour me remettre, rester dans mon lit et souffrir de mon dos.

Dès les premiers jours, alors que je fauchais de l'orge, quelle ne fut pas ma surprise de voir une faisane sur son nid. Sans perdre un instant, je la tuais avec ma faux. Mais les Patrons furent, eux, affolés de ce crime ! Il faut dire qu'à l'époque, en Allemagne, la chasse était réservée seulement à quelques-uns. Aussi, je devais laisser le faisan sur place.

Arrivé dans cette ferme au début de juillet, le travail ne manquait pas. Il fallait biner les betteraves, faucher les blés, les avoines ; à la fin de la saison arracher les pommes de terre puis, au début de novembre les betteraves à sucre.

En 1940, l'hiver fut plus précoce que les autres années. Nous avons été surpris par la neige. Il y avait beaucoup de gros matériels pour la culture. Mais de mettre les mains dans la neige, les journées nous paraissaient bien longues. L'hiver est beaucoup plus froid qu'en France, - 37°. Pendant cette période, du 15 novembre au 1er avril, il sera difficile de revoir la terre. Il faut ressortir les traînaux pour le travail, soit de faire des coupes de bois, soit de mettre du fumier dans les champs sur la neige. Au mois d'avril, tous ces tas de fumier vont descendre à leur place, sur la terre, à l'arrivée du soleil.

Chaque semaine, le plus jeune fils allait faire des courses à la ville de Plattling, à 5 Km environ. J'étais heureux d'aller quelquefois avec lui. Il avait pour la promenade un jeune cheval, avec un grelot au cou, mais aussi un fort joli traîneau. C'est un joli souvenir de se sentir emporté, à toute vitesse, dans cette nature aussi blanche, et qui me grisait.

Il faut le dire, les Allemands sont très propres, les étables, écuries et porcheries sont blanchies chaque année, de même que les maisons, aussi bien l'extérieur que l'intérieur.

Durant mon séjour à la ferme, je serai malade trois fois. Alors, ma patronne fera venir son docteur personnel, dans la crainte que je retourne au Stalag et que je sois remplacé.

Je garderai longtemps le grand souvenir de mes treize mois dans une bonne famille allemande. D'autre part, le soir de Noël 1940, en entrant dans cette grande salle à manger où nous dînions Jean et moi, seuls, quelle ne fut pas notre surprise de voir un grand sapin avec des bougies sur notre table avec deux colis contenant chacun des caleçons, chaussettes, cache-nez, etc.. Sur le côté, des assiettes de gâteaux faits par notre Patronne, ainsi que beaucoup de charcuterie.

Il aurait été difficile de rester dans l'indifférence, surtout si loin de chez nous, dans un pays ennemi, et de fêter ainsi Noël.

Nos pensées ont rejoint les nôtres, quelque part en France, où c'était aussi Noël.

Dans cette jolie région assez riche comme cultures, à peu de kilomètres du Danube, où toutes les fermes et les chalets avec leurs balcons très fleuris l'été, il m'arrivait d'avoir souvent mauvais moral. Il faut dire que cette guerre nous paraissait bien longue..... et n'était pas près de finir (mais cela nous ne le savions pas encore.

Heureusement, l'aîné des fils, Johann, était très bavard et faisait de son mieux pour atténuer mes moments de détresse. Je m'efforçais, un peu chaque jour, de causer leur langue.

Souvent, le soir, les Patrons écoutaient la radio anglaise. Ils paraissaient indifférents à l'énoncé de leurs propres victoires. De ce moment, avaient-ils peur de perdre leur droit à la religion catholique ! Cela a été toujours mon impression.

J'étais content de me trouver en compagnie de Jean Pizard car nous parlions beaucoup de la France. Il n'était pas marié mais avait toujours sa Mère et un frère.

Le dimanche, nous retournions au commando et il était plus facile de causer avec tous les copains, surtout Julien Bourdin, Quatreveau, etc...que j'avais connu pendant les dix mois de guerre en France.

Pourquoi être si bien ! et vouloir partir ! Oui, pourquoi ? Je me mets en tête de revoir la France. La même distance - 450 Km environ - me sépare de la France ou de la Suisse.

Cela devient une obsession, une maladie qui m'empêche de dormir ; même pendant mon travail, c'est une idée fixe. Je mets donc tout en oeuvre pour obtenir boussole, cartes en direction de la Suisse, donc orientation plein sud. Pour cette course infernale, il fallait trouver l'Inn, cours d'eau qui fait frontière entre l'Allemagne et l'Autriche, et prend sa source en Suisse.

Mon désir personnel était de partir, seul, en vélo, en paysan. Puis, brutalement, tout a changé. Dans notre commando, deux copains avaient, eux aussi, l'idée de l'évasion - Aussitôt, c'était l'accord complet. Les problèmes allaient grandissant tous les jours. Nous avions des discussions pour la nourriture. Mais avant de partir, il fallait être bien d'accord. Je devais prendre la boussole, la carte, le sens de la direction, mes deux camarades le ravitaillement. Dès notre départ, il nous fallait franchir, en premier, un cours d'eau l'Isar, puis continuer notre marche au sud, légèrement à notre gauche, l'Inn que nous devions suivre le plus possible .

Pour le ravitaillement, pas de problème : dans notre longue marche la nuit, arracher des pommes de terre, ramasser des fruits, tout ce qui se mange.

Avant notre départ, nous avions fait une petite réserve de sel, allumettes, briquets, sucre, chocolat -Tout ce qui était le plus léger possible pour éviter de nous charger.

Nous avons également préparé une boîte de conserve d'un kilo percée de nombreux trous pour en faire une petite cuisinière. Bidons et gamelles, tout est prêt - le moral est bon - les 450 Km, pas de problème - C'est la période de l'année la plus belle -

Bien d'accord - pas de découragement - Il va falloir affronter tous les risques qui pourront se présenter - ne penser qu'à une seule chose ; la FRANCE ! qu'elle n'est pas loin.

Les deux camarades de route s'appellent André Legros et Raymond Séry.

Legros est un dur avec une volonté à tout épreuve. Dans la vie privée, Il est cantonnier à Marles, près de Laon. Il nous sera très utile en cours de route, car Il est prêt de la nature et la comprend mieux que moi-même ; de surcroît, il est braconnier.

Quant à Séry, je n'ai plus de Lui qu'un souvenir éloigné, je crois qu'Il était de Rouen.

Bien sûr, avant notre départ, nous avons pesé le pour et le contre - Nous avons beaucoup échangé de questions sur tous les problèmes qui pourraient survenir au cours de notre voyage.

Ma Mère me disait toujours "Marcel, le mot impossible n'est pas français".

Nous sommes déjà au début de juillet 1941 ; le soir, je prends plaisir à respirer à plein poumon le vent qui nous vient de l'ouest, celui de la France.

Pour tous les trois, nous ressentons déjà la certitude de la réussite ! Avant ce départ, une joie profonde nous envahit que les autres copains ne connaîtront pas.

Pour l'instant, nous n'en parlons à personne : la vie du commando se déroule aussi monotone qu'à l'ordinaire.

Avec mon gardien, pas de problème, j'ai toujours une figure sympathique et il me garde une grande confiance.

Voici notre départ qui approche, bien d'accord tous les trois du jour de notre départ le 14 juillet.

Pour la France, c'est une journée remplie de bons souvenirs, alors pourquoi ne pas en profiter?

Un soir, deux jours avant notre départ, alors que tous les copains sont rentrés de leur travail, nous leur annonçons notre intention de tenter l'évasion du côté de la Suisse. Sitôt le moment de surprise passée, c'est une folie nous disent-ils unanimement ! un voyage aussi loin - peut-être 450 kilomètres à pied - Mais pour la liberté, ce n'est pas trop cher payé !

Notre chambre est au premier étage, une seule fenêtre qui nous montre notre direction, peut-être 3 ou 4 Km de plaine que nous connaissons bien par notre travail, et puis les bois. Pour partir, il nous faut des lames, des scies à métaux, pour couper les barreaux de fer ; à la ferme, cela ne manque pas, et puis une corde pour descendre.

Plus l'heure approche, plus j'ai l'impression de devenir fou, oui fou de joie, d'une réussite déjà certaine.

Hélas, au jour de notre départ, tout devait changer ; un camarade français avait été raconter le projet de notre évasion à notre gardien. Aussitôt le téléphone avait fonctionné au Stalag pour avoir du renfort afin de nous cueillir à notre descente de la fenêtre. Notre gardien est même passé à la ferme, questionner mes Patrons, pour connaître la vérité. Je parlais beaucoup avec Johann, mais sûrement pas d'évasion.

Il est 20 heures et je m'apprête à sortir de la ferme pour me rendre à ma chambre. C'est alors que mon Patron me fait signe de le suivre et nous nous rendons tous les deux aux écuries. Celui-ci rentre tout de suite dans le vif du sujet ; "Alors, Marcel, tu t'évades ce soir" Quelle surprise pour moi, mais aussi quelle amertume. A l'époque, je causais assez bien l'allemand. Tout de suite, je lui ai dit que ce n'était pas vrai, que, bien sûr, j'avais souvent le cafard et que je parlais de revoir la France.

C'est alors que Johann me donna de telles indications :
"Tu dois partir avec les deux copains de la ferme voisine.
Le gardien est passé à la maison pour savoir si tu avais
des vêtements civils, si tu avais des réserves de nourri-
ture. Si tu veux bien m'écouter, ne pars pas ce soir,
des gardiens armés venue du Stalag cerneront le commando
dès la tombée de la nuit."

J'ai compris tout de suite qu'Il me disait la
vérité et, devant cette certitude, j'ai dû passer aux
aveux, mais j'étais complètement désespéré. Evidemment,
la solution la plus sage était de ne pas partir et je dus
m'incliner.

Arrivé dans notre chambre, j'ai mis Legros et
Séry au courant de la situation et je leur ai conseillé
d'adopter la même résolution - Tous les trois, nous devio
garder le silence sur le recul de notre départ.

Quelques instants après, alors que tous les
copains étaient rentrés, nous leur avons fait croire que
nous abandonnions. Il fallait inventer des histoires
pour les satisfaire: que notre voyage à pied était une
folie, qu'il y avait trop de risques, qu'il était plus
sage d'attendre la libération comme tous les copains.
Nous étions en 1941.

Le lendemain, mon Patron, UN ALLEMAND, devait
me faire une proposition à peine croyable : "Si tu veux,
Marcel, mais toi seul, je te connais, mais pas les camara-
des, laisse tomber cette affaire. Il faut attendre peut-
être un mois pour que tout rentre dans l'ordre, alors je
te donne un costume civil, nous prenons le train ensemble
tu choisiras ta frontière, suisse ou française. Nous
partirons tous les deux. Je paierai les billets.
Puis, comme convenu, à la frontière, on se serre la main
et tu prends, seul, les risques de la frontière à franchir."

A la suite de cette déclaration, j'étais
complètement ébranlé, très émi. Il m'était difficile de
comprendre. Un français m'avait vendu, un allemand me
proposait l'évasion.

Pendant plusieurs nuits, je ne trouvais plus mon sommeil.

Pour Johann, le risque était grand ; Il pouvait rester en prison le reste de sa vie.

Pendant plusieurs jours, j'ai hésité sur la décision à prendre. Que faire ! J'étais avant tout un Français et j'avais donné ma parole à Legros et à Séry. J'ai toujours gardé en moi ce secret, plein de foi sincère mais aussi plein de responsabilité. C'est bien difficile de croire à de pareilles choses aussi graves dans de telles circonstances !

Vis-à-vis de notre entourage, copains et gardien, il fallait à tout prix regagner leur confiance. Jamais plus, nous n'avons parlé d'évasion.

Nous voici arrivés un mois plus tard, le 15 août 1941. Cette fois, c'est dans la poche - bien d'accord tous les trois - Tout est prêt - Il faut être très prudent. Notre gardien dort dans la chambre à côté et nous n'en sommes séparés que par une petite cloison. Il est minuit - Tous les copains sont endormis. Un seul but pour tous les trois : faire le nécessaire pour scier les barreaux, surtout sans bruit. Il ne faut rien oublier carte, boussole, musette, bidon, etc. Malgré notre moral et surtout notre VOLONTE de gagner, nous avons le trac - cette scie qui fera du bruit pendant le travail, bruit d'ailleurs amplifié par notre peur . Ouf ! Enfin la réussite, la fenêtre s'ouvre toute grande. Mais depuis notre mésaventure d'il y a un mois, j'avais pensé à beaucoup de choses, et la prudence était de rigueur.

Aussi, j'avais pensé à confectionner, avec une capote et une longue corde, la silhouette d'un homme descendant le long du mur, touchant le sol, se redressant, puis attendre deux minutes. Enfin, écouter si rien ne bougeait, surtout chez le gardien avec sa mitrailleuse - Rien, c'est le silence absolu.

Au moment de franchir la fenêtre, je me suis adressé aux camarades qui s'étaient réveillés, leur disant que la guerre finirait un jour, que les Américains viendraient à notre secours pour la gagner. Nous étions en août 1941 et je gardais toujours l'espoir de l'arrivée de

l'Armée Américaine, celle que j'avais connu en 1917, dans mon pays, à Château-Thierry. Mais attention à celui qui nous a dénoncé, je ferai tout le nécessaire pour le retrouver et de le faire défiler dans les rues de son pays avec une grande pancarte Je ne l'oubierai pas. Aurevoir !

C'est alors la descente rapide avec une corde de la ferme des trois hommes gonflés à bloc et la grande Aventure.

! Ière EVASION !

Vite, c'est la nature, courir à travers tous ces champs pour gagner la direction des bois.

Mais, nous n'avons pas pu y arriver, il fallut poser culotte - impossible d'aller plus loin - Nous avons tellement eu le trac en sciant les barreaux que notre ventre était en marmelade.

Vite, la direction des bois, plein sud. De temps à autre, nous regardions en arrière pour être bien sûrs de ne pas être suivis.

La nuit est belle, ce qui nous permet de nous diriger facilement, en suivant la voie lactée qui se trouve dans notre direction. Toutes les nuits, nous ferons une moyenne de 30 à 35 Km à travers la nature. Nous sommes prêts à affronter bois, marécages, barbelés, plaine ou montagne.

Dans la traversée des bois, nous avons fréquemment des émotions : ce sont des biches surprises par notre présence et qui sautent à quelques mètres de nous. Nous marchons toujours à grands pas mais très tendus craignant un tête à tête indésirable. Notre chance est que tous les Allemands sont partis pour la guerre.

Toutefois, nous avons une devise bien arrêtée, ne jamais prendre la route, je jamais passer dans un pays.

Les nuits sont belles et, le coeur léger, nous ne sommes pas encore très loin, mais déjà si heureux d'être libres.

Partis avec un minimum de poids afin de n'être pas trop chargés, il ne faudra pas s'approcher des maisons pour trouver notre nourriture.

Il est cinq heures du matin ; déjà, le petit jour se lève à l'horizon. Le grand problème, chaque jour, de savoir s'arrêter à temps pour trouver une cachette pour la journée. Nous avons la chance d'être dans une région de pinèdes.. Les forêts sont de toute beauté, plantées de sapins énormes avec un feuillage vert foncé, à égale distance les uns des autres. Elles sont très bien entretenues : c'est une véritable culture pour les paysans. Il est facile de marcher en ligne droite, sans aucun problème, si ce n'est de marcher à pied sur un épais tapis d'aiguilles de pin, ce qui est assez pénible.

A la sortie de cette forêt, bravo . ; tout un grand champ de plantations de petits sapins de moins d'un mètre de hauteur : pour nous un vrai paradis où nous allons pouvoir nous installer pour notre première journée. Les bidons sont pleins d'eau, la musette remplie de pommes de terre, peut-être un peu fatigués - mais quel moral.

Cette première journée est formidable. Au loin, le soleil commence à pointer et nous sommes là tous les trois. Il nous est encore difficile de croire à notre liberté. Nous allons faire cuire des pommes de terre, Elles ne sont pas de la Bretagne - mais ce sera tout de même un vrai régal. Pour la première fois, nous allons essayer notre "cuisinière", notre boîte en fer blanc percée de nombreux trous dans le fond et nous la posons sur deux pierres. Pour alimenter le feu, nous allons prendre des petites aiguilles de sapin encore accrochées aux branches pour éviter l'humidité. En moins de cinq minutes, nous aurons fait bouillir un litre d'eau. Il faut, surtout, faire du feu sans fumée afin de ne pas amener tout le village. Nous passons donc notre première journée à manger des pommes de terre.

Si juin 1940 a été pour nous une grande défaite, il va falloir reprendre notre courage à deux mains pour continuer la lutte !

Nous voici au deuxième soir. Il est 22 heures. Nous sommes prêts à partir, la nuit commence à tomber.

Avec beaucoup d'attention, nous regardons autour de nous ; tout est calme ; il faut partir, toujours plein sud.

D'après tous mes calculs, nous devons franchir un pont de chemin de fer vers cinq heures du matin, au-dessus de l'Isar. Il est quatre heures, nous sommes dans la forêt. Mais quelle surprise, voici la voie ferrée. Nous sommes fous de joie ! cent mètres plus loin, c'est le pont, mais mauvaise surprise ; le pont est gardé. Il y a une baraque en bois avec une grande fenêtre donnant sur le rail. Il y a de la lumière - pas de problème, le pont est bien gardé. Je décide de retirer mes souliers et, avec beaucoup de précaution, me voici à quatre pattes sur les traverses en bois afin de ne pas faire de bruit et éviter les grosses pierres. J'arrive face à la lumière ; il y a deux allemands dans une tabagie de fumée de cigarettes. Ils jouent aux cartes tous les deux. Mais il faut passer surtout ne pas faire un faux pas, ne pas faire de bruit - il ne faut pas être cardiaque - et me voilà de l'autre côté. Mais il y a encore les copains. Avec mes bras, je leur fais des gestes pour qu'ils retirent, eux aussi, leurs souliers et, à quatre pattes, font le même chemin que moi et, le pont franchi, on respire de nouveau à pleins poumons.

Nos Camarades du 18.78, qui vont attendre le retour pendant cinq années, ne comprendront jamais le plaisir de l'émotion qui nous étreint dans ces moments-là

Je suis surtout ravi car jamais auparavant, je n'avais eu l'occasion de me servir d'une boussole, et je suis heureux d'avoir réussi ! Dans mon for intérieur, je me voyais déjà en Suisse, sans autre problème !

Mais il ne faut pas perdre de temps et nous éloigner le plus vite possible du regard éventuel des gardiens du pont.

Nous remplissons d'eau nos bidons, nous ramassons des pommes de terre et nous sortons de la forêt.

Mais rien pour se cacher. Près d'un petit chalet se trouve une petite baraque de jardin, il est impossible d'aller plus loin ! Le grand jour ne va pas tarder. La porte n'est pas fermée. A l'intérieur il y a une énorme réserve de rames à haricots de plus de deux mètres de hauteur. Vite au travail, il faut tout mettre sur le côté et refaire le même tas, à la même place mais prévoir des planques en cas d'alerte. Sur le côté de la baraque, il y a deux petites fenêtres d'où il sera facile, pour nous, de faire le guet. Dans cette longue journée, nous n'étions pas tranquilles - on pensait toujours à la visite toujours possible du propriétaire et, surtout, de son chien qui aurait été si heureux de nous découvrir. Mais nous retrouvons le sourire à la tombée de la nuit.

Bientôt notre nouveau départ pour notre troisième journée. Il faudra prendre légèrement sur l'est car notre orientation est de trouver un nouveau cours d'eau, l'Inn, frontière entre l'Allemagne et l'Autriche. Mais nous n'arriverons au bord de l'Inn que deux jours plus tard. Ce sera pour nous la nuit la plus pénible car il est très difficile de parcourir de nombreux kilomètres sans boire. Dans la région, nous ne trouvons pas d'eau. Nous avons pris le risque de nous approcher d'une grosse ferme. La nuit, nous marchons dans la prairie, sans bruit, mais hélas, les chiens nous repèrent de loin. Pourtant, il faut boire et il serait difficile d'aller plus loin. A la sortie de cette ferme, il y a une longue tranchée et il nous semble entendre couler quelque chose. Il faut remplir les bidons et surtout boire, mais, oh ! surprise, c'est de l'urine de vaches. En temps de paix, on parle beaucoup d'hygiène, mais ce soir-là, nous en faisons notre deuil, un parfum qui n'était pas habituel. Pour éviter la fatigue, nous marchons à la file indienne et, toutes les heures, nous changeons l'homme de tête. Nous profitons toujours de ces belles nuits d'été, assez éclairées et facile de se servir de la boussole. Mais il est bientôt cinq heures du matin. Il faut penser à s'arrêter.

La chance nous sourit ; nous découvrons une pépinière de patits sapins et nous allons passer une journée agréable. Le soleil est toujours de la partie. C'est pour nous notre Bon Dieu. Les rayons du soleil sont assez directs pour venir nous trouver. Nous allons, pour la première fois, faire cuire des pommes de terre avec de l'urine de vaches ; ce n'est pas grave. Chaque jour, nous nous approchons de la Suisse. Les journées passent assez vite et nous avons toujours des sujets de conversation sur notre voyage, nos péripéties, et surtout les émotions de la nuit dernière .

La 4ème journée, toujours fidèles à l'heure. Il est 22 heures, c'est le moment où la nature a repris son calme et nous sommes toujours aussi gonflés Mais il faut partir, sans plus attendre . C'est dans le courant de cette nuit que nous allons aborder l'Inn. Tout va bien, moral inébranlable. Cette fois, notre confiance est sans limite ;; plus de problèmes, le cours d'eau sera notre meilleur guide. Le courant est très rapide, le fond du cours d'eau doit être composé de roches. En effet, la nuit où tout paraît calme, à plus de cinq kilomètres, on entend le bruit du courant.

On peut dire que chaque nuit nous rapportera un bon ou un mauvais souvenir ! Le beau temps nous souriait toujours et notre long voyage ressemblait parfois à de vraies vacances. Mais il va falloir bientôt s'arrêter et nos provisions sont prêtes pour la journée. A la sortie de la forêt, nous apercevons une grosse ferme avec sa petite route et, à moins d'un kilomètre, des pots de lait qui attendent le passage du laitier. Ensemble, tous les trois, nous avons la même pensée ; prendre un bidon de lait de vingt litres. Un kilomètre plus loin, nous nous cachons pour passer la journée. Cette fois, l'occupation de la journée fut de boire notre lait et de remplir nos bidons, liquide bien meilleur que l'urine et plus succulent Nous n'aurons plus jamais une occasion pareille. Il ne faut pas oublier que nos dépenses en calories étaient

grandes et que ce lait fut le bienvenu pour nous remonter physiquement.

Pendant nos longues marches nocturnes, notre tête est toujours la première et il faut bien que le reste suive. L'hiver prochain, alors que les feuilles des arbres seront tombées, il sera facile de retrouver le pot de lait vide, mais nous serons loin! Personne ne pourra avoir la moindre idée que trois KG qui passaient aient pu le prendre pour le vider de son contenu, qui leur sembla un vrai régal !

Nous voilà prêts pour notre sixième nuit. Nous prenons beaucoup plus d'assurance puisque nous n'avons qu'à suivre l'Inn.

Jusqu'à maintenant, nous n'avons pas eu de problèmes pour la nourriture car, en cours de route, nous trouvons assez facilement des pommes de terre, des fruits, et même, si la nature le permet, de pouvoir nous approcher du jardin d'un chalet éloigné.

Dans le courant de cette 6ème nuit, Legros et moi ne sommes pas d'accord. En effet, Il a le grand désir d'aborder une ferme pour y prendre un lapin ou un poulet car notre menu journalier est plutôt maigre et ne lui convient pas du tout. Il a faim de viande et puis, Il est braconnier dans l'âme ! Je suis contre son projet. Nous avons déjà parcouru 200 kilomètres. Pourquoi risquer d'ameuter des chiens, de réveiller toute une ferme, ... et se faire reprendre. La discussion a été vite close - Avant notre départ, nous étions tous les trois d'accord sur la conduite à tenir ! Et je le lui ai rappelé et "alors, si tu désires le lapin ou le poulet, je de garantis que je pars tout de suite, et seul ! Tout rentra donc dans l'ordre. Pauvre Legros qui devra attendre son "vrai retour" à Voyenne, près de Laon, auprès de sa femme pour déguster son lapin, mais cette fois, pas à la sauce courante.

Au matin du septième jour, le soleil commence à se lever. Il faut de nouveau penser à s'arrêter. Autour de nous, rien pour se cacher.

Heureusement, nous sommes dans une grande forêt et nous avons le temps nécessaire pour prendre une décision. Ici, la culture de la forêt est très développée, les arbres sont bien alignés et chacun à une égale distance. On pourrait y circuler en auto tant les espaces sont grands. Mais voici notre sauveur ; de place en place, de gros tas de branches mortes. Vite, tous les trois au travail, refaire un même tas à côté en prévoyant, au départ, une cachette avec les plus grosses branches pour nous y abriter. Il faut reconnaître que nous avons de la chance, la main d'oeuvre allemande n'existe pas puisque les hommes sont sur le front. Il est 20 heures et nous sortons de notre cachette pour faire un petit repas substantiel avant de repartir.

Nous voici au huitième jour. Nous marchons régulièrement toutes les nuits, de 30 à 35 Km, malgré tous les défauts de la nature. Mais pour nous, la Suisse est de plus en plus proche, et la fatigue, on ne veut pas y penser, on ne veut pas la connaître - C'est une course contre la montre - Il nous arrive de penser souvent aux copains que nous avons laissés en bordure du Danube.

D'après mes calculs, nous aurions fait plus de la moitié de notre voyage. Nous sommes à la hauteur de la grande ville d'Autriche, Innsbruck. Nous sommes le 23 août 1941, la nuit est très chaude et les pays ne sont pas loin ainsi que d'une grande forêt. Il est difficile d'avancer. A chaque instant, il faut se cacher. Le bois est rempli de soldats en permission, mais, heureusement pour nous, ils sont accompagnés de jeunes filles et, dans ces moments-là, surtout de permission, l'amour est plus fort que le reste, et ils ne font pas trop attention aux pauvres KG qui n'en mènent pas large. Il aurait pourtant été facile de nous reconnaître, 3 KG en pleine nuit dans les bois. Ce sera encore pour nous un nouveau sujet de conversation dans le courant de la journée. Nous avons très peur, mais enfin, la chance est avec nous. Nous sommes au petit matin et il faut, de nouveau, penser à s'arrêter.

Nous retrouvons une pépinière de petits sapins. Nous sommes un dimanche, il est 9 heures du matin, le soleil est toujours là et tout paraît tranquille. Mais brusquement, nous entendons des cris d'enfants. Ce sont des jeunes, de moins de dix ans, commandés par un plus grand de 15 à 16 ans, qui font de l'exercice. La discipline allemande, surtout pendant cette période de guerre, est très dure - C'est le régime d'Hitler dans toute sa splendeur - Sans aucune excuse, tous les enfants allemands doivent, à partir de 8 ans, faire du service militaire. Toute la matinée, ils seront près de nous, peut-être à 50 mètres. Nous savions l'importance de ces jeux ; faire un semblant de guerre. Mais trouver trois KG, cela aurait corsé leur exercice et ils auraient mérité une croix...

Il est midi, un coup de sifflet, c'est le rassemblement et le retour au pays. Tous les trois blottis au mieux, on se regarde et nous avons du mal à nous remettre de nos émotions. De notre cachette, on dominait toute la vallée à travers nos petits sapins et c'est avec une joie profonde que nous avons vu descendre les jeunes vers leurs maisons.

C'est à partir de ce jour-là que nous avons compris qu'il ne fallait jamais s'évader un samedi soir ou de trouver une cachette plus confortable.

Les après-midi passaient relativement assez vite, toujours dans le calme et la verdure - mais surtout LIBRES, c'était déjà un grand pas vers le bonheur.

Nous voici au neuvième jour, toujours fidèles à notre montre, nous partons au fil des jours qui passent. Notre confiance est de plus en plus grande. Il est une heure du matin et il va falloir franchir un petit cours d'eau, mais le pont se trouve dans le milieu d'un petit village. La nuit est chaude et les fenêtres des chambres sont grandes ouvertes. Pour nous, c'est la première fois que nous devons suivre la route et passer dans un pays.

En pleine nuit où les personnes recherchent plutôt leur sommeil, trois hommes à pied avec de gros souliers, c'est trop risqué. Nous prenons vite une décision ; celle de marcher pieds nus. Il nous faudra vingt minutes pour faire la traversée. Nous avons toujours le moral, mais aussi le trac. Des chalets sont disséminés dans la nature ; mais les chiens de garde nous sentent, nous entendent de partout. Nous allons terminer cette nuit avec bien de mauvais souvenirs. A notre arrivée, rien pour se cacher. Il faudra monter dans les sapins et, pendant toute la journée, le temps nous semblera bien long.

Nous sommes au dixième jour. Jusqu'alors, pas de problème pour le ravitaillement. C'est enfin, notre première journée avec un peu de pluie, mais sans gravité. Quelques heures plus tard, le soleil paraît à nouveau. Nous partons, il fait encore un peu jour. Nous passons auprès d'un chalet où dans le jardin trois chemises de militaires sont à sécher. Depuis notre départ - soit 10 jours - et après tant d'efforts, nous avons du linge qui commence à sentir son fruit (sueur, crasse etc.). Avec précaution, Legros se détache de nous, fait un saut dans le jardin pour prendre les chemises. Et nous continuons bien vite notre route. Ce n'est qu'à notre arrêt du matin que l'on prendra enfin le temps de faire toilette. De nouveau, il faudra se cacher au mieux.

Au onzième jour, tout semble parfait, toujours plein sud, et à peu de distance de l'Inn, notre guide naturel. Nous avons déjà parcouru 350 Km environ. Nous sommes sur une hauteur mais il nous faut aller droit vers la vallée. Déjà bien avancés, notre copain Legros s'arrête et nous dit "on entend des milliers de grenouilles qui coassent. Il faut faire le tour plus loin car on risque de tomber sur des marécages. Dans le fond de la vallée, l'Inn était en crue, à la suite de la fonte des neiges des montagnes assez proches

de la Suisse. C'est là un effet de la nature que nous ignorions. En raison des crues annuelles, la route est surmontée d'un talus de trois mètres environ de hauteur. A nouveau, il va falloir prendre la route de la vallée. Il fait nuit noire, le temps est orageux. Nous suivons la route. De chaque côté 2 ou 3 mètres d'eau de profondeur sur des kilomètres de longueur. Il est impossible de quitter cette route et nous allons prendre la direction de l'Inn et même de faire la traversée. Malgré la nuit, nous arrivons sur de grands barrages et voyons une poudrerie hélas bien gardée par l'armée. Brutalement, nous nous trouvons face à face avec deux gardiens armés comme de bien entendu. Il leur était facile de savoir à qui ils avaient à faire : trois hommes revêtus du costume militaire français avec un grand KG dans le dos.

Notre voyage devait se terminer ! Adieu tous nos espoirs, notre liberté, et beaucoup d'autres choses. La surprise était trop forte, nous en avons perdu la parole.

Vite embarqués dans une camionnette, nous allons faire environ deux kilomètres pour être remis chez Monsieur le Maire d'une petite ville. Il est peut-être deux heures du matin. De suite, conduits en cellule tous les trois. Notre première évasion vient d'échouer. Nous n'avions même pas pensé à prendre une scie à métaux avec nous, ce qui nous aurait permis de continuer notre voyage en sciant les barreaux.

A notre douzième jour, il est 8 heures du matin et Mr le Maire vient nous ouvrir la porte. C'est un monsieur de 65 ans. Mais, surprise ! Il parle très bien le français et semble heureux d'avoir 3 KG chez lui. Nous allons tout d'abord faire notre toilette. Puis, c'est le dialogue. Il paraît très détendu et fort causant. Il nous raconte que, pendant la Guerre de 14-18, Il était Officier allemand sur le front français et avait été fait prisonnier. Il avait fait trois évasions

sans succès. Au cours de notre conversation, Il a appris que j'étais de Château-Thierry, là où Il était lui-même prisonnier et où Il avait tenté sa troisième évasion en 1918.. Dans la journée, alors qu'Il n'avait rien trouvé pour se cacher, Il s'était réfugié dans un gros pommier en fleurs. Nous étions dans le vif du sujet, celui de l'évasion. Nous avons oublié que nous étions de nationalité différente durant toutes ces longues discussions. Bien vite, Il a appelé sa femme la chargeant de faire des courses pour notre alimentation.

Pendant ce temps, nous sommes montés dans le grenier afin de descendre trois matelas pour notre prochaine nuit; c'était bien là un geste de reconnaissance plus confortable que la planche.

La matinée se passa vite et bientôt arriva l'heure du repas. Nous avons eu droit à la salle à manger et, devant nous, du pain blanc avec un grand plat de charcuterie que notre gardien nous a obligé à tout finir, prétextant que notre voyage avait été pénible .

Vraiment, pour notre première évasion, nous avons du mal à en croire nos yeux, même notre estomac. Le repas terminé, nous sommes retournés à la cellule nous allonger sur notre matelas.

Pour tous les trois, notre amertume était grande ! Avoir fait tant de kilomètres pour rien ! Nos châteaux en Espagne s'étaient envolés ! Tous nos projets s'effondraient d'un coup ! C'était là une fin que nous n'avions pas prévue.

Toutefois, nous avons passé une bonne nuit, bien couchés, et le ventre plein. Mais cela ne devait pas durer. Au matin, à la première heure, trois gardiens bien armés venaient prendre possession de nous et, sous leurs responsabilités, nous ont dirigés vers la gare. Le premier train à passer serait le nôtre, en direction du Stalag VII A en Autriche. Nous serons placés dans le fond d'un wagon, toujours sous la surveillance de nos trois gardiens et, devant nous, un curé. De suite, Il nous a parlé et a voulu savoir le pourquoi de notre

encadrement. Il parlait, lui aussi, le français et nous lui avons confirmé que nous étions des prisonniers de guerre ayant eu le très désir de revoir notre famille. Je revois sa figure sympathique nous disant : "Très bien, mes Enfants ! C'est très bien ce que vous avez fait ! Ne vous découragez surtout pas. Vous aurez peut-être plus de chance la prochaine fois." Mais nous devions arrêter là notre conversation car nos trois gardiens qui ne connaissaient pas le français trouvaient notre entretien un peu long.

Très déçus de notre arrestation, nous devions toutefois gardé un bon souvenir de notre Maire et de notre curé. Nous arrivons donc au Stalag VII A, à Moosburg. Aussitôt, nous prenons le chemin de la cellule. Notre punition ne devait pas tarder à commencer ; le midi un morceau de pain avec un broc d'eau, le soir une soupe chaude. C'est un prêtre qui s'occupait de la soupe de la prison. Grand merci, mon Dieu, car dans le fond de la gamelle se trouvaient deux gros morceaux de viande, et cela sous le nez des gardiens qui ne voyaient rien.

Nous devions rester quelques jours avant de retourner à notre Stalag d'origine, le XIII A.

Du fait de l'approche de la frontière suisse, il y avait de nombreuses évasions. Les KG avaient de l'imagination pour leur entreprise ; certains empruntaient un gros collecteur de la ville, mais que les Allemands durent découvrir un peu plus tard.

Quatre jours se passent et c'est, à nouveau, le départ pour Nuremberg. Dès notre arrivée, c'est déjà le chemin du coiffeur. Pour chacun de nous trois, les cheveux les plus longs n'ont pas un centimètre. Mais il ne faut pas se regarder car le fou rire nous gagne tant nous sommes "jolis". Ensuite, nous allons passer devant des officiers qui veulent connaître les détails et le pourquoi de notre évasion. Puis, c'est la cellule, petite pièce de deux mètres de long sur un mètre de large, avec une planche pour se coucher. Il y a une petite lucarne dans la porte pour la surveillance du gardien car nous

devons rester debout, de 7 heures du matin à 19 heures, sans avoir le droit de s'asseoir, pas de cigarette, pas de lecture. Nous sommes bien seuls. Mes amis, Legros et Séry sont dans des cellules avoisinantes. Pour la nourriture ; un morceau de pain et de l'eau pour la journée ; tous les trois jours, une soupe chaude, et cela pendant 21 jours. C'est la Convention de Genève. De nous trois, je suis le moins puni : je mange très peu et je ne fume pas ; mais je pense à Legros qui voulait manger un lapin à lui tout seul. Tous les jours, de 9 H à 10 H, c'est la sortie dans la cour. Pendant une heure, nous marchons en rond, à un mètre de distance, mais surtout interdiction de causer et de faire un geste. Nous avons droit à quelques minutes pour la toilette. Les 21 jours sont passés et nous sortons de nos réduits. Le grand jour nous fait fermer les yeux. Nous nous dirigeons vers une baraque disciplinaire, mais là ; nous sommes tous ensemble.

La vie est déjà plus facile, la nourriture sera mieux et nous aurons droit à nos colis. Evidemment, les corvées les meilleures nous seront réservées, les WC, etc. Malgré les punitions sévères, nous garderons toujours l'espoir de recommencer. Nous restons là près de trois mois. Ensuite, encore le départ pour un autre commando et un autre travail. Le départ est proche. Je vais rester avec Legros, Séry sera dirigé dans une autre place, sans laisser d'adresse.

Toujours bien accompagnés par deux gardiens, nous partons par le train, non loin de Nuremberg, dans une briqueterie. Mais nous sommes des évadés, marqués à l'encre rouge. Nous serons affectés au travail le plus sale, à la carrière. L'usine est très moderne - environ 50 prisonniers de guerre. Le débit est très important. Nous sommes surtout heureux d'être ensemble. Dans cette carrière, un troisième homme sera avec nous.

N'oublions pas que dans toute l'Allemagne, tous les hommes sont partis pour le front.

Les Français, un peu partout, vont occuper des places à responsabilités alors que les Polonais et les Russes auront des emplois subalternes. Durant toute la guerre, beaucoup vont bénéficier de la collaboration de Pétain.

Tous les jours, avec Legros, nous serons occupés à faire sauter de la terre pour les besoins de la briqueterie. Avec de grandes mèches de 4 mètres de long, nous faisons un trou tous les 10 mètres et les remplissons de poudre ; puis nous les relient avec un fil électrique et nous les faisons sauter tous ensemble.

Nous sommes au début de l'hiver 1941 et il fait très froid et il y a beaucoup de neige. Pour le moment, les rêves d'évasion sont bien loin ! Mais aussitôt les beaux jours fin mars, notre gardien qui avait des doutes probablement sur mon copain et sur moi-même, nous avons la surprise d'être séparés. Legros sera placé à deux kilomètres de là, dans une ferme d'un autre commando.

Nous voici fin avril, le soleil est déjà très fort et mes idées d'évasion commencent à me tourmenter. Il me faut trouver un moyen d'avoir un contact avec Legros. Une seule chose était possible ; tous les dimanches matin nous avons droit à la douche de l'usine. Toute la matinée, de 8 H à 11 H, nous étions occupés à notre propreté. Le gardien restait dans l'usine, sans nous compter. Près de la douche se trouvait une petite fenêtre qui donnait dans la nature. Il m'était facile de sauter par cette ouverture et d'aller rendre visite à Legros et de mettre au point une éventuelle évasion si cela le tentait toujours.. J'ai eu la chance de le retrouver rapidement et nous sommes sortis tous les deux afin de prendre une décision rapide. Les plans établis, le jour fut vite décidé pour le dimanche suivant, entre l'usine et le petit pays. Un hangar se trouvait à mi-chemin entre les deux, là où eut lieu notre rendez-vous.

Près de notre commando, des Italiens travaillaient à titre de civil libre et, à un kilomètre environ, se trouvait une grosse ferme où deux jeunes filles françaises, originaires d'Haguenau, étaient déportées. Elles trouvaient le moyen de venir nous voir à notre travail à la carrière. Elles étaient patriotes et bien gonflées. Il n'était pas prudent de causer trop longtemps ensemble dans la crainte de se faire remarquer. Nous étions encore dans le début de la captivité et les sanctions étaient assez pénibles. Elles avaient toujours le même langage ; "Evadez-vous, ne travaillez pas pour la victoire allemande". Leurs Parents étaient très bien placés ; leur Père était chauffeur sur les trains de la S.N.C.F. et faisait souvent Paris. "Je peux, par mes Parents, me disaient-elles, vous procurer le nécessaire, carte, boussole, etc. Dans la ferme où nous travaillons, nous sommes bien avec notre Patronne allemande et lorsque nous recevons un colis, celle-ci ne l'ouvre pas pour en connaître le contenu. Si vous avez la chance d'arriver à Haguenau, mes Parents feront le reste pour vous passez en zone libre."

J'étais en admiration devant de telles paroles. Elles avaient deviné mes propres pensées et tombaient sur un terrain propice à mon patriotisme. Il n'en fallait pas davantage pour aviver mon désir. Notre chemin, à l'ouest, sera plus pénible car il y a beaucoup moins de forêts mais beaucoup plus de pays. Le temps était beaucoup plus méchant, avec encore un peu de neige par endroit.

Nous avons convenu avec Legros d'une heure précise pour notre rendez-vous.

! 2ème EVASION !

A l'heure dite, minuit juste, les cloches du village se mirent à sonner comme pour nous souhaiter un bon voyage et nous mettre le coeur en fête.

Nous étions fin avril 1942.

Au moment où j'écris ces lignes - 37 années se sont écoulées - et j'ai beaucoup de mal à me reconnaître avec cette audace, le courage, la persévérance, et surtout la précision, sans oublier le trac au moment du départ.

L'émotion la plus intense se trouve dans les quelques minutes passées à scier les barreaux de fer. Les gardiens sont couchés dans une chambre à côté et le moindre bruit pourrait m'être fatal. Ils leur seraient fort agréable de faire un joli carton dans notre KG.

Un camarade de travail de la carrière se joint à nous. Une fois de plus, nous serons donc trois à partir. Legros et moi avons déjà goûté à l'AVENTURE et nous avons pu apprécier notre caractère, surtout notre volonté de ne jamais reculer ! Faire face à toute éventualité. Mais il fallait préparer le troisième copain des risques à encourir, de la marche, de la faim, de la soif, de la pluie, du froid, de tout l'imprévu de la nature.

Enfin réunis, nous avons fait quelques kilomètres et c'est le moment le plus crucial où nous réalisons le plus intensément les gros risques que peut comporter notre voyage. J'ai également pensé à ce moment-là à notre pauvre gardien qui prétendait que jamais, avec lui, un seul prisonnier pourrait s'évader. Certes, c'était un bon tireur. Souvent d'ailleurs, devant nous, et peut-être aussi pour nous intimider, Il tirait à balle sur des corbeaux en plein vol. A l'époque, tout prisonnier qui s'évade peut être tué sans sommation par l'Allemand qui le garde.

Par contre en cas d'échec, celui-ci a 24 heures pour partir sur le front russe, sans même dire aurevoir à sa famille.

Nous partons donc en direction du Rhin pour notre première journée avec une moyenne de parcours de 25 kilomètres. Il ne faudra surtout pas perdre le moral car les difficultés seront plus nombreuses que la première fois : le temps moins clément, surtout la faim car en cette fin avril, il n'y a pas beaucoup de nourriture dans la nature. Il va falloir se contenter des petites pommes de terre fraîchement plantées.

C'est le deuxième jour, la nuit est encore plus noire. Un petit avantage toutefois, c'est de partir vers 21 heures et de s'arrêter à 6 heures du matin. Pendant cette deuxième nuit, nous aurons la désagréable surprise de nous trouver face à un terrain d'aviation, bien gardé par des militaires et peut-être aussi des chiens. Il nous faudra faire alors plusieurs kilomètres de plus pour l'éviter.

Jusqu'à notre troisième journée, il nous est assez facile de nous cacher. Nous avons l'avantage que le temps n'étant pas beau, il n'y a pas de promeneurs dans les bois. Mais il faut bien penser à notre nourriture qui n'est pas grosse. Chaque nuit nous demande beaucoup d'efforts et nous perdons vite notre réserve de graisse.

Nous voici à notre quatrième étape. Nous traversons une forêt. Il fait noir et nous avançons péniblement. On entend un cours d'eau dans le fond d'une petite vallée. D'après la boussole, il faut descendre et pouvoir traverser et suivre à l'ouest. C'est notre camarade qui s'engage le premier mais la pente est très forte et humide. Aussitôt engagé, c'est l'accident. On entend le corps glissé, puis c'est le silence. Notre coeur bat la chamade. Legros et moi,

ne sommes pas encore engagés. Nous nous regardons tous les deux sans pouvoir exprimer une seule pensée. Un grand silence nous enveloppe - Que faire ? Attendre ! Ce n'est pas possible ! Et notre pauvre copain ! Il faut faire quelque chose, mais nous devons attendre le petit jour pour discerner le moindre recoin et le retrouver. Alors, nous descendons avec beaucoup de soin car le sol est très glissant. A tout instant, nous lançons un appel, mais toujours pas de réponse. Nous arrivons enfin au bas de la colline et nous voyons le cours d'eau dont le débit est assez important. Dieu soit loué ! Nous retrouvons notre camarade ! Il respire encore, du sang sur le visage. Il faudra attendre un moment pour qu'il reprenne connaissance. Ouf ! Nous avons eu bien peur. Nous allons nous reposer le reste de la journée. Il sera toujours temps, après, de prendre une décision. Le soir arrive, 21 Heures, et le grand problème se pose ? Est-il possible de continuer notre chemin ? Cette affaire pose un vrai problème ! Mais le repos nous été salutaire, les blessures ne sont pas trop graves, bien sûr, quelques meurtrissures. Le moral reprend, le corps est réchauffé et, bientôt, ce ne sera plus qu'une vieille histoire !

Nous voilà donc repartis pour la sixième étape. Tous les jours, nous repensons à notre première évasion, à notre beau soleil et à notre nourriture abondante vis-à-vis de maintenant. Cette nuit, ce sera moi la victime. En effet, j'étais parti avec de vieux souliers au cuir bien sec et, depuis notre départ, ayant une blessure au talon, le mal a empiré. J'avais d'ailleurs si mal que j'ai pensé un moment à abandonner.. Mais alors, s'en était fini de l'évasion. J'étais le seul à pouvoir mener à bien les opérations.

Dans la journée qui suivit, il fallait trouver une solution. Avec l'aide d'un bon couteau, l'un de nous allait supprimer le maximum du derrière

de la chaussure. C'était formidable ! Les premiers kilomètres furent assez pénibles, puis, tous est rentré dans l'ordre. Une fois de plus, la solidarité avait joué et l'incident était clos.

Nous aurons de la pluie pendant une partie de notre huitième nuit. Nous sommes en bordure d'un autre cours d'eau ; pas de chance ! Il n'est pas dans notre bonne direction et il faut le franchir. Rien pour nous aider, pas de barque, pas d'échelle, pas de planches. Soudain, oh! surprise, une passerelle en ciment qui doit appartenir à un riche propriétaire de l'autre côté. Nous approchons avec joie. Chose très curieuse, un mur à chaque extrémité avec des portes en fer. Il va falloir jouer les acrobates et s'accrocher sur la ferraille, en dessous de la passerelle. Nous voici rendus tous les trois de l'autre côté. Mais nous avons nettement l'impression de nous trouver dans une grande propriété ; il ne faudrait pas qu'elle soit gardée par des chiens ! Nous poursuivons tout de même notre route et nous allons bientôt devoir nous arrêter.

Avec beaucoup d'efforts, nous approchons de la France. Dans de nombreuses années, alors que la guerre sera finie, il sera laborieux d'expliquer à nos familles toutes nos difficultés à vaincre les obstacles qui se sont dressés sur nos routes. - et tout cela pour la LIBERTE -

Pour mieux passer le temps au cours de la journée, nous regardons ensemble la carte, c'est notre sujet de conversation inépuisable, voir ce qui est fait et décider de la partie restant à faire.

C'est le dixième jour, tout va bien ! Nous serons en bordure du Rhin pour le petit matin. Nous savons, à l'avance, que nous aurons de grosses difficultés pour franchir le fleuve, soit de trouver une barque avec une petite planche comme gouvernail pour aller de l'autre côté de la rive, soit de chercher

un pont de chemin de fer, remonter jusqu'à une gare de triage et prendre un train de marchandises en route vers la bonne direction. Nous longeons le Rhin depuis déjà un petit moment. Mais une surprise désagréable nous attend. Deux allemands de garde, cachés derrière un mur, nous accostent et nous sommes de montrer nos papiers. Ils sont armés, bien sûr, et braquent leurs lampes électriques sur nous. Avec stupeur, nous constatons qu'ils ont plus peur que les pauvres KG déçus devant eux... leurs fusils ont comme la tremblote. Cruelle déception, un nouveau désespoir ! La chance n'est pas avec nous. Nous voici transférés une nouvelle fois dans une prison pendant deux jours.

Nous sommes emmenés ensuite au Stalag V A, à Offenbourg, en bordure du Rhin, face à Strasbourg, le 2 mai 1942.

Depuis un mois, le IIIe Reich a décidé de punir sévèrement les évadés d'une deuxième évasion et pour une durée de huit mois environ;

En attendant notre départ pour le camp de représailles de RAWA-RUSKA, nous sommes enfermés dans une baraque disciplinaire, éloignée de tous, où nous resterons une quinzaine de jours. Puis, nous serons dirigés près de la gare, dans des écuries où, une fois de plus, nous garderons un très mauvais souvenir de l'accueil qui nous est réservé : la nourriture y est à peine suffisante - une grande tinette au milieu de la carrée nous sert de W.C.. Nous dormons sur le ciment avec un tour de priorité pour nous permettre de nous allonger car l'écurie n'est pas assez grande pour le nombre de KG.

Le 19 mai 1942, ce sera notre départ pour le camp de RAWA-RUSKA - Stalag 325 -

Avant de partir, distribution du repas pour la journée : un morceau de pain et une saucisse. Sur notre passage, tout le long des trottoirs, des

soldats avec des fusils mitrailleurs, des sentinelles avec baïonnette au canon, grenades à la ceinture, des gardiens avec des chiens policiers.

Démunis de tout, il ne nous restait qu'un maigre balluchon à la main. Nous n'avions que notre culotte, une veste et notre paire de sabots de bois aux pieds, sans chaussette bien sûr. Il était interdit de causer ou même de retourner la tête. Rien de comparable avec un départ en vacances ! Dans l'ensemble, la population allemande nous regardait plutôt avec tristesse. Celui qui aura passé par là en gardera à jamais un souvenir indélébile !

Arrivés en gare de triage, une dizaine de wagons à bestiaux attendent, les portes grandes ouvertes. 80 KG devaient monter dans chacun d'eux, environ 800 KG pour ce voyage interminable.

Tous en rangs devant chaque porte, c'est l'appel qui commence. Il est fait par un Officier et, après vérification, c'est la montée très rapide dans le wagon. Les 80 KG vont faire le plein en moins de cinq minutes - c'est du vrai sport - les derniers auront droit à des coups de crosse ou aux dents des chiens. Aussitôt, c'est la fermeture avec un gros cadenas. Nous sommes serrés dans le wagon, une tinette au milieu pour les W.C. Les deux petites fenêtres du côté sont fermées par deux planches et des barbelés. Il n'y a pas de paille. Mais pendant la nuit, il faudra s'organiser pour dormir un peu. Serrés comme des harengs, les 80 KG ne pourront tous s'allonger en même temps. La journée avait été très chaude - pas d'air - surtout les mauvaises odeurs de la tinette bien vite remplie. Les wagons étaient déjà surchauffés par le soleil de la journée. Nous avons fait également un tour de rôle pour venir respirer un tout petit peu d'air auprès de nos deux lucarnes. Dans les grandes villes, le train prenait encore quelques wagons de KG pour augmenter notre effectif.

Nous sommes en guerre et le rail bat son plei

La priorité reste à l'Armée qui part sur le front russe. Mais nous croisons un convoi de Français volontaires pour cette même cause et ce sont des cris de toutes sortes, pas du tout amicaux - Ce sont des Français qui n'ont pas du tout les mêmes idées que nous bien au contraire. Dans un sens, heureusement, les portes de nos wagons sont bien fermées et bien gardées, sans cela, il est probable qu'une bagarre se serait déclenchée - Quel triste spectacle alors !

Des trains complets de Juifs nous dépassaient pour aller vers les chambres à gaz, en Pologne. Mais la forte chaleur, le manque de nourriture, de boisson, de tabac, tout cela rendait difficile l'accord entre nous tous.

Nous voici de nouveau arrêté. C'est un arrêt pour nous donner la nourriture de la journée ; un morceau de pain avec du fromage - sans oublier de vider la tinette -

Vers la frontière allemande et polonaise, le train s'arrêtera dans la nature. La porte s'ouvre et nous avons déjà le plaisir de respirer à pleins poumons. Nous sommes maintenant 2.000 KG. Il y a des barbelés partout. Il faut descendre et suivre le chemin qui nous conduit vers une baraque-cuisine. Nous avons droit, après quatre jours de transport, à une soupe chaude. En rangs par deux, nous faisons la queue. Nous n'avons pas de gamelle. Mais sans perdre un instant, nous prenons l'un de nos sabots de bois pour y recueillir la soupe. Après ce bon "repas", l'Officier allemand va s'excuser auprès de nous tous. La soupe avait été faite avec des épluchures, et même de la terre, pour un convoi de prisonniers russes. Ce sont des choses assez difficiles à avaler ! A la sortie, une grande tranchée qui sert de W.C. avec un sens unique - c'est bien organisé - et peut-être un beau spectacle pour les allemands que de voir toutes ces fesses alignées au-dessus de la tranchée . De retour dans nos wagons, les portes seront refermées, Et c'est, à nouveau, le départ.

Encore 48 heures et nous sommes maintenant sur le territoire de la Pologne. Sur une grande partie du parcours, il est facile de voir des cadavres d'hommes pendus à des poteaux de téléphone.



Le Ghetto de Rawa-Ruska.

Il est 21 heures, la nuit commence à tomber et nous allons faire la connaissance de notre nouveau Stalag N° 325.

C'est un endroit un peu sauvage et marécageux mais l'officier allemand veut prendre beaucoup de précautions. Il préfère nous faire coucher sur place ; ce sera plus sage. Sur les 2.000 évadés que nous étions, peut-être que quelques-uns auraient tenté l'AVENTURE.

Ce n'est que vers 8 heures du matin, soit le septième jour depuis notre départ d'Offenburg, que nous débarquons à RAWA-RUSKA, en Russie. Un grand renfort de gardiens nous fait parcourir à pied la distance du train à notre nouvelle demeure. Le camp paraît très grand - trois rangées de barbelés. C'est une caserne russe qui était en cours de construction en 1939.

Des bâtiments pour les hommes et des écuries pour les chevaux. Le camp abritait déjà 6.000 KG lorsque nous sommes arrivés à notre tour. Il avait ouvert ses portes le 13 avril 1942, donc trois convois de 2.000 évadés. Je suis arrivé le 26 mai 1942.

Dans cette construction qui n'était pas finie, il y avait également une infirmerie, sans paille, sans médicaments. Ce sont des Docteurs Juifs qui ont été volontaires à suivre le convoi. De nombreux évadés étaient malades, maigres, épuisés par des évasions très pénibles.

Non loin de là, une autre baraque, celle des incurables. Nombreux furent ceux qui resteront sur le sol ukrainien.

Ce Stalag qui fut appelé pendant cette guerre, tant en France qu'en Angleterre, le Camp de la Goutte d'eau, n'avait pas de canalisation d'eau puisque rien n'était terminé. Pendant notre séjour de huit mois, il n'était pas question de se laver.

Dans le courant de la journée, une partie de notre temps était consacré à la chasse aux poux.

Avant notre arrivée, il y avait 7.000 prisonniers russes dont le régime était tel que pas un seul n'eût la joie du retour chez lui. Il était facile de dire qu'une épidémie de typhus les avait décimés.

En arrivant, j'ai été séparé de mes deux camarades. Je devais être affecté dans une écurie, vaste bâtiment très haut, sans plafond, ce qui nous donnait l'avantage ou l'inconvénient du froid et du soleil.

Je fais alors la connaissance de mes voisins de couchage, Jeantais et Deschamps - qui feront parler d'eux plus tard, en 1944, alors qu'ils auront réussi une évasion sur la Baltique avec un petit bateau pour la Suède, en faisant prisonniers leurs deux gardiens. Quelques jours plus tard, j'ai retrouvé deux camarades, l'un de Chézy-sur-Marne, Maurice Corsin, l'autre de Château-Thierry, François Gaudé.

Maurice Corsin viendra coucher près de moi. Par contre, François Gaudé ne tardera pas à nous quitter car étant Sous-Officier, Il aura le désir d'aller dans un camp de réfractaires, à Kobierczyn, en Pologne. Nous avons la chance, avec Corsin, de rester ensemble jusqu'à la fin de mes huit mois.

Notre vie commune d'écurie va commencer ; notre garde-robe est des plus simples, pas de paillasse, pas de couverture, pas de gamelle, pas de couverts. Le système D se développe. Près de la cuisine, un gros tas de boîtes en fer blanc qui disparaît rapidement. Avec un boulon, un bout de ferraille, c'est la fabrication de gamelles en tous genres, sous un bruit infernal.

Un robinet d'eau pour 15.000 évadés. Défense de la boire car elle est polluée par des milliers de cadavres russes. Il faut faire la queue pendant des heures pour obtenir un demi-litre d'eau si même on a la chance d'arriver jusqu'au robinet ?

Heureusement, le thé du matin vient à notre secours. Nous avons droit à un demi-litre d'un thé de fabrication allemande, sur la terre d'Ukraine, de l'eau bouillante avec des feuilles de sapin qui lui donne une teinte rosée, avec un petit goût de bonbon des Vosges, sans sucre. Il faudra en boire le moins possible afin de réserver le reste pour la toilette. En ce qui concerne la vaisselle et la lessive, nous devions attendre les jours de pluie que nous bénissions alors. Pour la nourriture, c'était fort simple et très maigre .. D'ailleurs, nous pesions à peu près tous le même poids, 50 Kgs environ. Par jour, nous avions droit à une boule de pain de un kilogramme pour 8 KG et une louche de soupe avec quelques grains de millet. Nous étions comme les petits oiseaux. La soupe était contenue dans de grands baquets devant la porte de l'écurie ou plutôt de la porte de notre chambre. Il y avait un KG qui remuait ce liquide, sans s'arrêter, de manière que chaque ration soit

égale et que chacun ait le même nombre de grains de millet. Dans de tels moments, les hommes ne sont plus les mêmes et sont parfois très méchants. Comme plat de légumes, nous aurons souvent des pois chiches ou des choux. Le plus difficile était d'avoir assez de volonté pour garder une petite partie de son pain du midi pour la distribution du soir, soit de la margarine, soit de la marmelade à la betterave ou une tranche de nâté "Maison".

Durant les premiers mois, nous n'avons pas eu droit à la correspondance, ni au colis. Adieu la Convention de Genève.

Non loin des écuries, il y avait un très grand hangar. Sur le sol, près d'un mètre de menu-paille. C'était le refuge des plus courageux. Avec un peu de chance et dans la journée, on pouvait trouver une vingtaine de grains de blé. Avec Maurice Corsin, il nous est arrivé de faire les barbelés, pour passer du côté de la baraque des incurables et nous avons, dans notre journée à deux, cueilli la valeur d'un verre à boire d'une patite graine que l'on appelle la vesce, de la grosseur d'une tête d'épingle.

Dans ce Stalag, on sentait venir la mort tous les jours. Mais jamais, nous nous sommes reprochés d'avoir tenté l'évasion. Il nous arrivait assez souvent de se dire "Adieu ! la France !"

De place en place, des petits groupes se formaient pour dialoguer. Les conversations étaient toujours les mêmes, eh ! oui ! la cuisine, peut-être que d'en parler était suffisant pour remplir notre estomac. Toutes nos femmes ne le savent pas, mais, toutes, étaient des cordons-bleus. C'était souvent un désir bien simple, un bifteck, des frites, du camembert avec une bouteille de bon vin. Jamais, je n'ai entendu la moindre conversation sur la femme? SES ORGIES, etc. Nous étions dans un tel état que le moindre souvenir

ne nous effleurait même pas la mémoire.

On avait l'impression, dans ce camp, qu'il avait servi à des oies ou à des moutons. L'herbe la plus haute n'avait pas un centimètre de hauteur.

Tous les matins, il y avait une corvée d'eau. La distance de l'entrée à la cuisine était assez grande. Tous les jours, il y avait là de nombreux évadés qui attendaient la citerne miracle. Oui, en effet, si quelques gouttes tombaient, c'était la bousculade des hommes avec leur gamelle dans l'espoir de recueillir quelques gouttes supplémentaires, ce qui ferait un supplément à leur menu.

Il y avait également une corvée de choux, ce précieux ravitaillement était toujours gardé par nos gardiens bien armés, mais on pouvait avoir l'espoir d'une feuille miraculeuse qui tomberait sur le sol.

Plus beau encore, toutes ces corvées extérieures étaient faites par des Ukrainiens. Leurs chevaux étaient aussi maigres que les évadés eux-mêmes. Un jour de corvée, à son retour, la charrette entièrement vide, le conducteur fut pris par un besoin pressant. Les W.C. étaient assez loin. A son retour, il eut la surprise de retrouver sa voiture, mais pas le cheval. Ce dernier avait été abattu dans une tranchée, dépecé, les morceaux cachés. Aussitôt alerté, les Allemands ont organisé une fouille générale dans le camp, mais aucune trace du cheval n'a été retrouvée.

Venait ensuite le partage du pain. Celui-ci était solide. Sa fabrication était faite avec de la farine et de la sciure de bois. Il fallait couper le pain en huit parts bien égales autant que possible. Aussi, nous avons fabriqué des balances avec un petit morceau de bois et de la ficelle, genre balance romaine. Tous les jours, et chacun son tour, on avait le droit de ramasser les pauvres miettes qui se trouvaient autour. Dans des passages aussi cruciaux, tout était respecté. Pendant les premiers mois où nous n'avions pas de colis, nos gamelles nous furent précieuses et nous pourrions

maintenant que tout cela est bien loin, remettre un premier prix de chaudronnerie à ceux de Rawa-Ruska !

Pour chacun de nous, l'appel reste inoubliable ! C'est généralement le fou rire ! Hélàs, nous sommes bien bas, la peau du ventre commence à toucher la colonne vertébrale. Notre ventre est bien à la ligne car toute notre réserve de graisse a disparu depuis déjà longtemps. Malgré notre profonde misère, difficile à décrire, nous gardons continuellement le plaisir de berner nos gardiens lors du comptage du matin. Les rassemblements duraient des heures, bien rangés pour nous dénombrer. Il était facile de se déplacer, soit à droite, soit à gauche, pour que les allemands ne retrouvent plus leur compte. Nous n'avions pourtant pas la plaisanterie facile, mais de les voir dans de tels embarras pour une chose aussi simple, cela nous comblait de satisfaction.

Nous étions dans une telle faiblesse que, bien souvent, nous devions nous tenir par le cou pour pouvoir rester debout.

Les corvées à l'extérieur de notre camp devinrent plus nombreuses, soit pour faire des routes, soit pour faire des coupes de bois. Vite, certains s'organisèrent pour des échanges avec les Ukrainiens du pays, soit une chemise ou une capote pour de la volaille, lapins ou oeufs.. Le plus dur, c'était de rentrer, le soir, dans le camp ; Mais l'imagination était débordante. Tous ceux qui rentraient de corvée revenaient avec un petit fagot de bois qui leur servait de planque ! D'autres cassaient leurs oeufs pour les mettre dans leur bidon, etc...

Mais à l'intérieur du camp, c'est le marché noir qui commence. Jusque-là, le commerce était en veilleuse ! Mais cela changera dès l'arrivée des colis. Il faut aussi se rappeler qu'il y en avait une centaine d'entre nous sur 15.000 qui étaient désignés pour ces corvées.

A Rawa-Ruska, comme dans tous les stalags, il y a eu des souterrains de creuser pour une évasion éventuelle. Pas de chance, ils ont toujours été découverts en cours de construction, peut-être par dénonciation. Sur cette terre de Russie, il était bien risqué de s'évader. Pas de sommation, les allemands avaient le droit de tirer, même en dehors du camp, en cours de route, et très peu sont revenus de ceux qui ont voulu essayer.

Notre camp était très grand, bien gardé, plusieurs rangées de barbelés, des miradors en quantité, beaucoup de sentinelles. Le Commandant du camp, du nom de Fournier, parlait très bien le français, une grande partie de sa journée passait en promenade dans celui-ci avec un revolver à la main. Il aimait à converser tout en braquant son arme sur son interlocuteur, peut-être dans l'intention de nous faire peur. Il aimait également surprendre les KG qui faisaient cuire quelque chose sur un petit feu de bois. Il prenait plaisir à connaître le contenu de la "casserole".

Entre Allemands et Russes, la rancune était tenace. De part et d'autre, même avec de l'argent, ils ne pouvaient espérer acheter, ne serait-ce qu'un oeuf !

Avec beaucoup d'étonnement, nous apprenons la visite prochaine de la Mission Scapini pour contrôler les conditions de vie des évadés internés à Rawa-Ruska. Mais les vainqueurs sont toujours les ROIS. Ce pauvre Scapini qui était aveugle se trouvait bien encadré afin que personne ne puisse l'aborder et lui ouvrir les yeux. Rien à faire de notre part. Mais il fallait faire un rapport pour la Croix-Rouge afin de satisfaire le Maréchal Pétain. Aussi, la veille de l'arrivée de la Mission, nous avons touché deux belles couvertures neuves des vêtements pour ceux qui en manquaient, même une gamelle, une cuillère, une fourchette - tout cela à l'éta neuf - à ne pas en croire nos yeux.

Ce jour-là, nous avons d'ailleurs eu droit à un repas plus important.

Mais cela ne devait durer que 24 heures ! Le temps du passage de Scapini. Le lendemain, tout rentrait dans l'ordre et nous devions rendre ce qui nous avait été distribué. Une fois de plus, les Allemands devaient être heureux d'avoir su cacher la vérité.

Il se produisit alors une chose extraordinaire, à peine croyable. Il y a, en gare de Rawa-Ruska, des wagons de colis, le plus beau rêve que nous puissions souhaiter, le Père Noël nous apportant des cadeaux à notre âge ! Cette fois "Vive la FRANCE", nous la reverrons notre FRANCE. Ce sont là des instants émotionnels d'une intensité incommensurable, que personne ne peut deviner, à moins de les avoir vécus ! Nous avons été punis à cause de notre patriotisme - mais jamais nous ne l'avons regretté, même dans nos moments de désespoir - Il nous arrivait parfois de détourner la tête afin que les copains ne s'aperçoivent pas de notre détresse. Nous pensions ne plus jamais revoir la France, ni personne. Notre pensée n'allait pas plus loin, nous avions tenté l'évasion sans la réussir, alors Adieu la France ! Demander pardon à nos ennemis ? Surtout pas à Hitler. C'est peut-être personnel, de l'égoïsme, je ne le pense pas. Il fallait accepter le jeu, si cruel soit-il !

Et ce lendemain arrive qui va nous remonter le moral qui en avait bien besoin ! C'est un beau jour que la distribution des colis ; nous en avons tous la gorge serrée et il ne nous était pas facile de croire à une telle vérité.

Il y a déjà un colis Pétain pour chacun de nous ; puis d'anciens colis qui nous ont suivi depuis notre départ et qui nous seront distribués plus tard. Certes, il y aura quelques manquants et quelques denrées périssables !

C'est vraiment la fête au pays et nous avons tous retrouvé le bonheur de vivre, surtout celui de causer. Nous allons revivre, comme autrefois, dans une tabagie de fumée. La faim est une chose importante mais pour beaucoup, le tabac est aussi essentiel.

Pendant ce premier jour de la distribution des colis Pétain, des camarades vont mourir, hélas, d'avoir trop manger de biscuits de soldat par exemple. En effet, ceux-ci ont gonflé dans leur estomac et les ont étouffés. Notre estomac n'avait plus l'habitude de l'abondance et certains ont été victimes de leur "gourmandise". Toutefois, penser que nos Familles s'étaient privées au prix de beaucoup de peines et de privations, pour nous faire parvenir un peu de ravitaillement, cela était pénible ! Heureusement, elles ne sauront jamais qu'elles ont été la cause involontaire de ces fins tragiques !

Au bout de quelques jours, notre ventre reprit sa forme. Puis, le moral aidant, notre camp s'est organisé et bientôt il y aura une section de théâtre. Les volontaires étaient assez nombreux, comme dans tous les Stalags en Allemagne. La pièce de Marius, de Pagnol, était toujours appréciée ! Mais il faut regretter notre grand nombre d'évadés car le théâtre était trop petit pour nous contenir tous.

Ayant meilleur moral, les jours nous paraissent plus beaux, et le 14 juillet approche. Il faut faire quelque chose, faire le nécessaire auprès des Autorités Allemandes afin de nous permettre d'organiser un défilé pour ce jour-là. Les Allemands sont très sensibles à tout ce qui touche la vie militaire. Alors, la préparation s'élabore. A ce jour, nous sommes 15.000 évadés dans le camp - 1.000 vont défiler. Il faut tout improviser car le camp est sans débouchés ! Nous sommes habillés presque comme un ver de terre.

Tout le monde au travail ! Il faut représenter des régiments français ; c'est alors la course aux habits. Tous les copains sont solidaires pour prêter habits, bérets, etc. Le plus difficile est de trouver des instruments de musique qui nous seront prêtés par nos allemands.

Rien a été oublié , même une petite tribune fut installée pour abriter les Officiels Allemands ? Il faut bien se souvenir et avoir une préparation de 1er choix avec rien ! Tout était briqué, ce fut un véritable défilé militaire. Pour nous Français, il était difficile croire à une telle discipline, surtout dans l'état de chacun !

C'est le 14 juillet 1942 en Ukraine, à RAWA-RUSKA. Il est 10 heures du matin .

- 1.000 hommes pour le défilé

- 14.000 assistants.

Pas un seul ne sera manquant. Nous venons de passer des jours très douloureux, mais ce 14 juillet, si nous portons des traces de souffrance sur la figure, nous avons cette fierté, cet orgueil, surtout un patriotisme à tout épreuve qui nous fait tenir droit, sans défaillance ! Cette journée sera la plus belle pour celui qui l'aura vécu. Certes, un défilé sans armes, mais avec un esprit de vengeance dans le coeur !

Le cortège s'ébranle ! Rien de plus magnifique pour tous - ce sera un applaudissement sans cesse répété où, tous, nous avons retrouvé une énergie débordante. De suite, la musique attaque la Marseillaise dont les refrains seront repris en chœur. Les chants se succèdent

"Dans l'cul, dans l'cul,

Ils eurent la victoire.

Ils ont perdu

Tout'espérance de gloire,

Ils sont foutus

Et le Mond' dans l'allégresse

Se répète avec ivresse :

"Ils l'ont dans l'cul, dans l'cul."

"Ils n'auront pas l'Alsace et la Lorraine,
Ils n'auront pas la victoire

Puis, entr'autres, SUR LA TERRE UKRAINIENNE,
"En marchant sur la grand'route
Souviens-toi, souviens-toi !
Les anciens l'ont fait sans doute
Avant toi, avant toi !
De Memel à Cracovie,
De Lemberg en Rhénanie,
Sac au dos dans la poussière,
Marchons, évadés d'guerre !

Chaque groupe passant devant la Tribune
d'Honneur tournait la tête à gauche et les Allemands
saluaient - comme un vrai défilé.

Il fallait montrer à nos vainqueurs notre
discipline, et que malgré ses représailles très sévères,
on ne voulait pas baisser la tête. Ce jour du 14 juillet
à Rawa-Ruska, par une journée ensoleillée, nous en garde-
rions le souvenir indélébile.

N'oublions pas que jusqu'à ce jour,
l'Allemagne remportait victoire sur victoire, sur tous
les fronts.

Un mois s'écoulera encore, puis, ce sera le
départ pour le travail. Nous serons répartis dans le
sud de l'Ukraine. Tous deux Corsin, nous faisons
l'impossible pour rester ensemble étant du même pays,
ce qui apporte un peu de joie dans notre pauvre coeur.
Nous serons dirigés vers la ville de Lemberg, maintenant
Lwow, à Holosko, sur le territoire de Russie.
Notre travail n'a aucun sens, de la terrasse à la
brouette. Nous sommes dans le centre de la ville,
sur un terrain vague, de l'autre côté de la route des
constructions. Notre chantier se trouve à la hauteur
du deuxième étage. Corsin et moi-même serons désignés
pour poser des plaques de terre sur toute la partie en
pente, avec du gazon pour que cela soit plus joli.
Devant notre chantier, au 2ème étage se trouve une
jeune femme, 30 ans peut-être. Elle est Polonaise et

est institutrice. Chaque nuit, Elle viendra cacher une lettre, écrite en français, à l'endroit de notre travail. Aussitôt, l'un de nous va correspondre avec Elle chaque jour. Pour Elle, Polonaise, Elle aura subi l'occupation russe et allemande, sans faire de différence car c'est la même discipline avec toutes ses horreurs !

Pendant la période de 1940 à 1945, la Population Française va profiter, en partie, de la collaboration avec le Maréchal Pétain, surtout au début. Mais en Russie et en Pologne, c'est loin d'être le même régime. Les Allemands étaient impitoyables. Ils tiraient facilement sur les hommes ou les femmes. D'ailleurs, nous avons vu souvent, sur les bords des routes des cadavres pendus à des pylônes électriques.

Le régime des Juifs était plus simplifié. La ville de Lemberg était partagée en deux parties par des barbelés, d'une part les Ukrainiens, de l'autre les Juifs. Pour ces derniers, deux fois par semaine, il y avait un départ pour la chambre à gaz. Ils étaient entassés dans les wagons du train pour leur dernier voyage. Nous étions hélas bien placés pour les voir puisque c'était notre route de chaque jour pour nous rendre au travail. Pour eux, il est plus sage de ne plus en parler. Triste époque où personne ne pouvait croire à cette hécatombe !

Un mois plus tard, j'étais appelé avec quelques camarades pour la remise en état d'une jolie propriété ukrainienne réquisitionnée par les Allemands. J'ai eu alors la surprise de me trouver en face de jeunes filles françaises de 20 ans environ. Elles venaient d'arriver de Paris où Elles travaillaient à la Samaritaine. Elles connaissaient le motif de leur voyage puisque juives, tout juste bonnes pour rester en terre de Russie.

Dans notre nouveau Kommando, nous étions 250 - beaucoup mieux que Rawa Ruska - Nous recevions nos colis, notre correspondance, la nourriture était un peu mieux ainsi que le logement, un cabinet de toilette avec de l'eau.

Une nuit, nous entendons le bruit d'une mitrailleuse - trois KG avaient décidé de s'évader - Ils devaient passer par la cheminée et fuir par le toit. Pour cela, ils avaient confectionné une corde avec leur paille pour leur permettre de descendre. Mais le mirador se trouvait à la même hauteur et, malgré la nuit épaisse, il n'était pas possible de passer inaperçus avec le phare. D'ailleurs, dès la sortie du premier, la mitrailleuse a fonctionné. Heureusement pour les deux autres qui se trouvaient encore dans le conduit de la cheminée, ils ont pu avoir la vie sauve. Quant au fusillé qui se nommait DRAPEAU, un nom prédestiné, était marié et habitait Paris, boulevard de Belleville.

Aussitôt la fusillade, c'est le rassemblement où l'on sentait les gardiens sur les nerfs. Nous avons passé le reste de la nuit auprès du corps de ce pauvre Drapeau.

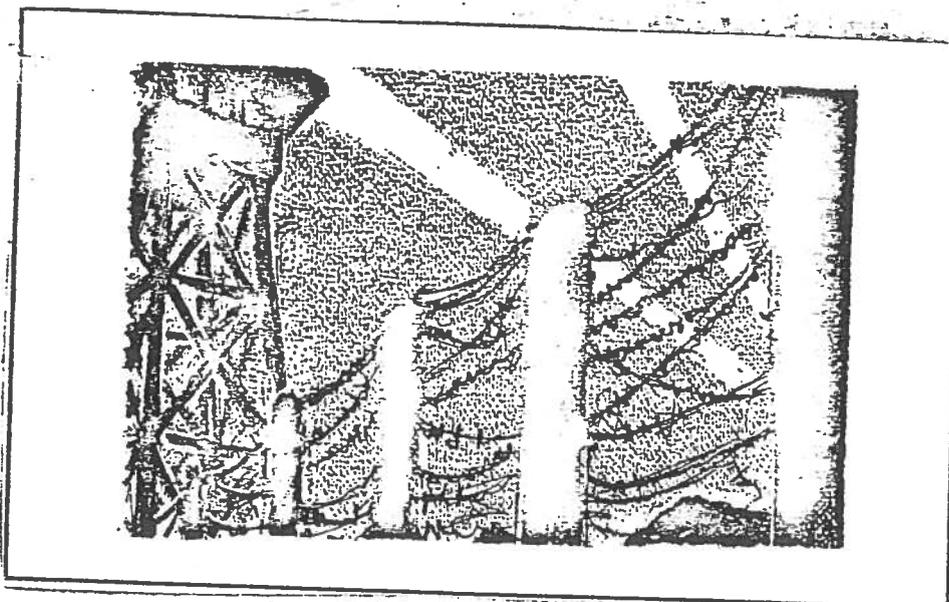
Les mois s'écoulaient et, un jour, très bonne nouvelle, nous devons retourner en Allemagne. Nous sommes déjà fin décembre 1942 - La bataille de Stalingrad fait rage - Les Russes résistent.

Mais c'est une journée bien pénible car au moment de rentrer en Allemagne, Maurice Corsin ne partira pas. Il est puni et devra faire quatre mois de plus.

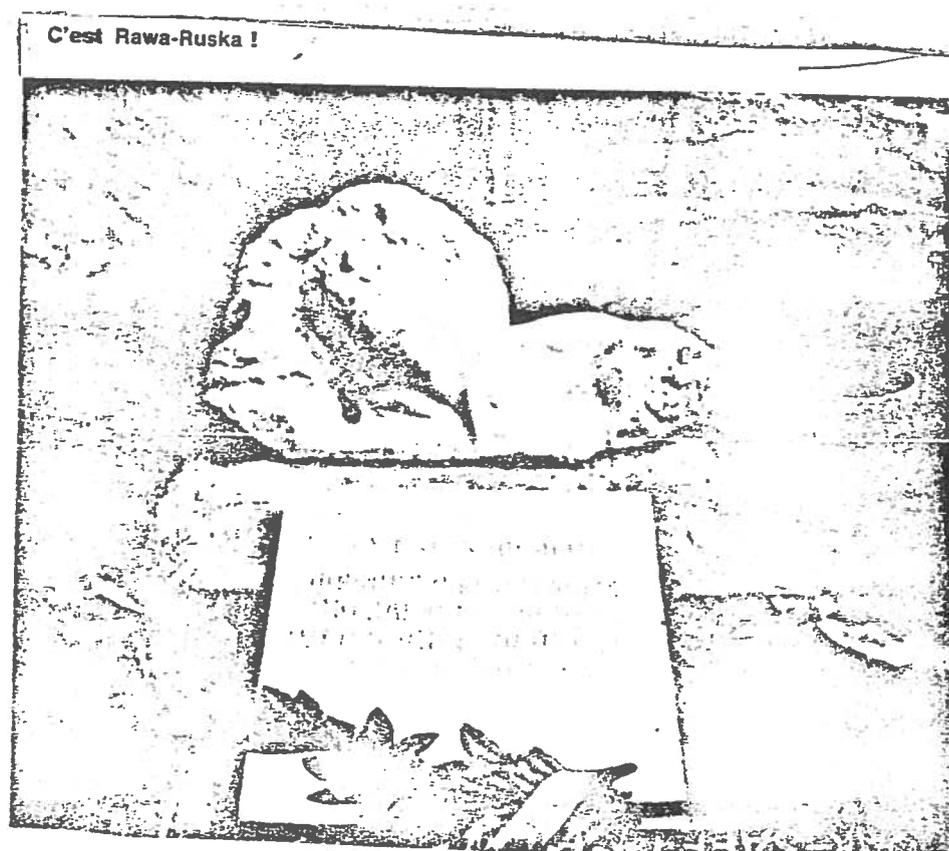
Il faut se séparer. Nous nous sommes promis que nous continuerions l'évasion dès que cela sera possible, que celui qui aura réussi rendrait visite à la famille. Mais il est difficile de se regarder en face, les larmes, de part et d'autre, ne sont pas loir.

Pour moi, le séjour en Russie est terminé.

Adieu RAWA-RUČKA ! que nous n'oublierons jamais ! Adieu aux Miradors meurtriers !



A nouveau, adieu au mirador de Rawa-Ruska



Le Monument de la fosse commune au cimetière de Lwow. Inscription ukrainienne
"ICI SONT ENTERRES DES FRANCAIS VICTIMES DES
FASCISTES ALLEMANDS, 1941-1944."

Sa punition terminée, Maurice Corsin fut dirigé sur Brême, port de la Mer du Nord. Dans cette ville, il y avait un départ toutes les semaines d'un train express, direct pour Paris, réservé à la troupe allemande. Maurice va donc tenter une évasion par le train et qui, pour Lui, sera la bonne. Un voyage gratuit et rapide. Ils partent à quatre, deux seront en tête du train, les deux autres dont Maurice en queue. Ils se sont allongés sous le rapide, sur les boggies, avec tout ce que cela comporte, le bruit, le froid, etc. Voyage comportant beaucoup plus de risques que Fernandel dans le film "La vache et le prisonnier".

Dans la nuit, à un feu rouge, le train s'est arrêté au milieu de la nature et, pensant être en France Maurice et son camarade se sont laissés tomber sur le ballast. Les deux autres évadés n'auront pas la même réaction et se feront "cueillir" à la Gare du Nord. Le train repart ; aussitôt, ils font de la culture physique pour que la circulation revienne, et vont se diriger vers un pays. Ils sont bien en France, près de Creil ! Quelle belle leçon de courage ont-Ils réalisé dans de si mauvais passages de la vie !

Rentré seul chez Lui, à Chézy-sur-Marne, Maurice rendra visite, comme promis, à mes Parents à trois kilomètres de là. Ce jour précis, mes Parents avaient la visite du Frère de ma Mère, ancien prisonnier de guerre 1914-1918. Grand blessé, prisonnier, Il avait été renvoyé dans ses foyers par la Suisse. La soirée fut très animée, marquée de grands coups sur la table qui était solide heureusement.

D'après notre journal "ENVOLS", voici quelques extraits relatant Rawa-Ruska.

"Rawa-Ruska est une localité située en Galicie, sur le territoire de l'Ukraine, république soviétique de l'U.R.S.S.

La région fut annexée à la Pologne par le traité de Riga, en 1921. Elle devint territoire de l'U.R.S.S. le 28 septembre 1939, après la capitulation de Varsovie, suite à l'envahissement de la Pologne par les troupes du IIIe Reich.

Le 8 octobre 1939 (Décret d'Hitler - Reichgesetzblatt) le IIIe Reich annexe les provinces occidentales de la zone occupée par ses troupes et organisa les autres provinces en "Général Gouvernement" (Décret du 12.10.1939). La Pologne était rayée de la carte.

Le 22 juin 1941, l'Allemagne ouvre les hostilités contre la Russie et déclenche une offensive contre les positions russes. De violents combats se déroulent sur la récente frontière, sur l'axe Jaroslaw-Przemilz, à une cinquantaine de Km de Rawa-Ruska.

Rawa Ruska, ville sise en une province rattachée à l'U.R.S.S. en septembre 1939, se trouvait donc incontestablement en territoire soviétique.

De plus, dès le début de l'offensive des troupes allemandes, elle se trouvait située dans une "zone opérationnelle" d'un conflit distinct de celui qui avait provoqué la captivité des prisonniers de guerre français.

L'état de siège permanent régnait dans cette zone opérationnelle. Cet état de siège permanent entraînait diverses conséquences, entre autres :

- "Que tout militaire ennemi capturé sur ce territoire est immédiatement passé par les armes".
- "Que le feu est ouvert à vue sur toute personne suspecte.

Il donnait à l'ennemi "la possibilité d'exterminer à chaque instant tout prisonnier de guerre".

Dès juin 1941, les Allemands avaient établi, sur tout le territoire conquis, des camps de prisonniers de guerre pour les Russes.

Ce furent les fameux camps de la série 300

Dans ce conflit germano-russe, où l'un des belligérants, l'U.R.S.S., n'avait pas adhéré à la Convention de Genève, la Commission de Contrôle du Comité International de la Croix-Rouge ne fut pas autorisée à visiter ces camps qui ne lui avaient même pas été signalés.

Des exactions sans nom y furent commises.

Les prisonniers de guerre russes y périrent par milliers, par la famine, le manque d'hygiène et les mauvais traitements

Au 336 : 35.000 morts !

Au 350 : 30.000 morts !

Au 340 : 124.000 morts !

Au 325 (créé en juin 1941) 15.000 à 20.000 prisonniers périrent dans des conditions épouvantables durant les cinq premiers mois. Un second contingent de 4.000 précéda les Français de quatre mois : il ne devait en survivre que 400 !

Or, les prisonniers français ont pris la "succession" des prisonniers russes DANS LES MEMES CONDITIONS !

Dès octobre, les nazis avaient établi, sur le territoire de la Pologne, du "Général Gouvernement", un vaste système de camp de concentration dont la plupart furent appelés par les Allemands eux-mêmes des "Vernichtungslager" (camp d'extermination) ; Lublin-Majdanek, Chelmno, Auschwitz-Birkenau, Sobibor, Tréblinka, Belzec, Biala-Podliaska, etc.

Ce "Général Gouvernement" était placé sous les ordres d'un gouverneur général, le Docteur Frank, qui a déclaré au procès de Nuremberg "QUE TOUTE CETTE REGION DEVAIT ETRE CONSIDEREE COMME UN CAMP D'EXTERMINATION" !

Cette zone était divisée en plusieurs districts : Varsovie, Cracovie, Radom, Lublin

Les responsables de ces districts étaient maîtres absolus dans leur ressort et n'avaient à rendre de compte qu'au Docteur Frank. Celui-ci était le représentant direct du Führer. En sa personne s'incarnait la compétence de tous les ministres du Reich (Cf article paru dans le journal "Krakauer Zeitung" du 20.??4I du Dr Sperl). Il exerçait, entre autres, sous le contrôle du Maréchal Goering, les fonctions de Commissaire de la Défense Impériale et, sous le contrôle du Reichführer des SS Himmler, les fonctions de Chef de la SS et de la Police.

Dans le courant de 1942, le district de Galicie, sur le territoire duquel se trouvait Rawa-Ruska, a été rattaché au "Général Gouvernement".

Mais les Allemands y avaient établi auparavant un immense "Judenkreiss", zone d'extermination des Juifs, Etat à part, bien limité, particulièrement surveillé.

Rappelons que Hitler avait décidé d'appliquer aux Juifs la "solution finale", c'est-à-dire l'extermination.

A l'arrivée des Français, à Rawa-Ruska, la localité comptait encore 9.000 habitants. En janvier 1943, il n'en restait plus que 3.000.

A Lwow (Lemberg), le tiers de la population a été massacré. Dans la province, près de 700.000 personnes, hommes, femmes, enfants, ont été exterminés. Les ghettos de nombreuses localités de la région ont été anéantis.

RAWA-RUSKA SE TROUVAIT DANS UNE ZONE ENTIEREMENT CONTROLEE PAR la R.S.H.A. (Office Central de la Sécurité du Reich - Reichssicherheitshauptamt).

Le camp de Rawa-Ruska était situé dans une vaste zone d'extermination, à 19 km de Belzec, à proximité de Lublin-Majdanek, Tréblinka, Sobibor, Chelmno, etc (en Pologne) et les camps d'extermination implantés sur le territoire russe. (La voie de chemin de fer longeant un côté du camp conduisait à Belzec et on

voyait passer les convois de Juifs que l'on menait aux fours crématoires de ce camp).

Les SS et des acolytes volontaires ukrainiens et mongols, mercenaires de l'Armée Vlassow, pouvaient livrer à toutes les exactions, et ne manquaient pas d'abuser (Cf comptes rendus des différents procès des criminels de guerre).

Il n'est pas douteux que cette situation, que cette atmosphère, aient profondément atteint le psychique de tous ceux qui ont vécu dans cette région et qu'ils en aient été profondément "choqués".

Il faut encore souligner que Rawa-Ruska, situé dans une région à climat continental, très froid et très long (5 mois de gel de -20° à -30°) et très chaud l'été, était environné de marécages et de tourbières infestés de moustiques. Typhus, typhoïde, dyphtérie, dysenterie bacillaire, diarrhée cholériforme, y régnaient de façon endémique.

DESCRIPTION DU CAMP -

Le camp était constitué par des blocs, des écuries et des baraques sommaires. Il s'agissait d'une ancienne caserne de cavalerie russe en cours de construction. Les blocs, au nombre de quatre, étaient en maçonnerie. Deux d'entre eux étaient inachevés et étaient dépourvus de fermetures (portes, fenêtres. L'un des deux autres blocs abritait les services généraux du camp. Quant au quatrième (constitué par de grandes pièces vides de tout mobilier), il était appelé "infirmerie" quelque temps après l'arrivée des premiers convois.

La plus grande partie des détenus étaient logés, ou plutôt entassés dans les écuries (au nombre de six), constructions en bois sur petit soubassement en briques et dans les baraquements.

AUCUN DES BATIMENTS N'ETAIT POURVU D'EAU, DE LUMIERE, DE CHAUFFAGE, DE LATRINES.

(Seuls, le bâtiment des services généraux, la cuisine (installée au milieu du camp) et l'infirmerie

bénéficiaient de l'électricité - la lumière était cependant supprimée dans la soirée à l'infirmierie).

Il n'y avait ni paille, ni paille, ni couverture. Les hommes couchaient à même le sol ou sur des bat-flanc à trois ou quatre étages entre lesquels ils pouvaient à peine se tenir assis.

Les latrines étaient constituées par de grandes fosses à ciel ouvert.

Le nombre des arrivées augmentant, des sous-camps et des kommandos ont été créés, certains très loin vers l'est, dont le nombre exact n'a pu être établi.

Nous n'avons pu dresser que la liste suivante de ces kommandos : Trembowla, Zloczow, Krasne, Zwerzinieck, Cholm, Siedlce, Fliegerost-Lwow (champ d'aviation de Lemberg), Stryj, Dornfeld, Bouknegarzkow, Deblin-Jrena, Berezovika, Politici, Kolomea, Denissov, Tarnopol, Mielec, H.K.P., Grodeck, Minsk-Mazovieski, Lemberg, Biala-Podlaska, Holosko-Wielky, Swietoslaw, Skole, Fliegerost-Cracovie, Kamionka, Jezierna, Crodeck-Jaroslaw, "Forläger".

L'effectif des kommandos variait de 50 à 500 détenus. Ces kommandos étaient installés de façon précaire et, pour la plupart, pire qu'au camp même. Certains se trouvaient dans les citadelles, sous un régime très dur.

Comme au camp, rien n'avait été organisé avant l'arrivée des détenus et aucune amélioration ne fut apportée par la suite. Le régime alimentaire était également des plus réduits. Les détenus durent, pour subsister, manger des herbes et des racines arrachées en cachette durant les corvées.

Le travail était obligatoire, sous la surveillance constante de sentinelles et de chiens qui harcelaient les hommes. Ce travail était des plus harassants, terrassement sur des voies de chemin de fer, champs d'aviation, travaux forestiers, extraction de pierre, de tourbe, etc.

Les détenus français, bien souvent, travaillaient côte à côte avec les Juifs déportés des pays occupés par les nazis. Dans certaines prisons ou citadelles, ils étaient mélangés aux Juifs déportés. De plus, sévissaient les exactions de toutes natures : appels, fouilles interminables à n'importe quelle heure, par n'importe quel temps.

Ainsi, ce régime tendait-il à l'effondrement intégral de l'être humain.

UN CAUCHEMAR VIEUX DE 35 ANS -

Un ancien de Rawa-Ruska raconte :

13 avril 1942, un long train formé de wagons à bestiaux aux portes verrouillées et aux lucarnes abondamment garnies de fil de fer barbelé, s'est arrêté dans la nuit sur une voie unique aux abords d'une localité qui n'était alors qu'une misérable bourgade. Ce train a longuement cheminé à travers l'Allemagne et la Pologne pendant sept jours et sept nuits. Les wagons ont été bien souvent tamponnés violemment au cours de longs arrêts dans les gares de triage, sans égard pour leur cargaison cependant étroitement surveillée.

13 avril 1942 au matin. Un jour blafard, un ciel bas, un décor lugubre, dantesque. Il pleut et il neige en même temps, la neige fond sur le sol profondément bourbeux. On déverrouille les portes des wagons. Ceux-ci laissent apparaître d'abord une masse sombre d'où des grappes informes s'écroulent sur le ballast de la voie ferrée, car il n'y a pas de quai, et roulent dans la boue. Des hurlements gutturaux, des aboiements féroces, des ordres vociférés, des bruits distincts de culasses de fusil manoeuvrées accompagnent le déchargement de la cargaison.

Quelle est cette cargaison ?

On a peine à y croire, si on n'y était pas !

Ce sont des hommes ! Hirsutes, les yeux hagards et fiévreux qui trouent une face hâve, décharnée,

mangée par la barbe et la crasse, car ils n'ont pu faire aucune toilette, recouverts de vieux uniformes en lambeaux qui laissent voir la chair de leurs pieds nus dans de lourds sabots en bois ou reposant sur de simples plaquettes tenues par des ficelles.

Ces hommes titubent. Leurs jambes fléchissent. Ils ont faim, ils ont soif, car depuis de nombreux jours, ils n'ont rien mangé, rien bu, ils n'ont pu satisfaire leurs fonctions naturelles !

Hébétés, ahuris, beaucoup ne peuvent avancer. Mais la solidarité et la fraternité qui les unissent donnent aux moins faibles la force de soutenir les plus faibles. Ces hommes foulent pour la première fois et dans d'atroces conditions la terre ukrainienne.

Ces hommes, qui sont-ils ? Combien sont-ils

Deux mille prisonniers de guerre français.

Ah ! Ils avaient pourtant été prévenus !

"Prisonniers de guerre, la manière dont vous serez traités et tenus dépend de vous-mêmes ...

"Celui qui se montre sage, discipliné et assidu ne doit pas seulement s'attendre à un traitement correct, mais "honnête... Un bon rendement de travail et une bonne "conduite pourront entraîner des améliorations supplémentaires....

Cet appel du directeur nazi pour le travail ne laissait aucun doute et était suivi de menaces.

"Des mesures seront prises contre les "prisonniers français et belges évadés et repris à "nouveau et contre ceux qui refusent le travail"

"Ces prisonniers seront transférés dans le "Gouvernement Général, à Rawa-Ruska, au nord-ouest de "Lemberg. Tous les prisonniers français et belges "évadés et repris depuis le 1er avril 1942, ceux "particulièrement soupçonnés de préparer une évasion. "Les sous-officiers qui jusqu'alors volontaires refusent de travailler, doivent compter sur un départ "vers l'Est. Aucun égard, quant à la profession, ne sera pris pour le travail effectué à l'Est.

Mais le coeur a ses raisons, la conscience et le civisme aussi. La voix de la Patrie s'est fait entendre. Un autre appel a été lancé par le Général de Gaulle :

" Tous les officiers, soldats, marins, " aviateurs français où qu'ils se trouvent ont le " devoir de résister à l'ennemi."

Et ces prisonniers, à leur manière, mains nues et enchaînées, ont voulu résister. Ils ont refusé de travailler pour le potentiel de guerre nazi. Ils ont renouvelé leurs tentatives d'évasion pour rejoindre de frères d'armes continuant le combat afin de délivrer la France, de reprendre le combat pour la liberté.

Et ce sont ces hommes qui arrivent à Rawa-Ruska.

De vociférations en vociférations, de grognements en grognements, de cliquetis en cliquetis de baïonnette, de coups de crosse en coups de botte, la colonne humaine ahanante arrive à la porte d'une double et haute enceinte de fil de fer barbelé. C'est le camp.

.....

Quelques cadavres de prisonniers russes ont été exterminés auparavant... Il faut porter ces cadavres à la porte du camp où des Juifs prélevés au ghetto de Rawa-Ruska viennent les prendre pour les conduire dans des charniers. Aucune mesure d'hygiène n'est prise.

De la nourriture ? Pas question ! Dans l'après-midi seulement, lorsqu'une installation précaire de cuisine aura pu être mise en place, on distribue un peu d'eau chaude où nagent des fanes de choux et quelques petits grains de millet ! Encore faut-il trouver un récipient. Alors, on boit dans son sabot, dans une boîte rouillée trouvée sur le terrain, dans le creux d'une tuile ...

Par la suite, d'autres pitoyables convois sont venus grossir l'effectif... qui ne disposait toujours que d'un robinet d'eau. C'est pourquoi ce camp fut dénommé LE CAMP DE LA GOUTTE D'EAU, notamment

à la radio anglaise.

Les exactions, les coups, la famine, les maladies, les épidémies diverses furent le lot de ces hommes dont les rangs vont se décimer.

Et pourtant ces hommes ont tenu devant le régime inhumain d'anéantissement que les hordes nazies leur imposaient afin de faire disparaître, dans la zone de mort où ils les concentraient, tous ceux dont ils voulaient se débarrasser.

Les dignitaires du Reich nazi n'avaient pas compté sur la solidarité et la fraternité engendrées par la souffrance, soutenues par un idéal commun qui faisait naître une énergie nouvelle et résister à tout!".....

Pour moi, mon séjour en Russie était terminé. Nous allons reprendre les mêmes wagons, avec leur même confort, mais avec un moral bien meilleur.

Malgré la punition très sévère que nous venions de subir, une grosse partie des évadés ne pensaient qu'à une possibilité nouvelle, de refaire la paire !

Je fais parti d'un convoi complet, soit 2.000 KG en direction de Berlin, Stalag III A. Le retour sera plus rapide, cinq jours seulement. Partis le 22.12.42, nous allons passer NOEL dans nos wagons, quelque part en Allemagne. Toute la journée et toute la nuit, nous allons chanter en choeur : Minuit, Chrétiens - Il est né le Divin Enfant, etc...

Le 27 décembre 1942, nous arrivons au terminus: Quatre baraques disciplinaires étaient prêtes pour nous accueillir. A l'intérieur, des lits sur trois étages avec des paillasses, des tables, des bancs, et surtout de quoi faire sa toilette. C'était déjà "un grand confort".

A l'extérieur, trois rangées de barbelés !

Nous venons tous de Rawa-Ruska. Cet épithète va nous suivre jusqu'au dernier jour sur notre casier judiciaire. Les Allemands sont très organisés. Une fois de plus, notre vie n'est pas comme celle des autres prisonniers.

Dans les Stalags, tout est souvent plus facile, chacun à sa planque, son marché noir. Depuis si longtemps, tout s'est très bien organisé, son lit avec ses photos, les copains pour les jeux de cartes.. Sagement, Ils attendent la fin de la guerre : Pétain ou de Gaulle, peu leur importe ! Le principal, c'est de revoir son Pays !

Le lendemain de notre arrivée, nous avons tous le désir de faire du feu pour cuire le restant de nos pâtes alimentaires. Si je le pouvais, je dirais un grand merci à ma Mère qui, dans chaque colis envoyé, me mettait du thym, du laurier, du poivre en grains, de l'ail, parfois même un morceau de porc salé Quel régal ! aussi bien pour le manger que pour l'odeur pendant la cuisson. D'ailleurs, beaucoup d'entre nous venaient rôder autour de "ma cuisine" pour humer ce parfum qui réjouissait déjà nos estomacs.

Mais nous sommes 2.000 évadés, et la fumée ne va pas tarder à inquiéter nos gardiens ! Le bois est rare et nous n'hésiterons pas à casser quelques planches de nos lits pour nous permettre de manger un peu et d'avoir le ventre plein. Mais sauve-qui-peut ! Alerte ! Voici une vingtaine de gardiens avec baïonnette au canon J'ai compris tout de suite et immédiatement, j'ai pris ma gamelle avec tout son contenu pour aller dans la baraque. Beaucoup d'évadés ont préféré rester sur place Mais les gardiens, sans pitié, sont arrivés et ont détruit les gamelles et les feux. Les râleurs, ou plutôt les affamés, ont eu droit à la baïonnette dans les fesses. Il y avait du sang partout !

Le lendemain matin, au moment de l'appel, une punition était prévue pour nous tous. Tous les jours pendant un mois, deux heures de marche au pas de course.

Ce n'était pas grave ! Nous faisons partie des durs et il fallait le prouver. Mais la punition ne dura que deux jours par suite du tintamarre que nous menions durant "ce défilé". En effet, durant ces deux heures de marche forcée, nous chantions à tue-tête : "La Marseillaise", "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine", etc.. des chansons qui marquaient bien notre volonté de ne pas céder !

Les Camarades Français du camp ne passaient plus sur le trottoir de nos quatre baraques depuis notre arrivée : nous étions des EVADES et presque considérés comme des pestiférés !

La punition ne dura que deux jours par suite du chahut que nous menions durant "ce défilé". Auparavant, c'était le calme dans le stalag, un vrai troupeau de moutons. Mais nous avons semé la perturbation ! Au retour de notre marche, nous étions tout contents et plus légers d'avoir pu, un peu, vomir nos rancœurs !

Deux mois devaient s'écouler dans cette discipline quand je fus appelé pour passer devant un officier. J'étais assez privilégié comme Maréchal des Logis et, selon la convention de Genève, j'avais le droit de choisir, d'une part de refuser de travailler pour être transféré dans un camp de réfractaires en Pologne, genre Kobierzyn, près de Cracovie, de l'autre prendre un travail dans une région donnée. De suite, je suis volontaire pour être boulanger dans une ville possédant, autant que possible, une gare de triage. Le lendemain, c'est le départ à 80 Km de Berlin. Je compte beaucoup sur cette liberté du travail, toujours dans le but de pouvoir m'évader plus facilement. J'arrive dans un lieu plein de grands bâtiments c'est une énorme réserve alimentaire. Tous les jours, il arrive des wagons réquisitionnés de France et de toute l'Europe. Me voici donc boulanger. Il n'y a pas d'arrêt. Le fournil travaille jour et nuit. L'Allemagne a beaucoup de difficultés à approvisionner son armée, sur le front russe.

Stalingrad est toujours encerclé. Les KG préparent les colis de nourriture qui seront parachutés, par containers lesquels ont prévus, chacun, pour 110 hommes et pour trois jours. Il n'y a pas de contrôle à l'arrivée des marchandises mais le camp est gardé par l'Armée. Notre kommando se trouve sur le côté avec une centaine de KG.

Comme dans toute l'Allemagne, nous faisons du pain à la farine de seigle. Mais il y a une réserve de farine de gruau pour Stalingrad. Nous sommes 12 KG pour les trois fois 8 heures puisque c'est du travail continu avec des Allemands de plus de 65 ans.

Pour moi, ce sera le seul Kommando où la nourriture sera abondante et de bonne qualité. Il règne entre nous un véritable système D. Tous les jours, les copains rapportent beaucoup de denrées de toutes sortes, jusqu'à sortir des jambons entiers. Pour le vin, c'est le choix, Bordeaux ou Bourgogne. Pourquoi se priver ? D'ailleurs, beaucoup de marchandises viennent de France et, au fond, les récupérons. Pour nous boulangers, nous avons les clés des réserves. Il nous est alors facile de sortir un sac complet de farine de gruau de 75 Kg.

Les copains ne pensent pas à l'évasion. Ils n'auraient plus cette manne abondante et auraient d'énormes difficultés à retrouver cela ailleurs, même en France, et pas au même prix.

Malgré mon casier judiciaire, 2 évasions, Rawa-Ruska, beaucoup de châtiments infligés pour tout cela, je suis maintenant libre, blanchi, je retrouve le même régime que mes Frères. Le dimanche après-midi, nous avons droit de sortir en ville. C'est beaucoup trop pour moi ; plus de gardiens pour m'accompagner. Dans le passé, j'étais content d'avoir un gardien auprès de moi, c'était toujours un soldat qui n'était pas sur le front. Nous avions de nombreux deutshe Mark en poche. Le dimanche, nous pouvions aller au café, même au restaurant avec des tickets, mais sans viande.

Nous faisons les généreux et jouons aux grands seigneurs, les serveuses elles-mêmes nous reconnaissent car il nous est facile de leur laisser de gros pourboires. Les pauvres permissionnaires allemands qui consomment sur le même comptoir n'ont pas droit aux sourires ne donnant pas de pourboire. Mais il faut tout de même faire attention à la rancune toujours possible de ces guerriers.

Nos gardiens personnels sont de bonne pâte, ils ne manquent de rien car il nous est facile de les gaver pour qu'ils ferment les yeux, c'est pour eux, le Paradis ! Le samedi, ils ont droit à une permission de 24 heures. Ils ont des marchandises à sortir et ce n'est pas facile car il faut passer devant le poste de garde ! Alors, ils vont sortir avec un KG qui porte sa valise, le prisonnier étant sensé retourner au Stalag et sera même assez gentil pour la porter jusqu'au train. Dans ce cas, les gardiens personnels sont, seuls, responsables des KG, et il est alors facile de franchir le poste de garde sans ouvrir les valises.

Un dimanche de sortie, je fais la connaissance de requis Français qui sont d'Epervay et de Reims. Ils travaillent de nuit dans la gare de triage. J'ai vite compris que cela pouvait être une relation très intéressante ; une évasion par le train serait préférable, plutôt que de courir dans la nature ! Dès ce jour, tous les dimanches, je faisais le mur avec une grosse musette remplie de marchandises. Pour eux, c'était l'occasion de retrouver leur poids et ainsi d'améliorer leur moral. Je rêvais, chaque nuit, de wagons, d'un beau voyage sans fatigue.

Nous étions en juillet 1943. La marchandise en Allemagne devenait de plus en plus rare, et le marché noir battait son plein !

Les relations avec mes Requis devenaient de plus en plus sérieuses. Et puis, ce sera le grand Jour. La joie se trouve des deux côtés car les Requis sont heureux de participer à notre destin !

! 3ème EVASION !

Je pars avec un camarade nommé Sosseau et nous mettons au point notre départ.. Avant de partir, nous nous rendons sur le terrain pour vérifier si tout va bien - tout est parfait, il y a de quoi se cacher dans de petits buissons. Le départ est enfin fixé pour la semaine prochaine. Il faut prévoir de la nourriture et de la boisson pour huit jours. Tout est prêt, le moral est au beau fixe. Nous passons une partie de la journée avec nos Camarades dans leur baraque et, la nuit, nous serons disposés pour le départ.

Il est minuit. Nous nous sommes faits tout petits, bien cachés dans les buissons. De loin, je reconnais la silhouette de notre Requis qui vient dans notre direction. Il faut attendre les ordres, c'est lui seul qui va nous conduire. Pour lui, ce serait très grave de se faire prendre en défaut car Il est civil, et il n'y a pas de Convention de Genève pour les civils. Nous allons donc le suivre à distance. Pour arriver à notre wagon, il faudra franchir des convois entiers, passer à quatre pattes en dessous en faisant bien attention. Il y a des trains entiers de soldats qui montent vers la Russie, d'autres qui descendent avec des soldats blessés. Certes, nous avons la joie de partir, mais nous avons aussi le trac. Il faut peu de choses pour passer inaperçus. Nous sommes vraiment tendus. Notre Requis nous fait signe de stopper, c'est un peu de silence dans une gare mouvementée. Puis, avec toutes les précautions utiles, les portes du wagon s'ouvrent. Ce sont des moments qui pèsent lourds. Je regarde dans tous les sens - rien - Nous allons, tous les deux, sortir du dessous du train pour prendre possession de notre liberté ? Aussitôt, les portes se referment et nous entendons le bruit du plombage du wagon. Ouf ! Avant de partir, notre Requis nous souffle "Vous allez à Paris-Plaine Saint-Denis - Adieu et bonne route".

Il fait noir pour le moment et il nous est encore difficile de comprendre notre joie. Dire que dans quelques jours, sans efforts, nous serons rendus à domicile, à Paris ! Dans notre musette, nous avons tout ce qu'il faut pour partir selon notre désir, scie à métaux, scie à bois, tenaille. Quelques heures plus tard, c'est le départ ! Nous sommes heureux comme des gosses qui partent en vacances ! C'est la nuit, il est peut-être trois heures du matin, mais l'un comme l'autre, nous avons la même réaction : Partis du sud de Berlin, nous allons droit sur Paris. Mais que de gares de triage nous traversons. Il est six heures, le jour commence à pointer. Quelle surprise ! Dans notre wagon se trouvent deux gros tours allemands qui prennent le chemin de la France. Nous avons l'avantage d'avoir beaucoup de place. Il faut surtout s'organiser pour la nourriture et la boisson, tout cela pour huit jours. Après, il faudra compter et rester sévères à ce sujet, se limiter au maximum. Pendant la journée, nous regardons la nature allemande. Je pense toujours à mes deux premières évasions, la première de 350 Km vers la Suisse, la deuxième de 250 Km vers la France, tout cela à pied, la nuit, avec tous les imprévus, la fatigue, les privations. Alors que cette troisième, même sans billet, nous avons de la chance de ne pas souffrir.

Voici déjà 48 heures que nous roulons - tout va bien - Nous faisons des rêves d'enfants.

Hélas, nous allons connaître une grande mésaventure. Il fait noir, il est peut-être une heure du matin, nous sommes à l'arrêt dans une gare de triage. Dans quelle ville sommes-nous ? Impossible de le dire. La lumière est éteinte partout pendant les périodes de guerre. Nous entendons les sirènes de la ville toute proche, puis les premiers avions au-dessus de nos têtes, qui laissent tomber des fusées éclairantes avec des parachutes. Nous en connaissons la gravité ! Il est facile de comprendre que c'est bien pour nous. Rien à faire, il est trop tard pour fuir. Nous mettons nos mains sur la tête et nous en remettons au Bon Dieu, à

la chance si elle existe. Quelques minutes devaient suffire pour entendre, pendant une heure ou plus, un bombardement terrible. Le temps nous semble horriblement long ! Nous entendons des bruits interminables qui se répercutent, des trains entiers sont déplacés et fracassés, des incendies se déclarent. Nous avons l'impression que nous ne sortirons pas vivants de cet enfer ! Des centaines de bombardiers sont au-dessus de nos têtes qui déversent leurs bombes ! De la ville comme de la gare de triage, il ne restera pas grand-chose ! Nous étions bien placés au moment de l'alerte car notre convoi était déjà engagé sur le rail du départ. Nous n'avons pas été épargnés pour cela ! Cependant, tout cela nous paraissait bien long. Et c'est avec soulagement que nous avons enfin entendu les sirènes annonçant la fin de l'alerte.

Comme toujours, il faut bien l'admettre, l'Allemagne est un peuple qui, sitôt l'alerte passée, reprend ses activités aussitôt que possible.

La moitié des wagons de notre convoi étaient bons pour la casse. Les tampons de notre wagon étaient abîmés et il manquait quelques planches au-dessus de nous, lesquelles avaient été soufflées.

Quant à Sosseau et moi, nous étions bien vivants, sans même une égratignure. Certes, nous étions passés bien près de la mort, mais notre heure n'était pas venue, Dieu soit loué !

Il fallut plus d'une journée de travail pour changer les tampons. Des civils polonais travaillaient en dessous de nous à la réparation de notre wagon sans se douter un seul instant que deux pauvres Français se trouvaient au-dessus d'eux.

Nous étions bien contents d'être sortis, par miracle, de ce bombardement infernal ! Pour nos besoins d'uriner, il nous fallait faire contre la paroi, quelques gouttes à la fois, pour ne pas alerter les ouvriers.

Mais pendant ce temps, il se produisit une chose inattendue que nous n'apprîmes que plus tard, après le départ de notre train. Pour le moment, le moral restait bon ! Nous roulions à nouveau en ayant laissé beaucoup de wagons sur le bord de la voie. Il nous était facile de savoir le nom des villes que nous traversions dans la journée par l'entrebaillement des planches. Mais quelle ne fût pas notre stupeur en arrivant à Hanovre ! Il n'était pas possible de passer par Hanovre pour nous rendre à Paris ! La manoeuvre dans cette ville dura quelques heures. Soudain, la machine vient chercher notre wagon, tout seul, et nous traversons la ville de Hanovre, sur la route, pour aller échouer dans une grosse usine. Nous comprenons aussitôt que, pour nous, ce sera notre terminus. Cela nous paraissait incompréhensible, alors que nous espérions débarquer à Paris ! Pendant la réparation subie après le bombardement intensif de la gare de triage, l'étiquette de notre wagon avait été modifiée et remplacée par une autre avec une nouvelle direction : Hanovre !!!

Nous sommes arrivés dans une cour immense de l'usine. A l'entrée, un kommando de Russes qui travaillent dans un énorme tas de ferraille. Il y a peut-être un gardien allemand pour deux Russes

Nous désespérons de pouvoir sortir de cet endroit ! Mais il ne faut jamais s'avouer vaincus ! Il est 18 heures, nous avons peut-être une chance de passer la nuit sur place, ce qui nous permettrait de faire la belle dans la nuit.

Mais il faut également comprendre que, pour les Directeurs de cet Etablissement, Ils se devaient de connaître le contenu de ce chargement inattendu. Déjà, les portes sont ouvertes. Sosseau et moi étions cachés chacun derrière un tour ! Nous sentions arrivés, de plus en plus, le risque d'être découverts !

Mais pour ces quatre Messieurs qui arrivent, cela leur était également une surprise d'admirer ces deux gros tours inespérés, arrivés ainsi à l'improviste !

Nous ne sentions plus notre pauvre coeur qui battait au ralenti §....

Et nos quatre hommes de discuter toujours au sujet de cette livraison. Ils vont repartir lorsque l'un d'eux voulut voir de plus près ces deux mastodontes. Longtemps, je garderai le souvenir du visage de cet allemand surpris de voir Sosseau d'un côté et moi-même de l'autre. Il nous a fallu descendre de notre wagon et avouer que nous étions des KG Français; On devait alors nous remettre au Chef de kommando des Russes. Mais ce dernier prit de grands moyens pour nous maltraiter, ce qui ne fût pas apprécié de deux des Grands Patrons Allemands qui, certainement plus cultivés, prirent notre défense en disant : "Attention ! Ce ne sont pas des Russes mais des Français qui essayaient de retrouver leur famille, quoi de plus normal". Ce gardien avait compris et, de suite, son langage a changé.

Quelques heures plus tard, d'autres gardiens d'un kommando français venaient prendre la relève pour nous mettre en cellule.

Il est environ 19 heures, nous entendons des rires et des paroles françaises. Le travail fini c'était le retour au kommando des prisonniers français. Vite ! Nous frappons à la porte ! Et nous entamons la conversation. Nous les informons du pourquoi de notre passage à Hanovre et de notre incarcération en cellule. Mais la réponse ne s'est pas fait attendre. -"Ne vous en faites pas, les gars, nous avons un curé dans notre chambre et lui seul a le droit de vous rendre visite. C'était, pour nous, une petite lueur d'espoir, nous en avons bien besoin !

Il est 21 heures, nous avons la bonne surprise de recevoir la visite de notre curé.

Au bout de quelques instants de discussion, nous sommes d'accord tous les trois. "Vous serez de retour au Stalag XI B d'ici une journée ou deux. Hanovre a subi un violent bombardement la nuit dernière. Lorsqu'il y a alerte, nous avons des consignes sévères ; il faut que tout le monde descende dans les caves ! Même les Camarades qui se trouvent dans les cellules ont le devoir de s'y rendre. Alors, pas d'histoire ! Si vous voulez continuer votre évasion, je vous sortirai une musette avec de la nourriture, carte et boussole".

Je n'en croyais pas mes oreilles ! Pouvoir continuer notre chemin. -"Au moment des bombardements, c'est la pagaille, nous dit-Il ! Il vous sera alors facile de sortir et de continuer votre route"!

Devant de telles paroles, surtout de la part d'un prêtre, il fallait faire son signe de croix et dire merci au Bon Dieu !

Nous avons passé la nuit dans l'attente d'entendre la sirène pour celui que l'on appelait le convoi mortuaire. Le lendemain matin, tous nos nouveaux espoirs étaient anéantis ! Deux gardiens devaient nous prendre en garde pour la direction d'un nouveau Stalag encore inconnu. Moi qui ne connaissait autant dire pas la France avant 1939, n'ayant pas encore eu droit aux vacances, j'avais déjà parcouru pas mal de kilomètres en Allemagne, tant au sud, qu'à l'Est et au nord-ouest.

Nous prenons la direction de la gare, une fois de plus, bien gardés ! deux prisonniers, deux gardiens ! Il faut se dire que si tous les prisonniers Français, Polonais, Russes, etc. avaient tout été des évadés, il n'y aurait plus eu d'Allemands sur le front ! C'est là, peut-être, une petite consolation de notre arrestation.

Aussitôt arrivés dans le camp, c'est la cérémonie habituelle : première sortie, le coiffeur, avec une coupe à la tondeuse extra-fine.

C'est peut-être pour cette raison qu'il me reste tant de cheveux, à 72 ans ! Ensuite, c'est la cellule pendant 21 jours selon la Convention de Genève, celle-ci de 1m00 sur 2m00, avec une planche pour se coucher, sans paille, ni couverture, et la petite lucarne dans la porte pour notre gardien. Nous avons droit à un morceau de pain avec de l'eau pour la journée et une soupe chaude tous les trois jours.

Toutefois, dans les périodes d'hiver, le Stalag n'est pas chauffé, ou très peu, alors que dans les cellules, nous avons le chauffage central, plutôt trop chaud - ceci doit être dû, je le suppose, à la Convention de Genève. De temps en temps, je monte sur la planche de mon lit pour regarder, par une petite fenêtre, les copains en corvée dans la grande cour sous la neige et le froid. Pendant ces 21 jours, pas le droit de fumer ni de lire ; notre gardien passe de temps à autre pour se rendre compte si nous sommes bien debout, mais il porte des grosses bottes qui nous préviennent de sa prochaine arrivée.

Ensuite, c'est la baraque disciplinaire et nous avons le plaisir d'être ensemble, de pouvoir parler, d'avoir notre correspondance et nous serons à la disposition des corvées du Stalag. Avec nos colis, ceux de la Croix-Rouge et de Pétain, nous restons moralement les plus forts.

Un mois se passe - Je suis appelé en kommando disciplinaire, le 16.10, de sinistre mémoire ! Ce sera, pour moi, l'étape la plus difficile. Nous serons gardés sévèrement, mais ce que l'on va endurer dépasse, même en imagination, la cruauté allemande ! Notre grande force morale est que nous sommes tous des évadés, de ceux qui ne veulent pas se soumettre !

Nous travaillons dans une briqueterie, ancien modèle, située dans le milieu des champs, à 10 Km du pays le plus proche. C'est un petit kommando de 30 prisonniers en principe, mais nous ne seront jamais plus de 20 à 22, à cause des évasions !

Il se présente en deux parties, l'une pour le dortoir avec des lits à deux étages, l'autre pour la cuisine-salle à manger avec tables et bancs. Nous avons un gardien pour trois évadés.

Autour de la petite construction, des troncs d'arbres, de 4 mètres de hauteur, reliés entre eux avec de gros câbles en acier, à 2 mètres de là, deux rangées de barbelés, car dans cette petite baraque en briques, il aurait été facile d'y percer de gros trous.

La vie au kommando est très difficile et les évasions ne manquent pas. La punition, pour le gardien responsable, est de partir pour le front russe, sous 24 heures.

Pour sortir de ce kommando et retourner au Stalag, on va assister à des réalisations quasi impossibles.

C'est le tour du premier prisonnier, son plan est bien arrêté : se faire casser un bras. Pour se faire, Il se met d'accord avec un autre camarade qui ne demande qu'à lui rendre service. Le lendemain, tout est décidé pour la mise en scène. Le tout va se passer à l'intérieur de l'usine, pendant les heures de travail. C'est le moment d'agir, tous les deux sont près des grosses machines, pas de gardien à l'horizon, pas de civil allemand, tout va bien - Tout va très vite, un manche de pioche est prêt - le camarade tourne la tête et tend son bras ; en moins d'une seconde, le travail est terminé. Vite ! Il faut appeler du secours et faire croire à un accident dû à la machine. Oui, c'est du beau travail, rapide et propre - Aussitôt, pour lui, c'est le retour au Stalag comme Il le désirait, la partie est gagnée. Après sa guérison, l'homme de confiance du Stalag fera tout le nécessaire pour lui changer son matricule ! et lui permettre de prendre ainsi une autre direction.

Les jours vont passer et nous parlerons souvent de ce copain qui est à l'hôpital pour un long séjour, soigné par des Infirmiers Français qui lui

apportent plus de douceur.

Pendant ce temps, d'autres pensent à nous quitter aussi. Mais il faut inventer autre chose. C'est ainsi, le tour d'un deuxième. Volontairement, il se fait une plaie à la hauteur du genou. Tous les jours, au soir, Il va frotter sa plaie avec une vieille couverture dans l'espoir que le mal va s'approfondir. Il lui a fallu dix jours pour obtenir le résultat escompté, mais c'est la réussite. Son genou était devenu énorme, de tout les couleurs. Il fait appel au Docteur car Il lui était impossible de marcher. Au retour de sa visite c'est, à son tour, le chemin de l'hôpital.

C'est gagné pour les deux premiers. Mais il fallait encore trouver autre chose pour continuer. Il ne faut pas oublier cette VOLONTE pour prendre des décisions aussi importantes.

Voici le troisième sur les rangs. Tout va se passer à l'intérieur du kommando. Nous avons, devant notre porte, un énorme tas de charbon pour les besoins de la briqueterie qui sont très importants. A l'intérieur de notre baraque, il y a une grande cuisinière pour faire nos repas. Notre camarade va remplir deux grandes bassines d'eau et les mettre sur le feu et attendre l'ébullition. Pendant ce temps, Il s'assied sur une chaise, se met une grosse paire de chaussettes de laine aux pieds. Pour Lui, le geste qui va suivre ne lui fait pas peur, un-e seule chose compte pour Lui, c'est de savoir si la brûlure sera assez importante pour la réussite de son désir. Nous sommes deux pour faire les bourreaux mais il faut bien s'aimer pour pouvoir accomplir cet acte. Dès que l'eau chante et se met à faire de gros bouillons, il faut faire vite, nous déversons la première bassine, puis l'autre : la réaction est très violente ! Mais la réussite est totale. Le pauvre va quitter sa chaise en hurlant et courir à quatre pattes à travers toute la pièce.

Quand je pense qu'en 1939, avant la guerre, je n'étais même pas capable de tuer un poulet, depuis il y a beaucoup de changement ! Mais les pieds de notre camarade ont augmenté du double, Il lui sera impossible de quitter ses chaussettes, mais nous avons l'impression que sa douleur est grande. Un peu plus tard, à sa première parole, Il va nous dire "pourvu que je ne sois pas raté" ! Une fois de plus, il fallait faire appel à nos gardiens et ce fut le retour au Stalag, c'était donc gagné, à nouveau.

Depuis ce jour, 38 années se sont écoulées, c'est bien long, mais ce sont des souvenirs impérissables ! Quelles leçons de courage pour chacun des trois !

Nous arrivons à Noël 1943. Les hivers en Allemagne sont très rigoureux, beaucoup ^{plus} froids qu'en France. Nous sommes dans une grande plaine, il fait -20° avec 30 centimètres de neige. Dans notre chalet bien chauffé, nous sommes tous en chemise. Tous les soirs, il faut se déshabiller, y compris les chaussures. Le tout est emmené par un gardien sur une grande brouette jusqu'à la briqueterie, ceci pour éviter les évasions. Ce jour de Noël, grande fête très respectée en Allemagne, nous sommes 24. Une évacion collective était prévue ce jour-là profitant de la détente de nos gardiens qui sont un peu dans les nuages et pas de service de ronde. Les lames de scies à métaux ne manquaient pas dans l'usine et il était facile de s'en procurer. Il est minuit, c'est l'heure favorable ! On entend nos gardiens, non loin de là, faire la fête. Le moment a été bien choisi. Alors, au travail. Il faut scier les barreaux de fer. Ce sont des moments où les hommes ne manquent pas de courage et de trac aussi ! Puis, c'est le grand départ par cette petite fenêtre.

Je vais assister à un beau spectacle ! En quelques minutes, 10 hommes, c'est-à-dire 20 fesses de toute beauté, car tous ceux qui vont partir sont tous en liquette et pieds nus ! Domage de ne pas avoir eu de caméra à l'époque ! Il faudra faire très vite pour retrouver leurs habits et leurs souliers dans l'usine.

C'est le silence ! Notre Kommando semble vide ! Nous n'aurons un appel dans la nuit que vers deux heures du matin Ils seront déjà loin ! Une chance, pas de chiens ! Avec les pas dans la neige, il aurait été facile de les suivre.

Mais quelle surprise pour nos gardiens, lors de l'appel : 10 manquants sur 24 ! Les Allemands sont encore sous l'effet de l'alcool. Pour eux, Noël se terminera mal car ce sera le départ pour le front russe en représailles. Pour nous, nous avons droit à la corrida, c'est la prime pour ceux qui restent. Puis, le téléphone fonctionne avec les Supérieurs. Ce n'est seulement que vers 5 heures du matin, que nous verrons arriver deux officiers au I6.10, en auto, ayant parcouru plus de 50 kilomètres dans la nuit et dans la neige, dérangés vraisemblablement dans leur nuit de fête de Noël. Passés de nouveau à tabac, coups de pied, coups de poing, ils frappaient également avec la crosse de leur fusil et de leur revolver. J'ai moi-même reçu un coup à l'épaule droite dont je me suis senti pendant plusieurs années. Triste Noël où Dieu recommande à tous les hommes de s'aimer davantage. Rien de grave pour nous autres, évadés, nous sommes toujours solidaires, soit dans l'évasion, dans les punitions, soit également dans le partage des colis.

Nous avons passé le restant de la nuit, debouts devant nos lits, assez meurtris par les coups mais avec un moral d'acier.

Ce soir-là, pourquoi je n'ai pas décidé de partir également. J'avais déjà fait quatre mois sur cinq, et je sentais l'évasion incertaine. Il me semblait plus sage d'attendre.

Nous n'avons jamais eu de nouvelles de ce "grand départ vers la liberté" - mais évasion réussie ou pas, les prisonniers ne sont jamais revenus à Wundsorf.

J'ai oublié de dire que le contenu de nos colis ne restait en notre possession. Les denrées étaient rangées dans des placards portant le nom de chacun de nous. Notre Homme de confiance, seul, en avait les clés et nous les remettait le moment venu.

De plus, du fait de nos colis, nous arrivions à posséder plus de cigarettes que les Allemands eux-mêmes, ce qui nous permettait de pouvoir acheter un gardien, le cas échéant, en lui offrant une cigarette, parfois même lors d'une évasion préparée.

La plupart de nos gardiens venaient dans notre kommando en convalescence de quelques semaines à la suite de blessures sur le front russe.

Quelques-uns étaient plus ou moins sympathiques ! Mais il y en eut, par contre, un dénommé Muller, grande brute de 25 ans, père de 5 enfants, gravement blessé à Stalingrad, qui était encore un fort gaillard, avec une "grande gueule". Ce n'était déjà pas drôle avant son arrivée, mais après son arrivée, que dire ! une vraie brute. Il fallait toujours travailler très dur, et toujours de plus en plus vite, ce n'était jamais assez, et les coups pleuvaient parfois aussi.

Toutes les nuits, nous avions deux appels debout devant notre lit, revue de peignes, de pieds ou de tout autre chose, selon leurs caprices ! Une nuit entre autres, Muller, un peigne à la main, à mon passage, trouve un petit morceau de charbon dans mes cheveux. Allons bon, c'est mon tour ce soir j'ai droit à un grand seau d'eau froide et, toujours en chemise, nous sortons dehors tous les deux où il

fait plus de -20°, et c'est le shampoing. Plein de force et surtout de haine, Il pousse ma tête jusqu'au fond du seau, puis, c'est le retour à la chambrée.

Tout était prétexte à faire faire une corvée quelconque !

Le temps va passer et nous aurons bientôt de nouveaux camarades en remplacement de nos manquants. C'est alors que je vais faire la connaissance d'André Wallerand, de Valenciennes. Une bonne entente va se faire déjà entre nous car nous avons beaucoup de points communs et, plus tard une amitié solide qui ne se démentira jamais. Nous faisons donc équipe tous les deux et, dans l'avenir, nous ferons ensemble notre quatrième "voyage".

Mais un accident survient, réel cette fois, dans la carrière. En faisant un trou de 4 mètres de profondeur avec un civil allemand pour faire exploser de la terre nécessaire aux besoins de la briqueterie, un camarade, notre homme de confiance, se blesse. La manche de sa chemise a été happée et s'est enroulée autour du long foret. Mais rien à faire, le temps de couper le courant, le mal était fait, son bras est cassé, tout tordu. Soigné vivement par le Docteur, voilà notre KG envoyé d'urgence à l'hôpital. C'était, pour Lui, une récompense inattendue !

Mon travail, toujours le même, sera de faire le service de la gare pour empiler les tuiles dans les wagons. Nous avons l'avantage de partir toute la journée, et le midi, nous mangeons avec notre gardien dans un petit restaurant, repas sans tickets sans viande, avec de la bière, mais dans une ambiance agréable, si l'on peut dire !

Un jour, occupés à décharger un wagon de charbon, notre gardien se trouve auprès de nous mais, à quatre hommes, nous arrivons assez vite à la

hauteur du wagon et, coup de pelle à droite, coup de pelle à gauche, un peu dans tous les sens, tout cela à grande vitesse, car deux d'entre nous veulent tenter leur chance. C'est bien d'accord pour les deux qui restent, il faut agir très vite pour que le gardien ne s'aperçoivent pas qu'il n'y a plus que deux KG qui restent à faire le travail.

Le travail terminé, il faut repartir Mais, une fois de plus, il y a deux manquants ! Pauvre gardien ! la bonne planque aura été de courte durée !

Le lendemain arrivent de nouveaux prisonniers dont l'un d'eux s'appelle Blanc. En remplacement de notre homme de confiance, un vote avait eu lieu et avait désigné André Wallerand. André était donc chargé de la distribution des denrées à chacun d'entre nous mais lorsque ce fut le tour de Blanc, Il eut ordre de ne lui remettre que très peu de marchandises. Blanc n'en fut pas surpris, car Il était marqué à l'encre rouge et savait qu'Il se trouvait au I6.10 dans l'attente de son jugement. En plus de sa dernière évasion, Il avait une histoire de femme , ce qui, en Allemagne, était très mal vu et coûtait très cher, à en perdre le goût de l'amour. La punition pouvait même porter sur plusieurs années de forteresse.

Craignant une décision rapide à ce sujet, Blanc se trouvait dans l'obligation de prendre une décision rapide qui était de partir sur le champ !

Je venais de recevoir une lettre de Maurice Corsin qui venait de réussir sa troisième évasion quatre mois plutôt. Voilà une occasion inespérée pour Blanc, celle de prendre son identité ! Je lui ai donc donné tous renseignements utiles concernant matricule, stalags, recherches pour de simples évasions... Il ne restait qu'un seul problème, celui concernant son départ ! Nous en avons discuté toute la soirée.

Chaque soir, André, accompagné d'un camarade (Blanc en l'occurrence) et d'un gardien allait chercher le ravitaillement à l'extérieur du camp. André parlait l'Allemand. Quand le départ fut décidé, André et Blanc et le gardien partirent comme à l'accoutumée. Il ne devait rester que deux minutes pour pouvoir réaliser le fameux projet, le temps de fermer deux portes à clé. Il faisait nuit noire et durant cet instant, André entretenait la conversation avec la sentinelle qui fermait la deuxième porte, mais André s'était arrangé de prendre bien soin de se trouver face à l'allemand, ce qui devait permettre à Blanc de s'enfuir. Blanc avait des atouts sérieux, celui d'être âgé de 26 ans, d'avoir une belle silhouette sportive, un moral à tout épreuve, et surtout de savoir ce qui l'attendait !

Nous n'étions que des évadés dans ce commando, mais notre coeur battait la chamade dans l'attente du retour d'André ! Le temps nous a paru fort long, nous avions le coeur serré rien que de penser que nos deux camarades étaient peut-être allongés dans un fossé à tout jamais ! Nos gardiens sont toujours armés et peuvent tirer sans sommation. Enfin, au bout de deux heures, André est enfin de retour ainsi que le gardien.

Le Chef de camp était furieux. André a été cuisiné pendant de longues heures sous la menace du revolver, accusé d'avoir fait évader Blanc.

Plus tard, nous avons reçu une carte de Corsin (Blanc) nous précisant qu'il avait changé de camp. Donc, tout s'était bien passé et nous avons tous été satisfaits de cette réussite totale.

Dans ce I6.I0, que de mauvais souvenirs, c'est le passage de ma captivité la plus douloureuse par les coups, les mauvais traitements, etc. Je pourrais écrire encore de nombreuses pages sur tout ce qui a été notre calvaire !

Un jour, par antipathie pour l'un de nos camarades, Fouquet, notre gardien va lui clouer les chaussures sur une grosse caisse à l'abord de l'usine, les lacer, lui attacher les mains derrière le dos et le laisser ainsi une partie de la nuit, sans pouvoir bouger.

Bien placés dans cette plaine, nous pouvions voir en plein jour le passage de vagues, par centaines, de forteresses volantes américaines gardées par de nombreux chasseurs. Malheur au terminus !

Nous avons assisté à un combat aérien entre chasseurs anglais et allemand.

Nous avons vu également une forteresse volante américaine, touchée par la D.C.A. allemande et tombée en flammes. Les Allemands prenaient plaisir à tirer à la mitrailleuse sur les parachutistes dans leur descente, contrairement aux lois de la guerre. Nous étions révoltés mais, hélas, impuissants !

Les maris sont tous partis sur le front. Les femmes sont obligées de prendre la relève pour tous les travaux. Nous autres, KG, nous avons toujours les yeux pour observer ce qui se passe.

Aujourd'hui, la gare est plutôt déserte. Au loin, j'aperçois une voiture attelée d'une vache, la gueule maintenue par sa propriétaire. En s'approchant, je m'aperçois que le chargement de la voiture est constitué par des sacs de 50 Kg de pommes de terre. Sous l'oeil de mon gardien, je passe en douceur derrière le véhicule et je dérobe un sac complet qui sera distribué entre tous les copains, le soir.

Avant de partir de cette région du Hanovre, je garderai le souvenir des femmes assez fortes et très dures au travail et qui portent le même costume, une robe très longue, rouge, en tissu épais, avec de grands volants, un petit boléro blanc la coiffure ramenée sur le milieu de la tête en forme de chignon.

Dans nos derniers jours au camp, André avait écrit à notre Commandant du Stalag pour le mettre au courant de nos mauvaises conditions de vie par l'intermédiaire des Ukrainiens qui travaillaient près de nous. Faut-il croire à cette lettre ou à la chance - notre I6.I0 devait être dissous.

Avant de partir, c'est le grand nettoyage et nous sommes tous contents. Nous devons, sitôt notre repas de midi passé, faire le voyage de retour en camion.

Nos gardiens sont déjà prêts. Notre Muller a passé un pantalon bien blanc. Je lavais les marches de la porte de sortie. A la dernière, il y avait un grand trou avec une grille, le trou était plein d'une eau plutôt noire. Muller devait sortir de notre baraque sans prendre de précaution et mettre sa jambe totalement dans cette cavité. Rien de cassé mais le beau pantalon blanc avait changé de couleur. J'étais sur place avec mon balai à la main. Je devinais que j'allais passer à la corrida. Mais, surprise ! Rien ! Il me regarda sans dire la moindre parole et prit le chemin de sa demeure pour changer de pantalon. Dans ce Kommando, j'étais, sans doute, le plus ancien - 5 mois étaient passés et je ne devais pas tarder à être de retour au Stalag.

Nous partons aussitôt le repas du midi. Dans le camion, nous chantons tous et, dans la soirée, nous étions rendus au Stalag XI B, heureux d'avoir quittés enfin notre cauchemar !

Nous sommes enfermés aussitôt dans une baraque disciplinaire, avec ses barbelés, car il ne faut surtout pas être mélangés aux autres prisonniers.

Dans chaque Stalag se trouvaient des listes de prisonniers, avec noms et adresses, établies par province. Ce-la nous permettait parfois de retrouver des camarades de notre contrée, même de notre pays natal.

Dès le lendemain matin, j'ai consulté cette liste où j'ai trouvé le nom de Marcel Sarrazin, lui-même natif de Bonneil. Il était infirmier dans le camp. A son contact, j'ai connu la prêtre du Stalag qui s'occupait des évasions.

D'autre part, André Wallerand était tout heureux d'avoir retrouvé d'anciens camarades, René Lévilley et Roger Adriansen, tous deux évadés de la région de Berlin. André se met en rapport avec un Avocat belge qui s'occupe également des évasions, étant en rapport direct avec des filières.

Nous recherchions, l'un et l'autre, à repartir. Nous tournions comme des lions en cage dans l'attente d'une décision, André par l'Avocat, moi-même par le prêtre !

Etant Sous-Officier et selon la Convention de Genève, je gardais le droit de choisir mon travail et c'est ainsi que me présentant devant l'officier, j'étais inscrit comme boulanger pour Göttingen, ville assez importante et avec une gare de triage, dans la Basse-Saxe. J'avais goûté à l'évasion par le train lors de ma précédente évasion, et j'en avais apprécié le confort.

Dans l'après-midi, je contais mes espoirs à André qui me dit alors que; lui aussi, avait trouvé quelque chose, à Göttingen. Quelle joie pour nous! Comme des gosses, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, avec un sourire jusqu'aux oreilles. On ne pouvait faire mieux, ensemble et toujours avec les mêmes idées. Tout allait bien et nous allions partir tous les quatre, les deux copains d'André faisant partie également du voyage.

Le jour du départ, nous sommes donc désignés, tous les quatre, pour Göttingen. Entourés de sentinelles, nous nous présentons à la sortie du camp. Mais un incident se présente. André s'était fait passer comme sous-officier, la supercherie découverte, Il ne pouvait plus partir avec nous. Enfin, après bien des palabres, André se démenant comme un diable, le gardien nous laisse

enfin partir tous les quatre. Nous avons eu chaud, mais le principal, nous restons ensemble ! ce qui compte le plus pour nous.

Nous avons pris alors le train qui nous menait à Göttingen. Etant des évadés et qui plus est, de Rawa-Ruska, nous étions marqués à l'encre rouge. 250 dans ce kommando, mais aucun évadé jusqu'à ce jour ! Nous sommes en 1944.

Nous arrivons dans une grande salle de théâtre désaffectée où les gardiens nous avaient désigné quatre places au balcon. Quelle chance pour des hommes de notre conduite.

Nous espérions ne rester que très peu de temps, trois jours seulement paraît-il ! mais ~~deux~~ deux longs mois en réalité !

Dès le lendemain, nous sommes appelés devant le Capitaine qui était aussi le Commandant de la ville. Il causait d'ailleurs très bien le français ! Ses premières paroles nous parlèrent de nos évasions, André 3 évasions, moi-même 3 - Rawa-Ruska qui n'était pas de premier choix. La conversation était interminable. Il nous a été facile de comprendre que lui-même n'aimait pas les Russes, mais nous n'étions pas là pour parler de politique. Il nous a déclaré faire l'impossible pour nous trouver de nouvelles places, où nous serions bien traités. Mais, en contrepartie, il voulait notre parole de SOLDAT FRANCAIS pour ne plus faire d'évasions, que cela était terminé. La réponse a été assez brève : donner sa parole, c'était beaucoup dire, il était difficile de prévoir l'avenir. Sur ce sujet, nous étions tous les quatre bien d'accord : pas question de donner sa parole ! Mais pour ne pas trop le cabrer et tenter de l'adoucir nous lui avons promis d'être sages si toutefois nous avions de "bons patrons". Mais une promesse n'était pas la parole donnée et nous ne nous sentions pas obligés de la respecter.

Nous étions trois boulangers sur quatre, seul, René Lévilly était obligé de prendre ce qui se présenterait, n'ayant pas de spécialité. J'étais toutefois le seul à connaître le métier de boulanger; mais en période de guerre, il ne faut pas dramatiser; tous les Allemands sont, en grosse partie, sur le front, la main-d'oeuvre, même étrangère, est souvent la bienvenue. Le soir, tous les quatre réunis dans notre balcon, nous étions contents de nous retrouver. Les sujets de conversation ne manquaient pas sur le travail, sans oublier notre prochaine expédition.

Le lendemain de notre entrevue avec le Capitaine, des sentinelles sont venues nous chercher pour nous conduire vers notre nouvel emploi.

René était affecté chez un bougnat. Roger, André et moi-même chez trois boulangers différents.

Dans mon fournil, un patron allemand, moi comme français, deux autres boulangers, un belge et un polonais, plus une petite bonne de 16 ans qui était russe. Une vraie Tour de Babel ! Pour se faire comprendre, il fallait causer l'allemand.

Pour André, qui connaissait l'allemand mais pas la boulange, Il a baratiné en disant qu'Il n'avait pas pratiqué depuis plusieurs années. Néanmoins, le patron l'a gardé sans oublier de se rappeler certains de mes conseils qui consistaient d'avoir, en permanence, les mains enduites de farine.

A cette époque, la grande politique allemande était de faire des KG des "travailleurs libres" dans le but de récupérer tous nos gardiens pour le front russe. Mais, dans l'ensemble, cela n'a pas eu beaucoup de succès car un travailleur libre perdait tous ses droits de la Convention de Genève en temps que militaire !

Dans l'ensemble, nous étions bien nourris et il nous était facile de compléter, au besoin, par des gâteaux, même des petits pains blancs.

Au bout de quelques semaines et avant "notre départ", chacun de demander à son Patron, à une semaine de distance, un gâteau soi-disant pour "notre anniversaire", imaginaire bien sûr ! pour six personnes. Dans ce but, nous leur avions fourni le sucre et la margarine. Mais les Patrons ont pris orgueil de se singulariser et nous ont fait d'admirables mokas, bien décorés, très imposants - que nous avons apprécié, cela va sans dire !

C'était peut-être méchant, mais nous étions heureux de profiter de cette "rosserie". Pendant ce temps, en France, nos familles n'avaient pas la même chance et se privaient pour nous faire des colis !!

Notre kommando se trouvait dans le centre de la ville qui n'avait jamais été bombardé, mais tout contre, se trouvaient trois énormes cuves à gaz. Une seule bombe aurait suffi pour ne plus jamais nous revoir et alors, adieu la France ! J'étais très inquiet de cette présence, ayant assisté au bombardement d'une gare de triage il y a plusieurs mois et j'en connaissais le danger !

Un soir, l'homme de confiance vient nous avertir d'un danger. Il a été prévenu, par téléphone du Stalag, que demain nous aurions un KG de plus, un Belge envoyé par les Allemands pour nous espionner autrement dit "un mouchard". Il fallait faire vite et prendre une décision rapide et l'éliminer au plus vite. Il devait arriver le lendemain, dans la journée. Nous avons été repérés les lieux, la place de son lit et le lendemain soir, nous agirions, dès sa première nuit avec nous. Il ne faut toujours pas oublier que nous étions 4 évadés sur les 250 KG du camp !

A l'heure dite, minuit, nous nous levons tous les quatre, tous les prisonniers sont dans un profond sommeil. René est chargé, le moment venu, de couper le commutateur pour couper l'éclairage de la salle. Nous descendons tous les trois, les pieds nus, sur la pointe des pieds. Aucun problème, nous

sommes arrivés au pied du lit. Notre belge dort profondément, couché dans le lit du haut. Nous prenons chacun notre place et, à cet instant, René coupe le courant, c'est la nuit totale. André, Roger et moi-même prenons notre belge, l'un par les jambes, l'autre par les bras et, en moins d'une seconde, sera à terre. Et tous les trois, nous lui donnons des coups de pied, des coups de poing, hantés par un esprit de vengeance inextricable, personnellement me défoulant pour tirer réparation des deux fois où j'avait été vendu par des camarades !!! Il reste évanoui sur le sol et nous regagnons précipitamment nos lits sans bruit dans l'obscurité. Mais le bruit avait fini par réveiller quelques KG qui se posaient des questions ? La lumière revint alors que nous avions regagné nos paillasses. Vite, c'est l'alerte, le réveil de nos gardiens qui trouvèrent notre belge, allongé sur le sol, dans le cirage. Il est transporté dans leur cantonnement où il passe le restant de la nuit. Le lendemain matin, c'était le chemin de l'hôpital ou du Stalag. Nous n'aurons plus jamais de ses nouvelles.

Pour nous, l'objectif est atteint, c'était le principal et tout rentrait dans l'ordre. Pour nos gardiens, l'enquête a été courte. Nous étions les seuls visés puisque marqués à l'encre rouge, mais ils ne pouvaient rien prouver.

Les jours s'écoulaient avec calme !

Lévilley et Adriansen sont libres ; Ils auront des "ausweis", c'est-à-dire des autorisations pour se rendre, seuls, à leur travail. Une semaine plus tard, ce sera le tour d'André.

Sur les 250 KG, je serai donc le seul à être accompagné d'un gardien. Pour moi, c'est un honneur. Je voulais prouver que, même accompagné il était possible de s'enfuir, et pour moi, cela a beaucoup de valeur.

Voici le jour " J " qui approche !

Nous avons des nouvelles régulièrement avec l'homme de confiance et les requis français qui font le triage des wagons la nuit !

C'est bien notre dernier jour. Nous préparons nos musettes, de la nourriture et surtout de la boisson pour une semaine. L'homme de confiance nous a souhaité "bonne chance". Au matin, les trois copains partent au travail, sans gardien. Il leur est facile de prendre une direction opposée. Pour le dernier soir, mon gardien était toujours présent. Dans la journée, j'avais bien ruminé de savoir comment le posséder. Je suis donc sorti, comme d'habitude, de ma boulangerie et, à 50 mètres de là, je lui ai dit sur un ton pressé "J'ai oublié ma montre - Je reviens de suite " Sans lui laisser une minute de réflexion, j'ai couru dans la direction de mon travail, je suis rentré dans ce grand couloir où il n'y a personne pour le moment, puis je suis passé par une fenêtre qui donnait dans une autre rue. J'étais content de moi-même. Je venais de prouver, une fois de plus, à mes gardiens qu'il était facile de partir, même accompagné, armé, à l'heure dite.

Puis, c'est le rendez-vous. Pas de retard pour personne. Nous allons ensuite passer la journée dans un kommando de civils, à quelques kilomètres de là, puis la nuit avancée, nous sommes dirigés vers la gare de triage. Nous avons attendu environ une heure et quelqu'un vient nous avertir qu'il n'y avait pas de wagons ce soir-là pour la France ou pour la Suisse.

Il nous faudra revenir le lendemain soir, à la même heure, au même endroit. Nous devons donc devoir passer la nuit et la journée du lendemain parmi les civils français. Que faire d'autres ? Rien ! Enfin, ce n'est que partie remise. Nous repartons le lendemain soir vers la gare de triage. Il fait nuit noire, et cela nous arrange. Nous sommes enfin arrivés au point con-venu.

De nouveau, c'est l'attente !
Puis enfin la bonne surprise, il y a bien un wagon
pour l'Italie, avec transit en Suisse.

! 4ème EVASION !

Nous commençons à retrouver notre sourire
Le wagon de marchandises et nous avons, avec nous,
tout ce qu'il fallait, des scies à métaux, à bois,
tenaille, etc. Le wagon était plombé mais il avait
une fenêtre ouverte, ce qui allait nous permettre
d'accéder à l'intérieur. C'était alors l'escalade
avec nos requis. Nous les avons bien remerciés,
nous échangeons quelques bonnes poignées de mains,
et ils nous souhaitent "bonne route".

Malgré la nuit, je me rappellerai toujours
du saut d'André qui était le premier à passer. Ses
deux grosses fesses avaient bien du mal à se glisser
par la fenêtre. Elles me paraissaient boucher la
totalité de la lucarne. Quelques rampements, et le
voilà rentré dans le wagon et c'est une descente
rapide dans l'intérieur. Nous voilà tous à l'inté-
rieur et nous nous rendons compte que le wagon n'est
pas vide, mais qu'il contient 20 tonnes de gueuses en
fonte. La place ne manquait pas car le chargement
représentait environ 50 centimètres de hauteur.
Tout est remis en place concernant la fenêtre !
Peu de temps après, un coup de tampon qui, en somme,
nous avertit que nous venons d'être accroché par la
locomotive, sans doute car notre wagon roule tout
doucement pour venir s'incorporer au train. Nous
sommes vraisemblablement en gare et il nous faut
faire silence, la moindre imprudence pourrait nous
être fatale.

Puis, c'est le départ et le train prend
de la vitesse. Inutile de souligner que nous avons
le moral au beau fixe ! Tout allait comme sur des
roulettes ! Il ne faut pas oublier non plus qu'André

et René faisaient partie, avant la guerre, de la S.N.C.F. Nous étions en juin 1944. Il y avait déjà trois semaines que le débarquement des Alliés avait eu lieu.

Depuis un bon moment, notre train de marchandises roulait à une vitesse folle, sans s'arrêter, et notre imagination allait bon train. Nous étions fous de joie !

La nuit suivante, nous étions dans une gare de triage où nous avons été un peu bousculés et nous avons pensé être à Karlsruhe.. Puis, nous repartons en direction de la Suisse, en longeant le Rhin.

Nous avions de la nourriture pour une semaine et là, en moins de trois jours, nous arrivions sur le Rhin, nous avions du mal à la croire ! Mais le cours d'eau était si important qu'il n'y avait pas de doute, nous côtoyons bien le Rhin !

Le lendemain matin, nous arrivions en gare de Lörrach, dernière ville allemande avant la frontière suisse. Cette fois, c'était dans la poche !

Hélàs, non ! Tout d'un coup, nous entendons des hurlements, les portes de notre wagon, seul, sont déverrouillées avec fracas, un soldat allemand, revolver au poing, trois autres sont sur le quai . Les mains en l'air, il nous a fallu descendre de notre wagon, tout penauds, nous qui étions si heureux quelques instants auparavant ! Il y avait bien alors, sur le quai, deux "SS" et deux douaniers, ces derniers parlant très bien le français. C'est ainsi que l'un d'eux m'apprit l'existence d'un nouvel appareil allemand, appelé "écouteur magnétique". Il m'a également informé que notre wagon était vide à 80 %, ce qui lui donnait une très grande résonance et qui a permis à l'appareil d'enregistrer notre respiration dans des conditions plus que favorables. Le douanier allemand m'a signalé également que si notre wagon avai

été rempli de marchandises, nous aurions eu, sans doute, la chance de passer sans encombre. Après avoir décliné notre identité, encadrés par des soldats en armes, nous avons été conduits dans une petite baraque. Sur notre passage, nous avons aperçu un grillage de 3 à 4 mètres de hauteur, à 50 mètres de nous environ. Sur le côté droit, un petit pays et sur le haut d'une tour flottait le drapeau suisse, sur le côté gauche Bâle à 2 ou 3 Km. Quelle malchance ! Avoir été si prêts du but et échouer lamentablement.

Pour André et moi, c'était notre quatrième évasion, il nous faut déjà penser que la discipline va être sévère. Dans le courant de la journée, deux gardiens armés sont venus nous chercher. Nous avons traversé Lörrach sous le regard goguenard des allemands endimanchés car nous étions justement un dimanche, et nous sommes enfermés dans un kommando de 200 KG environ. Vite, en prison tous les quatre, nous avons une petite fenêtre avec des barreaux et qui donne dans une grande cour où des prisonniers s'amuse à différents jeux. C'est à peine croyable pour nous, nous qui venions de faire plus de 400 Km et de voir des kommandos sur la frontière, suisse de surcroît ! Faut-il croire que c'est nous qui ne sommes pas normaux. Nous leur causons par la petite fenêtre et leur demandons pourquoi ils ne tentent pas l'évasion si près de la frontière. Mais eux de nous répondre : "Ils sont tous repris, nous sommes très bien placés pour le savoir". Il est bien certain que celui qui a eu la chance de passer n'est pas revenu le leur dire le lendemain et leur en donner les détails !

Après 24 heures, ce sera le départ pour le Stalag V A. Nous sommes tous les quatre dans un train de voyageurs, toujours bien gardés naturellement. Notre voyage est plutôt triste, notre beau rêve envolé. Nous allons remonter toute cette belle vallée du Rhin.

D'un côté, c'est la Forêt Noire, mais de l'autre côté, c'est ... la France ! Le paysage est bien joli mais notre moral est bien trop bas pour l'apprécier à sa juste valeur. Nous arrivons en gare d'Offenburg pour être dirigés au Stalag V A, Stalag que j'ai déjà connu en mai 1942, avant le départ pour Rawa-Ruska. Aujourd'hui, petite consolation, ce camp de Russie n'existe plus car les Allemands ont pris beaucoup de recul depuis mon internement là-bas.

Pour le moment, les nouvelles des fronts ouest sont formidables et, pour nous, c'est la certitude de revoir son Pays.

Pour l'instant, descendus du train, rassemblement et, à pieds, nous nous rendons au Stalag. Nous savons ce qui nous attend, c'est toujours le même processus, et nous sommes des récidivistes. Première visite chez le coiffeur, et nous avons tous le fou rire en voyant la tête des copains mais il ne faut pas oublier que la nôtre est dans le même état. Ensuite, nous passons chez l'Officier de justice qui perdra tout son temps à connaître les détails de notre voyage. C'est ensuite, la direction des grandes baraques disciplinaires. Nous apprenons que les cellules sont pleines pour le moment. Il faut attendre son tour, mais nous avons tout notre temps. Nous sommes en juillet et notre incarcération n'aura lieu qu'en octobre.

Mais un grand plaisir nous attendait ! A Göttingen, nous avons laissé un gros colis de nos réserves alimentaires aux bons soins de l'Homme de confiance, et celui-ci venait d'arriver ! Dès ce jour, il nous a été plus facile de nous restaurer. Tous les jours, nous avons des corvées, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. A chaque rentrée de notre lieutenant dans notre baraque, celui-ci se faisait un malin plaisir de nous faire tomber le pantalon sur les souliers. Tous les évadés l'ont surnommé "Vitamine" car il était très gros et avait une figure très rouge. Il aimait causer français,

mais un mauvais français ! Toutes les corvées étaient commandées par des coups de sifflet qui donnaient une certaine cadence à tous nos gestes.

Nos trois semaines terminées, nous nous retrouvons tous les quatre dans de très grands bâtiments à l'intérieur du camp, entre évadés. Nous y étions enfermés, sauf pendant une heure de sport ou de détente ! Pas d'hygiène. En guise de W.C. nous avons des tinettes qu'il fallait vider chaque matin. Pas d'urinoirs ! Des odeurs indéfinissables !.....

Les jours s'écoulaient mais nous suivions, avec intérêt, les nouvelles qui nous parvenaient. Les Alliés occupaient une bonne partie de la France, et les Russes, de leur côté, remportaient de grosses victoires. Il était facile de comprendre que l'Allemagne était à bout de souffle !

Mais nous avons été séparés peu à peu. Adriansen qui était sous-officier est décidé d'arrêter le travail et Il ne tardera pas à retourner dans un Stalag de réfractaires. René Lévilly va subir sa peine dans un camp de Russes où Il aura très froid.

Nous chantions souvent le soir, trop fort au gré des Allemands. Aussi, un soir notre "Vitamine" vint nous rendre visite pour nous faire taire. Ne respectant pas ses ordres, Il sortit et revint peu après avec de nombreuses sentinelles tenant des chiens en laisse. Aux cris de "Raus ! Raus !" et des aboiements des chiens, ce fut une bousculade générale, où plusieurs d'entre nous furent même piétinés. Nous étions plus d'une centaine à demi-habillés à sortir au plus vite. Un rassemblement dehors, en pleine nuit, et nous furent enfermés à peu de distance de là, dans un bâtiment vide, sans aucun lit, sans couverture. Bien mauvaise nuit ! Heureusement, nous avons pu réintégrer nos locaux le lendemain, après un speech nous menaçant de sanctions plus graves si nous récidivions !

René et André partent, je crois, dans un kommando de couvreur - avec tous les bombardements incessants, les travaux de toiture ne devaient pas manquer.

Pour moi, pas de problème, je garde toujours ma politique de l'évasion, déjà 4, mais j'ai bon espoir d'en faire une cinquième, gardant toujours le moral. Je vais partir, comme boulanger, à Heilbronn, heureux de me rapprocher de la France. Mon voyage est plus confortable. Je vais prendre le train en compagnie de mon gardien. Nous arrivons à la gare d'Heilbronn en fin 1944. C'est une jolie ville qui n'a pas encore été bombardée. Mon travail et mon kommando sont à deux kilomètres de la ville, en bordure de la gare de triage. A l'arrivée, ce sera déjà, pour moi, de la liberté ! Nos gardiens sont de plus en plus rare ! Le front russe est un gros consommateur d'hommes. Nous serons 80 KG à travailler dans la cité, chez des particuliers. Dans la grande chambre du kommando, on y respire la propreté, tout est bien organisé, sur chaque planche, devant le lit, des photos de famille, du pain, des colis, tout semble attendre !

Dès mon arrivée, je comprends de suite que tous attendent la libération. Le lendemain, c'est mon premier jour de travail. Je suis affecté dans une boulangerie de la ville. Je travaille au premier étage avec la fille de la maison qui a 30 ans et qui est surtout hitlérienne. Nous avons donc des idées bien différentes et nous aurons souvent de longues conversations sur la guerre. D'ailleurs, je ne prend jamais de gants pour lui dire toute la vérité.

Dans cette boulangerie, un KG travaille en sous-sol à la fabrication du pain, André Egron. Il y a déjà quelques années qu'il exerce dans la maison. Lors de mon premier jour, Egron est venu me rendre visite, ayant dans ses poches dix petits

pains blancs de 100 grammes.

A chaque fois que nous sortions des baraques disciplinaires, nous avions perdu de nombreux kilos et notre estomac était bien vide.

Aussi, les dix petits pains furent vite engloutis, à la grande surprise d'André qui n'en croyait pas ses yeux, ayant du mal à comprendre mon état physique. Durant mes heures de travail, la fille de 30 ans avec laquelle je n'étais pas d'accord sur les évènements, se faisait très gentille, toute douce me laissait comprendre beaucoup de choses qui me laissait froid !!! D'un côté, Hitler avait le désir de faire une véritable race allemande , pure aryenne, de premier choix, mais du mien, j'étais bien trop patriote pour me salir avec une allemande, et une hitlérienne par-dessus le marché !

De mon travail, je me trouvais à la hauteur d'une gare de triage et j'étais très bien placé pour voir évoluer les chasseurs américains faire des piqués sur les locomotives. De 6 à 10 à chaque fois, ils allaient droit au but.

Mais je garderai longtemps le souvenir de mon premier dimanche dans ce kommando. Tous les Camarades s'apprêtaient à se faire bien propres et beaux, comme d'habitude. Arrive l'heure de la sortie et quelle stupéfaction pour moi de voir, sur leur poitrine, la hachette Pétain. Mon sang n'a fait qu'un tour, je n'étais plus le même et vite, je devais prendre la parole. - " Ce n'est pas possible, en m'adressant à tous, dans quelques mois, un général va venir nous libérer, mais ce ne sera, certes pas, Pétain, mais de Gaulle - et j'ai l'impression qu'Il ne sera pas gâté ! Quelle déception ! " Malgré tout, mes paroles avaient porté, et la hachette Pétain ne devait plus reparaître - Ce fut sa dernière sortie ce jour-là. Nous étions dans les derniers jours de 1944. Faut-il les pardonner , Il y avait 5 ans qu'ils

étaient là, bien tranquilles, ayant et la patience d'attendre !

Nous sommes au début de 1945. Il est facile de comprendre que la guerre est bien perdue pour l'Allemagne ! Mais il faut toujours attendre, le front russe avance sans cesse ! Pour les Allemands, c'est le grand désespoir car Ils ont peur des Russes ; à choisir, Ils ouvriraient plus facilement les portes de l'Ouest. Les bombardements sont de plus en plus nombreux. L'aviation allemande est devenue bien petite et ne fait plus le poids ! Il faut se souvenir, qu'en 1940, les Allemands étaient heureux de leurs victoires sur l'Angleterre. Mais, aujourd'hui, tout est changé, c'est le contraire pour l'aviation américaine !

A Heilbronn, nous sommes mal placés, nous sommes sur la ligne du centre de l'Allemagne. Nous avons souvent des alertes, mais les avions s'éloignent, ils sont à 10.000 mètres d'altitude. Nous entendons les ronrons réguliers du vrombissement des moteurs. La plupart du temps, il y a 600 bombardiers et 400 chasseurs pour les escorter. Mais gare à la ville qui sera visée car ce sera le désespoir, il ne restera plus que des ruines fumantes !

Après de notre kommando, nous avons une grande construction comprenant deux caves superposées pour y descendre en cas d'alerte. Heureusement, nous sommes en dehors de la ville. Nous avons également un chemin creux qui nous protège.

Mais un jour, vers 22 heures, il fait très noir et les sirènes se mettent à hurler. Mais, oh ! Surprise ! Nous entendons un premier chasseur qui laisse tomber un parachute avec une fusée éclairante. Nous comprenons aussitôt le danger et nous nous empressons de partir. Il était temps ! La vague de forteresses étaient

déjà au-dessus de nos têtes. Cette fois, c'est sérieux et c'est bien pour Heilbronn. Pour nous, il nous faut quitter la ville au plus vite. Nous sommes à peine arrivés que ce sont déjà les premières bombes, et aussitôt, c'est l'enfer ! En même temps, un véritable feu d'artifice provoqué par des petites bombes phosphorescentes ! Toute la ville est en feu ! Une heure de destruction intensive ! Ce n'est que le lendemain que l'on pourra évaluer l'importance - le centre de la ville sera détruit à 60 %. Le nombre exact de victimes sera-t-il connu un jour ? De nombreuses personnes sont mortes dans les caves par le gaz carbonique des incendies. Dieu soit loué ! Pas de manquants chez nous, nous avons l'avantage de nous trouver en bout de la ville et chacun de nous avait compris immédiatement le danger de l'alerte. Notre kommando n'a pas été touché, mais que de dégâts tout autour ! Au lendemain de ce désastre, les femmes allemandes étaient déjà occupées à faire des petits tas de briques récupérées dans la tourmente, dans le but sûrement de reconstruire dans un avenir plus ou moins long. Toutes ces ruines, tous ces morts ! Mais il faut comprendre également que c'est un peuple courageux et très discipliné. A la suite de ce violent bombardement, pour nous KG, le travail, la discipline, tout cela n'existe plus ! Nous restions cachés dans notre trou pour ne pas être pris d'office pour travailler dans les ruines. Nous avons fait un trou dans les champs qui devait nous servir d'abri. Nous avons de quoi nous coucher et nous sentions que nous étions à quelques jours de la fin de la guerre.

Dans les gravats, il m'avait été facile de trouver de l'étoffe de couleurs et de faire un drapeau bleu, blanc, rouge, avec une grande perche et de la ficelle. Tout cela pour hisser notre drapeau lorsque nous rencontrerions les Américains.

En effet, nous savions que l'Armée des Alliés venait de franchir le Rhin et se dirigeait vers Nurenberg.

Dans cette excavation, nous étions 8 KG, un parisien Egron, 6 des environs de Marseille, et moi de Château-Thierry.

Dans ces derniers jours, les nouvelles, bonnes ou mauvaises, allaient bon train.

Le lendemain, nous apprenons, par un requis, que l'Armée Américaine se trouvait à 10 Km au nord du lieu où nous nous étions réfugiés. Afin de nous confirmer cette vérité (que nous avions du mal à croire) Il avait ramassé des papiers qui servaient d'emballage aux trois repas de la journée d'un soldat américain.

Dans des moments aussi tragiques, il est difficile de se contrôler tant l'émotion est intense, rire, pleurer, tout est bon !

Il est 23 heures, le sommeil ne vient pas et brutalement, je me lève et je m'adresse aux sept camarades qui ne dorment pas non plus : "J'ai une idée. Y a-t-il un camarade qui veut bien m'accompagner et parcourir les 10 kilomètres pour vérifier s'il y a bien les Américains, ainsi que nous en a informé le requis ?" C'est le silence ! Personne ne répond : traverser les lignes allemandes, c'est risquer gros ! Soudain, le plus jeune, Catex, accepte. Il est du Sud-ouest de la France. Nous sortons tous deux de notre trou et sommes enveloppés d'une nuit profonde. "Aurevoir ! et à bientôt, si tout va bien, nous serons de retour dans quelques heures."

De suite, nous sommes arrivés dans les premières lignes du front. Mais la volonté de réussir nous tenaillait. Nous avions donné notre parole de revenir. Mais il faut bien avouer aussi que le trac était en nous implacable. Nous pensions même avoir la certitude qu'une balle aurait été incapable de

rentrer entre nos fesses tant elles étaient contractées par la peur. Mais il n'est pas question de faire marche arrière ! Notre secteur paraît bien calme. Les soldats allemands que nous rencontrons ont bien compris que c'était la fin. Aucun d'entre eux n'a eu le courage de nous demander le motif de notre présence parmi eux, ni même de faire jouer la culasse de son fusil.

Au moment où j'écris tout cela, près de 35 années ont passé, il serait facile de faire une conclusion : Français de 1940 ou Allemands de 1945 - on ne peut rien faire devant un adversaire beaucoup plus puissant devant soi -

Nous avons fait plus de deux heures de marche, en avançant comme des bêtes traquées. Nous arrivons enfin dans un petit pays. Tous les soldats américains sont en plein sommeil, seule une sentinelle fait les cent pas. Il fait nuit, mais on peut voir, malgré tout, le potentiel de guerre qui suit, camions, chars, etc. et l'on pense, tous les deux, dans un même sentiment : "Ils l'ont dans l'cul"!

Notre mission est terminée et il nous faut faire demi-tour. Nous ne nous sentons pas bien dans notre peau. Quelle excuse pourrions-nous donner soit sur le front américain, soit sur le front allemand, de notre présence insolite dans un endroit aussi dangereux pour y faire une simple promenade. Notre retour, comme à l'aller, se passera sans histoire, et bientôt nous serons, de nouveau, avec nos camarades. A quelques mètres de là, la confiance revient et notre coeur reprend son rythme normal.

Rien n'est plus beau dans la vie d'un homme que de se mesurer soi-même, de dominer son trac, d'avoir la satisfaction, soyons modeste, également de son courage.

Nous voici arrivés et c'est la descente dans le trou. Nous retrouvons nos six camarades qui ont regardé, plus d'une fois, leur montre en se posant

la même question "Vont-ils revenir ?"

Dès notre arrivée, c'est la détente pour tous, le bonheur de se retrouver ensemble et, vite, ils veulent savoir et posent des questions qui n'en finissent pas. Le reste de la nuit va se passer en discussion.

! 5ème EVASION !

Le lendemain, je prends la décision de partir, même en plein jour. Les camarades sont, en partie, d'accord. J'en suis à ma cinquième évasion et ils me font confiance. Il est 8 heures. Nous venons de prendre notre dernier Nescafé de captivité. Avant de partir, nous mettons de l'ordre dans nos musettes. Un camarade va m'entourer mon drapeau sur le corps, puis me passer mes effets.

J'avais pensé élever mon drapeau lors de l'arrivée de l'Armée Américaine, mais celle-ci se dirige vers Nurenberg. On verra plus tard ! Heureusement, nous avions du retard dans nos prévisions. En effet, la guerre se déclenche toujours à l'heure " H " - c'est pareil dans toutes les armées ! A 8 heures donc, les attaques ont commencé et vont durer quatre heures. A midi, tout s'arrête. Quelle accalmie. Mais auparavant, ce fut un bruit infernal, l'aviation, les canons, les chars, les mitrailleuses, tout est en branle-bas !

Mais les Américains vont se tracer un chemin pour accentuer leur avance.

Nous sommes tous les huit dans le trou et nous avons senti la terre trembler sous nos pieds. Nous avons perdu la parole, mais nos yeux qui se croisaient voulaient dire beaucoup de choses.

Il est 12 heures, tout s'arrête, c'est la fin des opérations. Alors, il faut prendre une décision, partir, il est 12 H 30.

Mais les copains ne sont plus très chauds après ce qui vient de se passer ! Néanmoins, je sors le premier mais aucun ne veut me suivre, Ils ont, tous, le trac. Mais je ne veux plus attendre et je prends la décision de partir seul, tant pis ! Seulement, je n'ai pas fait 100 mètres que j'entends des cris, des appels "Toussirot, attends-nous, nous partons aussi !"

Alors, tous les sept me rejoignent. Avant le départ, nous étions tous les huit d'accord pour marcher à la file indienne et, au moindre coup de feu, de se mettre tous à plat ventre ! Il nous fallait passer devant l'Armée Allemande déjà bien dispersée, mais nous étions en uniforme de soldat français avec un grand " KG " dans le dos. Nous prenons enfin le départ ! Le plus difficile était d'atteindre nos dix kilomètres le plus rapidement possible, et ceci sans histoire autant que possible ! Tous, nous étions tendus, sans le moindre sourire. Nous étions dans une situation délicate et nous le savions ! Mais voici le petit pays qui est en vue et nous marchons d'un bon pas, en pleine nature. Nous arrivons près du premier pavillon. Je le revois encore, entouré de troènes et d'un grillage. Comme toujours, je suis en tête ! Mais tout d'un coup, je suis surpris car j'aperçois, couché sur le sol avec sa mitrailleuse, le doigt sur la gâchette, un Américain, et un Noir de surcroît ! J'appréhende immédiatement sa réaction possible, notre situation me paraît en grand danger ! Aucun de nous ne connaît l'anglais, que devons-nous faire pour être compris ? Nous redevenons des enfants, nous sommes à demi-fous et nous lui adressons des baisers. Passant auprès de Lui imperturbable, Il nous a fait un simple geste de la main qui veut dire PARTEZ, ne restez pas là devant moi, vous me gênez et vous m'empêchez de voir ! Nous avons compris. D'ailleurs, nous ne demandions pas mieux que de décamper au plus vite.

Cette journée si bien remplie, pleine d'émotions et d'imprévus, mais c'est notre espoir vers la Liberté, c'est notre GRAND JOUR, enfin !

Je décide, avec les copains, de nous presser à faire rapidement une dizaine de kilomètres pour nous trouver en dehors des tirs d'artillerie allemande. Autour de nous, et partout sur les routes, ce sont des longueurs interminables de chars, de camions, etc., tout un matériel très puissant qui nous réjouit dans le fond de nos coeurs. Tous les soldats américains, jeunes, grands, paraissent être prêts pour le combat !

Nous allons, enfin, nous reposer quelques heures ! Un peu de toilette et un bon casse-croûte ! Il faut retrouver notre forme, aussi bien physique que morale ! Il nous était encore difficile de croire en la réalité ! Mais nous sommes libres, après une attente de cinq ans ! Nous respirons à pleins poumons, notre trac est complètement disparu !

Nous prenons une brouette allemande, avec ses quatre roues, pour nous permettre d'y entreposer nos capotes, nos rusettes et hisser notre drapeau qui flotterait au vent de la libération. Pas de chance pour la brouette. Sa propriétaire, une grosse allemande, ne veut pas nous la donner. La prenant par un bout et deux KG de l'autre, la brouette ne fait pas long feu et est cassée en deux. Force nous est donnée de laisser les deux morceaux sur le terrain. Mais, rien de grave ! Maintenant, nous nous sentions les ROIS et nous avons trouvé une autre brouette plus loin, sans propriétaire cette fois.

Je vais penser qu'une autre fois, je partirai avec un appareil photo, il y aurait eu tant de choses à filmer !

Nous reprenons la route car la guerre continue pour nos Alliés et nous sentons le danger toujours présent.

Nous empruntons le bord de la route car nous sentons le risque quasi permanent d'être écrasés par les gros camions américains qui roulent à toute vitesse.

Encore 100 kilomètres et nous arriverons près du Rhin, à Spire, et au-delà, ce sera l'Armée Française !

Nous marchons d'un bon pas, plus rien ne devrait plus nous arrêter.

Nous parcourons cette distance en trois jours.

Pour coucher, c'est simple : nous trouvons facilement de la paille dans les hangars des fermes.

Nous sommes le 3 avril 1945. Nous avons du soleil, mais il fait encore froid.

Enfin, nous voici à un kilomètre du Rhin.

Nous marchons côte à côte tous les huit sur la route en tirant sur notre brouette, toujours avec son drapeau.

Tout-à-coup, quelle n'est pas notre surprise de voir, dans un virage, trois conduites intérieures avec le fanion français. Nous avons peine à en croire nos yeux !

En arrivant à notre hauteur, les voitures s'arrêtent - Un Capitaine sort de la première et vient nous questionner - "Qui êtes-vous ?" "Qui on est - il y a cinq ans que nous vous attendons ! et de débiter des paroles plus ou moins sensées, je ne pouvais plus m'arrêter.

Après avoir dialogué quelques instants avec nous, le Capitaine nous a informé que le Général de Lattre de Tassigny désirait nous entretenir

Il ne faut pas oublier que nous sommes toujours revêtus de notre uniforme de l'Armée française et lorsque le Général de Lattre vient à notre rencontre, accompagné de son Correspondant de Guerre, Joseph Kessel, nous nous mettons au garde à vous en faisant le salut militaire.

Pendant notre entretien avec le Général, et pour fixer cet instant mémorable, un officier nous a pris en photo.



Que devaient-ils penser de nous tous ces Grands Officiers en nous regardant, car nous étions les premiers évadés français qu'ils rencontraient sur le territoire de l'Allemagne ?

J'ai dû me rendre, à plusieurs reprises, à Paris, rue Saint-Dominique, au Ministère de la Guerre, pour obtenir cette photo.

Après leur départ, nous avons poursuivi notre route jusque Spire où un pont provisoire sur le Rhin avait été construit la veille et était gardé par l'Armée Française, composée de jeunes d'une vingtaine d'années.

Nous sommes tombés dans les bras les uns des autres, tellement nous étions heureux de nous retrouver entre Français, comme de vrais gosses.

Le Lieutenant de Garde s'est informé de la direction de notre retour - Sans hésiter, unanimement, nous avons dit que nous allions à Strasbourg dans le but de rejoindre Paris ensuite.

Quelques instants plus tard, Il nous réquisitionnait un camion qui se trouvait libre et lui a signé un bon de transport des 8 KG pour Strasbourg.

Enfin, la chance a tourné et nous voici en route. Nous descendons la Vallée du Rhin, puis l'Alsace, à 80 Km à l'heure dans un tourbillon de poussière. Nous traversons des villes bien connues comme Wissembourg, Haguenau, etc. et nous arrivons au terminus, place de la Gare où tout le monde descend. Cela n'avait pas été très confortable mais le voyage s'est passé avec beaucoup de joie. Aussitôt, notre chauffeur reprenait le chemin du retour.

Nous nous sommes alors dirigés vers une Brasserie toute proche afin de fêter cet évènement comme il se doit ! Depuis 5 ans, la vie avait énormément changé, les prix également. Depuis 1939, nous avions tous gardé de l'argent français que nous avions toujours respecté ! Quelle surprise en demandant l'addition, la totalité de nos économies n'était pas suffisante pour régler nos consommations !

Enfin, nous prenons le chemin de la gare où nous apprenons qu'un premier ^{train} pour Paris va partir en fin d'après-midi. Les Allemands tiraient encore, la veille, avec des canons à longue portée, sur la gare.

Le train se trouvait, seul, dans la gare de triage, mais, par précaution et craignant d'avoir à subir un contrôle ou un rassemblement, nous avons préféré sauter le mur. Nous avons ensuite gagné le premier wagon de tête

Dans l'attente du départ et pour calmer notre impatience, nous avons mangé un casse-croûte.

Brusquement, le train s'ébranle, fait quelques manoeuvres pour venir se garer sur le quai de départ. A ce moment-là, nous entendons des cris de joie, d'enthousiasme, de la part des gens, civils et militaires, qui allaient monter également dans ce même convoi. Nous restons bien sages à notre place toujours dans le souci d'une vérification possible ! Ce sera alors le départ, sans histoire !

Mais il nous faut beaucoup de patience, plus nous approchions de notre but, plus le temps nous paraissait long.

Le train s'ébranle bien lentement, faisant peut-être 4 kilomètres à l'heure ! Trente minutes se sont passées et c'est toujours la même allure.

Mais nous sommes sous pression et nous ne comprenons pas le pourquoi de cette lenteur ! Je descends avec un autre camarade et nous courons sur le ballast pour arriver face à la locomotive et demandons la raison de cette vitesse ? La réponse ne se fait pas attendre : "Nous conduisons à vue, nous dit le chauffeur, car si le rail est coupé, nous stoppons sur place.

Enfin, patiemment, nous arrivons à Nancy. Tout le monde doit descendre car il faut changer de train.

Stupéfaction ! La Croix Rouge nous accueille avec ses brocs de coco, ses petits pains avec des rillettes. Cela ne m'a pas laissé indifférent car en 1918, j'avais été évacué avec ma Mère et ma Soeur, à Vendôme, le ravitaillement était le même.

Ce n'est que dans les passages difficiles de guerre, que nous apprécions la Croix Rouge !

Une heure se passe et nous sommes encore à Nancy. Nous montons enfin dans un nouveau convoi qui doit nous emmener vers Paris. Je me tiens près de la fenêtre ouverte, heureux de revoir cette jolie région de Champagne où je suis né !

Mais je suis étonné, le train ne s'arrête pas à Epernay. Je pense qu'il va en être de même pour Château-Thierry. Je décide donc de quitter les copains. Je ne me voyais pas aller à Paris, puis revenir sur mes pas ! Une seule idée me vient en tête, sauter du train en cours de route ! Je m'élançerai donc du train à l'entrée de la ville où se trouve une courbe très prononcée, à un kilomètre de la gare, le train étant obligé, de ce fait, de ralentir.

Je fais comme je l'ai décidé et les camarades me lanceront ma musette aussitôt après ! Je me relève sans aucun mal et, nouvelle surprise, le train s'arrête à la gare. Mon drapeau est resté avec les six copains qui allaient, eux, vers Marseille !

A l'époque, l'essence était très rare et les commerçants de la ville s'étaient entendus pour venir, à tour de rôle, à l'arrivée du train, prendre le ou les prisonniers et les conduire à leur domicile, et cela gracieusement, bien sûr.

Ce soir-là, c'était le premier train qui arrivait de Strasbourg. Le Commerçant désigné était bien à son poste, mais ne voyant personne, est rentré chez lui bredouille.

De mon passage dans la ville, j'ai eu l'impression de n'avoir vu personne ! Je marchais à grands pas quand, tout-à-coup, sur le pont de la Marne, je ne pouvais plus avancer, les jambes coupées - Pourquoi cela ? Moi qui avait toujours été si pressé de rentrer ?

Avais-je peur d'apprendre une mauvaise nouvelle concernant ma Mère ?

C'est alors que j'ai décidé de rendre visite à Madame Perrin. Déjà surprise de me voir à pied, Elle m'explique l'organisation envisagée par les Commerçants. Je lui ai alors raconté mon aventure de ne pas être descendu à la gare. Pour ce premier jour, le tour était dévolu à un boucher habitant non loin de chez Elle. En même temps, Madame Perrin devait m'apprendre la mort de ma Mère que j'avais pressentie. Elle était décédée quatre mois auparavant. Pauvre Maman qui m'était si chère ! Moi qui me réjouissais tant de la revoir ! Depuis 4 mois, nous ne recevions plus de nouvelles en Allemagne, le courrier ne marchait plus !

Aussitôt prévenu, le boucher est venu me prendre pour me conduire à Bonneil, à 7 Km de là.

Maintenant que je le savais, j'étais à nouveau repris par l'idée de rentrer, bien vite, à la maison. Arrivé à Bonneil, mon Père était aux champs et des voisins ont été, bien vite, le prévenir de mon arrivée. Retrouvant ses jambes de 20 ans, mon Père est accouru et nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, tellement émus tous les deux que nous ne pouvions pas sortir la moindre parole ! Pour mes Enfants, c'est Arlette qui m'a sauté au cou, je ne l'aurais pas reconnu, je l'avais quittée en 1940, à 12 ans, avec son tablier d'école, Elle en avait maintenant 17. Quant à Claude, Il était resté petit malgré ses 15 ans et je retrouvais bien son visage !

C'est avec Germain, un voisin, que nous avons débouché une bouteille en l'honneur de mon retour. Mais il me sera impossible d'y goûter, je suis dans un tel état que tout mon corps se met à trembler, mais tout cela est bien difficile à expliquer, et même à comprendre !

Ensuite, nous prendrons le chemin du cimetière et là, devant une pierre, je vais penser à ma pauvre Maman qui aura lutté pendant 5 ans dans l'espoir de me revoir un jour, ayant eu connaissance de toutes mes évasions, sans oublier Rawa-Ruska !!!!!

Dans ce petit pays de Bonneil, en moins d'une heure, tout le monde était déjà au courant de mon retour. J'étais le premier prisonnier à rentrer.

Déjà six jours s'étaient passés depuis mon départ d'Allemagne et le midi, à la radio, on annonçait qu'Heilbronn se défendait maison par maison. C'était la ville que j'avais quittée et je pensais à tous ces copains que j'avais laissés ! Fallait-il partir ou rester ! Quelle était la meilleure solution ? Les deux étaient dangereuses.

Nous sommes le 8 avril 1945 ! Le jour de mon fameux retour !

Il faudra attendre le 8 mai pour que l'Armistice soit signé.

Mais ce jour-là, tous les Français s'en souviendront : toutes les cloches des églises vont sonner pour annoncer la bonne nouvelle ! A Bonneil, elles vont tinter du matin jusqu'au soir. J'étais présent à tirer sur la corde, notre corde de la Libération !

Pour faciliter la tâche, il sera plus facile de monter dans le haut du clocher. Toute la journée, les vigneronns vont nous rendre visite avec des bouteilles de champagne. Parmi nous, Marthe Louva, petite femme de 60 ans a peut-être trop arrosé la Libération, chaque fois, Elle restera suspendue à la corde, et chacun d'avoir le fou rire !

Quelques jours plus tard, je dois passer des visites médicales militaires. Pendant six mois, je serai en solde, à la charge de l'Armée. Je suis peut-être en mauvais état, mais j'ai un bon moral, étant avec ma Famille, et en France !

Je vais passer six mois à vivre au grand air avec les miens. Au moment de l'arrachage des pommes de terre dans mon village, je serai volontaire pour ce travail avec mes deux Enfants. Etant payés en nature, nous aurons gagné 500 Kg de pommes de terre, de quoi passer l'hiver sans problème !

Bien sûr, la guerre était finie mais le ravitaillement était encore difficile. Il y avait des tickets de pain et de nombreux autres tickets d'épicerie.

A la fin de ma convalescence, je vais avoir une grande déception. Début octobre, je vais me rendre à Paris dans le but d'y travailler dès que cela me sera possible. Capitale qui m'était chère et que j'avais défendu durant mes 5 ans de captivité.

Je me suis donc adressé au Bureau de l'Emploi car je ne voulais surtout pas tendre la main, mais simplement obtenir du travail pour gagner ma vie et celle de mes Enfants. Je devais être très mal reçu et je fus mis à la porte pour ma mauvaise tête. Je faisais partie de l'Aisne et je devais y retourner.

Déçu, j'ai rendu visite à de la famille et à des Amis de 1939 en leur racontant mon histoire. Ayant eu la chance de ne pas être prisonniers, tout de suite, Ils vont vouloir absolument me prêter de l'argent, sans intérêt, pour me permettre de prendre un petit commerce d'épicerie, à Paris, rue de Belleville.

Aujourd'hui, je suis à la retraite, ayant 72 ans !

J'ai construit un chalet près d'Annecy, à 750 mètres d'altitude. De ma terrasse, je domine le joli château de Menthon Saint-Bernard appartenant à Monsieur François de Menthon qui fut, en 1945, Procureur Général de la Délégation Française, au Procès de Nurenberg.

A 7 kilomètres de la maison, se trouve le cimetière de Morette où reposent les Résistants fusillés du plateau des Glières.

"Vivre libre ou mourir"

Quelle belle devise.

Il y a aussi ce Monument sur le Plateau des Glières, inauguré par André Malraux !

Sans l'avoir choisi, je suis là, entouré de tous ces vieux souvenirs de guerre.

Pour finir ce récit, un seul espoir, Plus jamais la guerre ! PLUS JAMAIS LA GUERRE ! ainsi que le disaient déjà nos Pères en 1918.

En résumé, de 1939 à 1945, j'ai fait de beaux voyages en cinq évasions, Rawa-Ruska, le 16.10 et bien d'autres

Durant ces cinq années, je totalise plus de la moitié de mon temps en discipline !

Toutefois, j'ai réalisé mon désir le plus cher, c'est-à-dire de revenir par mes propres moyens !

Nous sommes en 1979, la guerre est finie depuis longtemps, mais j'ai tenu à écrire ces mauvais passages de ma vie pour mes Enfants, mes Petits-Enfants et mes Arrières-Petits-Enfants.

Plus tard, Ils pourront méditer sur les aventures réelles subies par leur Aïeul !

Ne me posez pas de questions !

Pour moi, une seule pensée m'a guidé dans tout cela : J'AIMAIS TROP LA FRANCE POUR PRENDRE AU AUTRE CHEMIN !

Marcel Toussiro